This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

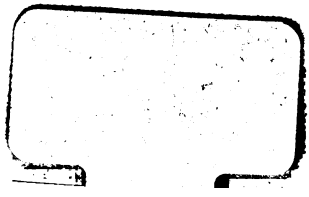
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580227 6

NOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astoin Collection.
Presented in 1881.



Barbara

M.

MES

PETITES-MAISONS

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

MES

PETITES-MAISONS

PAR

CHARLES BARBARA

Esquisse de la vie d'un virtuose
Le major Whittington
Romanzoff — L'homme qui nourrit des papillons
Irma Gilquin

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AU

DOCTEUR BAILLARGER.

Monsieur,

J'ai eu l'émouvant plaisir d'assister à vos cours sur les maladies mentales. Un attrait puissant y enchaîne l'attention; il en jaillit des lueurs qui, à force d'éclat, sont parfois cruelles. Sous le charme de votre parole, on tremble pour son voisin, on est pour soi-même plein d'angoisses. Qui oserait se flatter, après vous avoir entendu, d'échapper incessamment aux mirages de l'hallucination? « Aucun esprit supérieur, a écrit Sénèque[1]*, qui ne fléchisse par quelque endroit. » Plus exclusif encore, vous donnez clairement à entendre que, dans le lot de chaque homme, le grain de folie*

1. De tranquillitate animi.

fait rarement défaut. Je suis porté à vous croire, monsieur : tous les fous ne sont pas à Bicêtre, ni toutes les folles à la Salpêtrière ; il ne me semblerait même point trop paradoxal d'avancer que, sur l'immense surface de notre planète, les fous qu'on enferme ne sont ni les plus malades, ni les moins intéressants.

De là, monsieur, à vous offrir ce livre, il n'y avait pas loin. Les figures, dont ces esquisses ont pour objet la mise en relief, pouvant, à des titres plus ou moins fondés, prétendre moralement aux honneurs d'une loge dans cette Babel étrange où s'exercent votre pénétration et votre science, comment me soustraire au rêve et résister à la tentation de les placer sous votre bienveillant patronage?

Daignez, monsieur, accepter cette dédicace qui, de ma part, est certainement le gage de la plus sincère admiration comme de la plus profonde sympathie.

CHARLES BARBARA.

Paris, juin 1860.

ESQUISSE

DE

LA VIE D'UN VIRTUOSE

ESQUISSE

DE

LA VIE D'UN VIRTUOSE.

PREMIÈRE PARTIE.

> Oh! l'air divin!... N'est-il pas bien étrange que ces boyaux de mouton transportent l'âme hors du corps de l'homme?...
>
> SHAKESPEARE.

A travers les rues, un vieillard se glisse le long des maisons comme une ombre. La courbe que décrit sa haute taille le fait ressembler à un fragment d'arceau debout au milieu des ruines. De grosses boucles grises roulent sur son cou; les rides sillonnent son front d'arabesques profondes; son visage pâle est plein de trous et d'angles; des brouillards

comblent l'orbite de ses yeux; la saillie de son grand nez ombrage des lèvres où règne perpétuellement le sourire de l'hébêtement. La tête pendante, les membres alourdis, rêvant on ne sait à quoi, il ne marche pas, il se traîne. Sous des vêtements misérables, de couleurs disparates, à peine assez amples pour sa maigreur, il dissimule tant bien que mal les outils qui le font vivre : un violon et un archet. Ombre d'une ombre, une femme le suit à distance. L'infortune à ce degré est rarement solitaire. Comme lui penchée, comme lui d'une mélancolie funèbre, comme lui pauvrement vêtue, elle le surveille d'un œil où brûlent la compassion et la tendresse. Vainement on voudrait se soustraire à l'ennui d'étonner. Quelle apparence y a-t-il en effet que ce pauvre homme, courbé sous le poids d'une misère sans nom, réduit à vaguer sans relâche de quartier en quartier, de carrefour en carrefour, ait été jadis, au Conservatoire impérial de musique, l'un des brillants élèves de Rodolphe Kreutzer?

Quelques détails sur son origine et ses débuts dans la vie sont essentiels à l'intelligence de l'épisode où sa raison est restée ensevelie sous les mécomptes. Antoine Ferret, son père, végétait en province. C'était un habile luthier dont l'engouement pour l'art musical, ou mieux, pour les artistes, tenait du fanatisme. Un fait en donne la mesure. Dans une maison où l'espace suffisait à peine à contenir

ses instruments, ses outils, son enfant et sa femme, il s'imposait la gêne d'une pièce élégante qui vaquait rarement. La surprise serait grande au nom de tous les musiciens célèbres qui tour à tour l'occupèrent. Il ne s'agit que de caractériser un brave homme en qui l'enthousiasme et la vanité étouffaient toute préoccupation d'intérêt matériel. Aucune prévision, quelque menaçante qu'elle fût, ne l'eût guéri de son désintéressement. Avant de renoncer à l'honneur de recevoir des artistes dans sa maison, au plaisir de les voir à sa table, de causer avec eux, de les entendre, de procurer par-ci par-là une leçon à son fils, il se fût aveuglément ruiné vingt fois.

L'ostentation n'était que le moindre de ses défauts. Passionné, violent, vindicatif, d'une humeur intraitable, incapable d'endurer la contradiction, hormis quand il avait affaire à des artistes, et, par-dessus tout, d'une intempérance de langue sans frein possible, il ne cessait, par ses manières brusques, son ton tranchant, sa causticité, d'accumuler les inimitiés sur sa tête. L'heure triomphante de sa journée sonnait le soir, alors que, se tenant au fond de sa boutique obscure, il avait pour auditoire, sans compter sa femme et son enfant, deux ou trois personnes qui l'écoutaient bouche béante. Non content de disserter à tort et à travers sur la musique, de conter sur les célébrités de sa connaissance des

anecdotes qu'il arrangeait à sa façon et revêtait de couleurs fabuleuses, il passait ses clients en revue, criblait les uns de sarcasmes, s'exprimait sur le compte des autres de la manière la plus blessante, et cela sans aucune réserve, sans même paraître jamais se soucier du préjudice que pouvait lui causer son indiscrétion. On eût juré que sa clientèle dépendait de lui et non pas lui de sa clientèle. A aucun prix il n'eût consenti à réparer l'instrument d'un homme qui le contrecarrait dans ses opinions, tandis qu'il s'empressait de le faire pour un ménétrier flatteur dont il ne recevait jamais un centime. Enfin, chose incroyable! il lui était arrivé, dans un moment de détresse, de rompre un marché avantageux, sous le prétexte singulier que l'acheteur n'était pas au niveau de la marchandise.

Les choses dont il ne songeait pas à tirer vanité étaient justement celles où résidaient ses vrais mérites. Excepté de son fils qui en avait été le témoin, l'aventure suivante était absolument ignorée. Le bon homme, une après-midi, se promenait dans son magasin. Un jeune étranger y entra tout à coup. On devinait, à la poussière de ses vêtements, qu'il descendait de voiture. Ses yeux étaient hagards, ses traits bouleversés. Il tenait un étui de violon dans ses mains. Au fond de cet étui, dont le dos avait été fracassé, gisait un instrument qui n'était guère dans un meilleur état. Sous les cordes que ne soutenait plus le

chevalet, entre la queue et la touche, apparaissait l'une des extrémités de l'âme qui avait traversé la table de part en part et y avait occasionné une plaie d'une irrégularité déchirante. Ce spectacle attristait d'autant plus que la forme du violon était d'une suavité adorable et sa couleur d'un éclat éblouissant. A n'en pouvoir douter, c'était un instrument de prix. En même temps que le luthier examinait curieusement la blessure, l'étranger lui contait l'accident d'une voix pleine de larmes. Par mesure de sûreté, il avait fait mettre son instrument au sommet des bagages, de manière à ce que rien de lourd ne pesât sur l'étui. Un malheureux hasard voulut que la voiture eût été trop chargée. Au moment où elle s'engouffrait au galop sous la porte cintrée du bureau des messageries, la clef de voûte avait pesé brutalement sur le violon et l'avait littéralement écrasé. Le jeune homme ajouta qu'il était Espagnol, qu'il allait chercher fortune à Paris, qu'il n'avait d'autres ressources que celles qu'il attendait de son instrument, et qu'il était perdu si, comme il le prévoyait, le malheur arrivé à son pauvre violon était irréparable.

Ferret avait eu le temps de mesurer l'étendue du dégât. Relevant la tête et fixant ses yeux glauques sur le jeune artiste, il lui dit de prendre courage, que le mal n'était pas sans remède, et qu'il ne demandait que quatre ou cinq jours pour le prouver.

L'Espagnol, dans son doute et son impatience, trouva aux jours qui suivirent la longueur des siècles. Bien avant l'heure convenue, il se précipita comme un fou, hors d'haleine, dans la maison du luthier. « Eh bien? » demanda-t-il d'une voix éteinte. La réponse de Ferret fut d'ouvrir une boîte et de laisser voir un instrument intact. Le jeune homme s'en saisit. Quelques instants il fut muet de stupeur. « Vous vous amusez de moi! s'écria-t-il soudainement. Ce violon n'est pas le mien! — En êtes-vous sûr? demanda le luthier avec ironie. — Non, non, ce n'est pas mon violon! » répéta l'étranger de plus en plus perplexe.

Antoine, effectivement, avait fait une sorte de miracle. Il ne s'était pas borné à rejoindre les lèvres de la plaie, il avait encore recueilli les nombreux éclats du bois, la plupart aussi ténus que des aiguilles, et les avait brin à brin collés minutieusement en place; et ce travail de mosaïque, qui exigeait non moins de patience que d'art, avait si parfaitement réussi, qu'il n'était pas possible, même à un œil prévenu, de reconnaître l'endroit où la table avait été fracturée.

La joie de l'étranger fut sans bornes. « Où je croyais ne trouver tout au plus qu'un habile ouvrier, dit-il avec émotion, je rencontre un grand artiste. » Il tira cinq louis de sa bourse. « Croyez à la honte que j'éprouve, ajouta-t-il, de ne pouvoir

vous offrir que cette misère. Sans parler de mon admiration, je vous donnerais mille francs de grand cœur, car vous me sauvez la vie. — Gardez votre argent, repartit tranquillement le luthier : vous en avez besoin pour le voyage. » L'Espagnol ouvrait de grands yeux et semblait chercher le sens de ce refus. « Si vous tenez absolument à me faire plaisir, reprit Ferret, restez ici une huitaine de jours. Vous logerez chez moi et vous mangerez à ma table. Je ne vous demanderai que de donner quelques conseils à mon fils.... » Ce trait l'éclaire jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Mais combien peu l'unique rejeton de cet homme singulier ressemblait à son père ! En l'assimilant à la branche malade d'un arbre vigoureux, l'image n'eût été malheureusement que trop fondée. Un cerveau troublé par la fièvre pouvait seul se faire illusion. L'enfant vient au monde avec le germe des fleurs et des fruits qu'il portera un jour ; à de rares exceptions près, il annonce dès le principe à quelle classe d'hommes il appartiendra plus tard. La volonté, l'énergie, la passion ne s'acquièrent pas : elles se cachent dans les jeunes poitrines comme le feu dans les entrailles d'une montagne, et se trahissent toujours par de la fumée et des éclairs. Le jeune Ferret, à le bien observer, n'était, pour ainsi dire, qu'un volcan éteint. Sa faiblesse, sa nonchalance, son inertie étaient telles, que, dès le collége, où il

avait langui quelque trois ou quatre ans, ses camarades lui avaient unanimement infligé le triste et caractéristique sobriquet de *Ferret-la-guenille*. Cette passiveté était déplorable; on n'en pouvait tirer que le plus triste horoscope. Le père n'y vit précisément qu'un sujet de se féliciter. Esclave lui-même de ses instincts despotiques, il en usa avec son fils comme le sculpteur fait avec la maquette de cire prête à toutes les formes et à toutes les empreintes : il le pétrit, le modela à son image, lui inocula ses idées, ses préjugés, voire ses aspirations ambitieuses, sinon son tempérament et ses passions. L'enfant, avec sa nature molle et spongieuse, bercé au bruit de légendes absurdes, frappé incessamment du spectacle d'un désintéressement voisin du désordre, s'imprégna des idées les plus fausses sur la vie, des opinions les plus erronées sur les arts, d'un enthousiasme inconsidéré pour les artistes, toutes choses qui prirent racine en lui et y prospérèrent, on peut dire, comme du chiendent dans une terre grasse. Il était même parvenu, sous l'empire de la menace et par peur d'être battu, à se parer d'une vivacité factice que son père prenait pour de l'activité.

A peine avait-il su bulbutier les sept notes de la gamme qu'on s'était hâté de lui mettre un violon entre les mains. Si sa nature maigre et élancée, ses longs bras, ses doigts effilés, souples, agiles, le favo-

risaient dans le travail de cet instrument, il avait un cerveau faible et paresseux, une lenteur de conception qui le rendaient impropre à des études suivies et profondes. Il eut en outre le malheur irréparable d'être dix ans la dupe d'un vieux professeur de solfége qui, voué à l'ignorance et à la routine, ne lui enseigna absolument rien. Aussi quand déjà, à force d'agiter les doigts et l'archet, il exécutait tant bien que mal de difficiles concertos, restait-il toujours incapable de déchiffrer en mesure les passages des sonates les plus insignifiantes. Faute de savoir, le père ne s'alarmait pas. Loin de saisir ce qu'il y avait d'anormal dans ce développement, il y assistait les bras croisés, sans l'apparence d'une inquiétude. Le bon homme, qui vivait dans la fièvre, s'imaginait penser, parce qu'il rêvait sans cesse. Hormis la résolution de soustraire son fils à la condition de musicien d'orchestre, il n'avait sur le reste que des idées confuses : il mettait, par exemple, sur une même ligne, l'exécutant et le compositeur, confondait le virtuose avec l'interprète de génie, et se persuadait, au total, dans son ambition vague, mal définie, qu'il n'avait qu'à vouloir, qu'à se ruiner, pour que son fils devînt un Mozart.

Insensiblement, le jour arrivait où le débile jeune homme était dirigé sur Paris et interné au Conservatoire. Objet tout d'abord d'une bienveillance unanime, en même temps qu'il émerveillait les profes-

seurs par une étonnante facilité, il les contristait par sa détestable éducation, et recevait de toutes les bouches le conseil de fréquenter les classes élémentaires. Il s'y glissait en effet par obéissance, mais pour s'en échapper presque sur-le-champ, par honte de se voir confondu avec des enfants qui le raillaient de sa haute taille et de ses bévues. La dextérité de ses doigts y gagna; ses progrès sur l'instrument n'en furent que plus rapides. Après six années environ d'un travail opiniâtre, admis à concourir, il remportait le second prix d'emblée. L'épreuve de l'année suivante fut pour lui un véritable triomphe. Et, cependant, le premier prix qu'on lui décernait en cette occasion, malgré son incapacité notoire comme musicien, lui causait à peine un quart d'heure d'ivresse. Il ne faut rien moins pour le comprendre, que ce passage d'une lettre de son père : « Je ne parle de ton prix que pour mémoire.... Ce qui comblerait l'ambition de tout autre ne doit être pour mon fils qu'un prélude, qu'un début d'heureux présage. » En dépit du changement de milieu et de l'éloignement, il n'avait pas discontinué de vivre sous l'influence exclusive des rêveries paternelles. Mieux que cela, à mesure qu'il avait grandi, ses premières impressions, à l'instar des caractères qu'on incise sur l'écorce des arbres, s'étaient proportionnellement développées et fortifiées en son âme. L'âge ne l'avait modifié que sous le rapport du vo-

lume. C'était au fond toujours la même créature, ne possédant rien en propre, véritable machine à conserver les improvisations, les paradoxes, les divagations de quiconque lui imposait, et paraissant n'être que pour donner cent fois raison aux adversaires des idées innées. D'où l'on pouvait rigoureusement conclure que le rêve qui arrivait graduellement à le posséder, que l'orgueil auquel sa pauvre âme s'efforçait de donner asile, que la fièvre dont il était toujours plus malade, que cette conviction qui finissait par l'envahir qu'il y avait en lui l'étoffe d'une individualité puissante, n'étaient en définitive que le rêve, l'orgueil, la maladie, la conviction du vieux luthier. Comment, après cela, eût-il été ému d'un succès que son père prétendait qu'il n'envisageât que comme un simple succès de collége?

Que d'ailleurs il obéît à sa propre inspiration ou à une impulsion étrangère, il n'importe. Ce qui frappera avant tout c'est ce qu'une idée fixe, qu'elle soit innée ou d'emprunt, peut allumer, même chez un être débile, de fièvre, de ténacité, d'énergie, de violence. A ce titre, Ferret devient une figure exemplaire. L'idée seule de parvenir à quelque chose dont il n'avait encore dans l'esprit que l'ébauche informe triomphait incessamment de sa faiblesse, de sa nonchalance, lui communiquait la force de s'assujettir du matin au soir, sans manquer un seul jour, à la besogne la plus terrible. Dans un art quel-

conque, la supériorité ne s'achète qu'au prix d'une persévérance héroïque. On est frappé de stupéfaction à l'étendue des travaux auxquels doit se livrer l'homme qui aspire simplement à jouer du violon un peu mieux que le commun des violonistes. Dès qu'il poursuit une justesse irréprochable, qu'il prétend à des sons qui aient le volume, la rondeur, la souplesse, la puissance d'une voix humaine, qu'il jalouse dans l'exécution ce degré d'art qui fait croire à un don naturel et non plus au résultat d'un long et fatigant travail, la vie manque à son ambition. La perfection est une sirène qui ne compte plus ses dupes et ses victimes. On rame vers elle avec passion, avec fureur, on s'en approche, et, juste au moment où l'on se flatte de la saisir, elle plonge et reparaît à l'horizon lointain. Ses exigences notamment vis-à-vis de l'instrumentiste n'ont pas de mesure connue. La durée des exercices qu'elle lui impose est sans terme, et la monotonie de ces exercices troublerait l'esprit le plus solide. C'est-à-dire qu'on comprend malaisément comment un homme doué de quelque intelligence se résigne à tourner cette meule qu'on appelle le travail d'un instrument. A cette tâche pénible et rebutante, comparable encore au châtiment de Sisyphe, se vouait corps et âme le fils du luthier. Durant près de quinze années, muré dans l'isolement, privé de toutes joies, il devait ainsi, à la poursuite d'un but en réalité misérable, dépenser autant

de patience, d'opiniâtreté, d'adresse, de courage, qu'il en faudrait pour assurer la position de dix personnes dans toute autre carrière. Les doutes, les déboires, les douleurs, les dégoûts, loin de le faire broncher ni reculer, ne seraient longtemps que des aiguillons qui décupleraient son ardeur et hâteraient sa course.

La profusion et le manque d'ordre avaient graduellement jeté son père dans la gêne. Ce n'était qu'au prix de son existence que le vieillard désormais pouvait soutenir son fils. En s'imposant des privations de plus en plus dures, il ne parvenait même qu'à lui servir une pension tout à fait insuffisante. Outre que le pauvre diable logeait sous les toits et se nourrissait mal, il était toujours vêtu comme un pauvre. Que n'était-il du moins impatient de ce mal-être! Il n'en souffrait point trop, il s'y habituait, il devait même finir par s'y complaire. Cette insouciance native, développée par l'éducation, prenait les proportions d'une maladie chronique, incurable. On reconnaissait déjà en lui un de ces hommes distraits, préoccupés, qui, incapables de prendre soin d'eux-mêmes, ont besoin toute leur vie d'être gouvernés comme des enfants. Ce n'était point assez. Il semblait que le père eût résolu de remédier au mal par l'excès. Entêté d'une incurie effroyable, l'œil fixé sur les mirages de l'avenir, il répondait à son fils, chez lequel il croyait remarquer

des symptômes de lassitude : « Ma prédisposition à la défiance m'abuse sans doute en cette occasion. Je ne puis supposer que tu connaisses jamais le découragement. Rappelle sans cesse à ton souvenir ce que je t'ai répété tant de fois, qu'il ne faut pas trop tôt gagner sa vie et consentir à faire de l'art un métier. L'avenir est sans nuages pour celui qui travaille : acquérir du talent, c'est amasser des richesses sûres. Serais-tu déjà las de souffrir ! Tu ne serais donc pas mon fils ! De l'existence, je t'abandonne les roses, je garde les épines pour moi. Les misères qui m'accablent ne te sont connues qu'en partie. Ta mère est malade, les affaires ne vont pas, le chiffre de nos dettes monte chaque jour, notre maison craque de toutes parts et menace ruine. Après ? J'en serais réduit à l'aumône que je ne reculerais pas d'une semelle. Mon corps sera la pâture des vers avant que je te permette de devenir un racleur d'orchestre. Grave ceci dans ta mémoire et enfonce le burin jusqu'à ce qu'il te traverse : j'ai à me venger de mille outrages ; tu te feras un nom, ou je mourrai dans la honte et le désespoir. » A un mot de son père, Ferret se fût précipité dans un gouffre. Des lettres de ce genre lui déchiraient donc gratuitement le cœur, puisque aussi bien la tâche, au-dessus de ses forces, qu'il avait acceptée le possédait déjà aussi étroitement qu'une vocation.

Par le fait d'un de ces hasards qui font croire à la

prédestination, une jeune femme était venue se loger dans une mansarde voisine de la sienne. Sans parents, sans liaisons d'aucune sorte, toujours seule, elle ne vivait qu'à la condition de travailler tout le jour et une partie des nuits. A analyser froidement ses traits, elle n'avait point de beauté, et pourtant la candeur, la tendresse, la chasteté qui éclairaient son visage la rendaient aussi agréable à voir que si elle eût été belle. De moyenne taille, bien constituée, d'une santé solide, elle portait sur le front, dans les yeux, sur les lèvres, dans sa démarche, dans ses attitudes, la sérénité douce, affectueuse, de ces mères dont rien ne peut lasser ni la patience ni la sollicitude. En même temps que le besoin de se dévouer, de souffrir en autrui, l'entraînait impérieusement vers les êtres faibles, il émanait d'elle de vraies effluences d'une vertu attractive irrésistible. Il n'y eut entre elle et Ferret, moins âgé qu'elle de plusieurs années, ni conventions, ni serments. A peine même échangèrent-ils quelques paroles. Leur liaison, fondée sur une identité de nature tout mystère pour eux-mêmes, se forma aussi simplement que celle des gouttes d'eau sur une même pente. Dans leur candeur angélique, une intime fraternité suffisait à leur contentement. Tandis que Ferret, la tête perdue dans les nuages, s'acharnait au travail, sa compagne, chez laquelle l'intuition suppléait l'intelligence, qui d'ailleurs ne savait qu'aimer et agir, veillait sur lui

comme sur un enfant, et l'enveloppait en quelque sorte d'ordre, d'une paix ineffable, d'une atmosphère embaumée où il respirait comme dans le paradis. Ce régime doux, bienfaisant, imprimait aux semaines, aux mois, le vol rapide des jours. Ferret ne se sentait pas de bonheur ; cette paisible vie de ménage était sa réelle vocation ; elle avait pour lui des charmes de plus en plus puissants et l'enlaçait peu à peu de liens invisibles qui se glissaient jusqu'au fond de son cœur et s'y enracinaient. Il tressaillit tout à coup et sembla sortir d'un rêve. Après quelques jours de méditations fébriles, des remords envahirent son âme et le privèrent de tout repos. Songeant à son père qui, littéralement, couchait sur des charbons ardents, à sa mère épuisée par le travail et les privations, il se reprocha à l'égal d'un crime la joie d'être aimé, et, dans son impuissance à triompher de ses scrupules, se résolut à rompre une association dont la douceur révoltait sa conscience. Il n'est pas possible de dire combien la lutte fut douloureuse. Il s'agissait de briser une à une toutes les cordes sensibles qui vibraient en lui et de retomber dans un isolement que de ravissants et impérissables souvenirs lui rendraient désormais horrible. Quoi qu'il en soit, il consomma le sacrifice. Sans mot dire, sans consulter sa compagne, qui devina tout et fit semblant de ne rien voir, il loua une autre mansarde, y emménagea à la dérobée, et, le

cœur gros de chagrins, des larmes plein les yeux, des sanglots dans la gorge, quitta brutalement une amie qui était véritablement la moelle de ses os, le sang de ses veines, la lumière de ses yeux, l'âme de son âme.

Sous des formules diverses, on a jusqu'à satiété comparé la vie à une coupe d'amertume mêlée d'un peu de miel. L'image, convenable à la vie du grand nombre, eût bien mal figuré l'existence de Ferret. On pouvait dire que ses lèvres ne trempaient dans la coupe que pour trouver un breuvage de plus en plus amer. Ainsi, encore aux prises avec la noire tristesse que lui causait le sacrifice qu'il venait d'accomplir, il était frappé au cœur par une nouvelle terrible, accablante. Trop occupé de ses propres impressions pour se soucier de la sensibilité d'autrui, son père lui adressait sans ménagement ce cri de désespoir : « Mon fils, votre mère se meurt! Elle demande, dans son délire, la suprême consolation de vous voir et de vous embrasser. Cela est affreux, mon fils ; maudissez avec moi l'implacable fortune, mais il ne vous est pas permis de répondre à ce vœu de mourante. Un voyage ne vous détournerait pas seulement de votre travail, il absorberait encore une partie des faibles ressources que je vous envoie pour vivre. Gardez-vous donc bien d'une faiblesse! Votre mère subit la loi commune. Bornez-vous à lui marquer dans une lettre des sentiments qui atténueront

les horreurs de son agonie. En attendant, mon cher fils, soyez de bronze devant la douleur, tenez ferme; que rien ne vous arrête, travaillez! Mes ennemis se réjouissent; leur nombre ne cesse de grossir. Je serais incapable de lutter plus longtemps si je n'étais soutenu par l'espérance que j'ai en vous. » Ce malheur était prévu. Ferret néanmoins faillit en perdre la raison. Il n'était soumis à son père en quelque sorte que matériellement; par contre, sa mère, dont il ne se rappelait jamais sans émotion les soins, l'inaltérable tendresse, le dévouement sublime, avait tout son amour. Cette mère, c'était lui-même. Sans elle, la vie n'avait plus aucun charme. Il pleura à en perdre les yeux; la violence du chagrin serra, broya son cœur. « Ma mère, s'écria-t-il dans un accès d'égarement, je ne vous reverrai plus! je ne vous reverrai plus, et vous ne saurez jamais combien j'ai souffert de votre long martyre, combien je vous ai aimée, combien je vous aime! Mais je ne travaillais que pour vous; mon unique ambition était de vous donner au moins quelques jours de joie.... O ma mère! avec mon rêve, vous emportez mes forces et mon courage! » La plaie était de celles qui ne guérissent jamais. Une tristesse énervante pénétra son âme et en accrut insensiblement la langueur et le désordre. L'influence paternelle sur lui, influence que rien n'était capable d'affaiblir, put seule entraver ce dépérissement. Au souvenir du vieillard, il revint

bientôt à lui-même et redoubla d'opiniâtreté; son énergie tourna à la rage. Il ne trouvait plus que les jours eussent assez d'heures; il pâlissait encore une partie des nuits sur les quelques livres de composition qu'il avait entre les mains. Dans son acharnement fébrile, hagard pour ainsi dire, il rappelait l'homme qui, le soir, marche à travers un bois et se presse sous l'empire de visions effrayantes. S'il s'arrêtait parfois, c'était pour prier et pleurer. Saisi d'inexprimables angoisses au sentiment de ses forces chancelantes et du temps qui fuyait, il s'écriait, dans un oubli complet de soi-même: « O mon Dieu! que du moins je vive assez pour sa gloire et sa consolation! »

Au milieu de ces jours assombris par le deuil, la détresse pressait le vieillard avec une impitoyable ardeur. On connaît l'affinité des semblables : le désastre appelle le désastre, comme, dans un autre ordre de faits, la flèche aimantée attire la foudre. Finalement, il n'était pas revenu de la stupeur où l'avait plongée la mort de sa femme, qu'il se voyait contraint, par le mauvais état de ses affaires, de recourir à la clémence de ses créanciers. La lettre où il annonçait cette dernière catastrophe à son fils était pleine d'imprécations contre ce qu'il appelait le destin. Sans parler de son malheureux penchant à ne voir partout que des ennemis, il était à ranger au nombre de ces hommes qui ne veulent pas que

les causes produisent des effets. Il arrive que nous accumulons sciemment ou à notre insu une série de fautes d'où résultent des misères qui nous accablent, et que nous passons le reste de nos jours à maudire le ciel ou la fortune. En définitive, la plupart du temps, ne serait-on pas tenté de croire que la destinée et la fatalité ne sont que des mots créés à plaisir, soit pour caresser notre orgueil, soit pour rendre notre vanité invulnérable! Le père Ferret avait du moins ceci de touchant, que toutes les vicissitudes imaginables ne parvenaient pas à ébranler sa vertu. « Après tout, s'écriait-il, ma ruine n'entraîne pas mon déshonneur. Une conscience pure me reste au fond de l'abîme, et mes ennemis eux-mêmes, quoi qu'ils disent et fassent, ne peuvent empêcher qu'on ne me rende justice, qu'on ne me proclame unanimement un parfait honnête homme. Tu n'as donc pas à rougir. Mon abaissement, loin de t'abattre, doit centupler ta vigueur. A ta place, j'en serais électrisé, j'en aurais du génie! Que mon malheur te serve de marchepied, je ne demande rien de plus. Que m'importe la vie! Un nom, aie un nom! Qu'un jour, une heure, je voie la joie de mes ennemis se changer en supplice, et tous mes chagrins seront effacés, et je mourrai dans l'ivresse. Mais, grand Dieu! hâte-toi, ne perds pas une seconde! Le travail et les inquiétudes ont usé mon corps, les forces m'abandonnent, ma vieillesse ne

tient plus qu'à un fil, et ce fil, tu l'as dans ta main. »

On conçoit mal aisément comment Ferret, si faible d'esprit, d'une nature si tendre, ne succombait pas sous l'effort de secousses qui eussent brisé l'âme de l'homme le plus robuste. A vrai dire, l'âpre vieillard, malgré la distance, toujours debout à ses côtés, le soutenait, l'encourageait, lui communiquait une sorte de fièvre, le galvanisait. Un rêve, le seul auquel il pût attacher quelque prix, vu les gens et les circonstances au milieu desquels il avait été élevé, activait encore le feu de paille que l'ambition paternelle alimentait dans sa poitrine. Il avait graduellement combiné et arrêté l'individualité qu'il voulait être. Son but devait inévitablement former une équation parfaite avec la somme d'intelligence, de sentiment, de connaissances qu'il possédait. Être virtuose, grossir la phalange de ces brillants solistes qui, à l'instar des comètes, jettent un éclat surprenant et s'évanouissent sans laisser de trace, voilà, en réalité, quelle était son ambition. A défaut de hautes facultés musicales, une imagination bizarre, déréglée, avait germé en lui et s'y était développée en raison de l'affaiblissement de son cerveau. Tandis que tout le long du jour il promenait lentement l'archet sur les cordes, battait des trilles, ou s'exerçait aux plus présomptueuses difficultés, dans son esprit, par instant aussi troublé que l'œil qui, des

heures entières, suivrait le mouvement d'une aiguille sur un cadran, bruissaient tout à coup d'extravagantes fantaisies qu'il tenait pour autant de créations merveilleuses. Non content de les entendre, il les exécutait en pensée sur un théâtre, au milieu d'une salle étincelante de lumières où une foule avide se pressait à faire craquer les murailles. En présence de cet auditoire dont les femmes étaient l'âme, il jouissait, par anticipation, du plus éclatant triomphe. A son aisance, on eût dit qu'il tînt son habileté de la nature elle-même. Sa justesse, sa vigueur, son agilité, ses conceptions étaient incomparables. Il voulait plus encore. La mise en scène et la pantomime étaient au nombre de ses préoccupations. Son extérieur devait être l'une des parties essentielles de sa personnalité. Il était grand et maigre, avait des épaules larges, un visage à grands traits, fortement accentués ; de longs cheveux blonds flottaient sur son cou ; le travail, les privations, les inquiétudes, la douleur, en creusant son visage pâle, y avaient imprimé un caractère étrange et mystérieux. Il se voyait tel qu'il souhaitait apparaître. Le public frissonnait au seul aspect de ce personnage singulier. On se demandait avec terreur d'où il sortait. Son exécution n'en était que plus extraordinaire et plus saisissante. On criait au sortilége, au miracle. De mémoire d'homme, pareil prodige n'avait pas encore été vu. Ce n'était plus un être ordi-

naire, composé de chair et d'os, mis en mouvement par des ressorts humains; c'était une sorte de phénomène curieux et émouvant, un monstre échappé du monde des visions pour frapper, éblouir, séduire, magnétiser, fanatiser les hommes. L'admiration grandissante qu'il provoquait devenait du délire; le vacarme des applaudissements emplissait ses oreilles; il était vingt fois rappelé et salué avec transport; il s'entendait proclamer le plus grand des artistes; il s'évanouissait sous une averse de fleurs. Pour comble d'enivrement, les journaux, dans des articles enthousiastes, étaient unanimes à exalter son génie et portaient sa gloire jusqu'au bout du monde. D'ailleurs, son existence mystérieuse prêtait à des fables absurdes qui achevaient d'en faire prématurément un personnage légendaire.

Son nom était sur toutes les lèvres, son image à tous les murs; chacun de ses jours comptait un nouveau triomphe. A partir de ce moment, la fortune n'avait plus que des caresses pour lui. Une pluie d'or encombrait sa mansarde, et cette mansarde se transformait en un magnifique hôtel où se succédaient une série de scènes touchantes autant que romanesques. Il ne se contentait pas d'arracher son père au besoin et d'assurer son indépendance, il désintéressait intégralement tous les créanciers du vieillard. Le tribunal prononçait sa réhabili-

tation, et les juges, en cette occurrence, accordaient au fils des éloges qui rejaillissaient sur le père et en faisaient resplendir la probité. Ferret en pleurait à chaudes larmes. Puis, à l'endroit où reposait sa mère, objet éternel de son amour et de ses regrets, s'élevait un somptueux tombeau. Puis les aumônes coulaient de ses mains comme l'eau d'une source intarissable; il secourait toutes les infortunes et faisait dire de lui qu'il n'était pas seulement un grand artiste, mais encore un homme d'un grand cœur. Qui n'a pas eu de ces rêves généreux au moins une fois en sa vie? Enfin, à la suite d'actives recherches, il jouissait du bonheur profond, suprême, de retrouver la douce et aimable femme dont jadis il avait payé les soins et la tendresse par l'abandon, cette amie dévouée et discrète qu'il avait aimée, qu'il aimait, qu'il aimerait toujours; et son existence, désormais à l'abri des incertitudes du hasard, défendue en tous sens par l'honneur et la considération, s'écoulait paisiblement au milieu d'une belle et joyeuse famille.

Aux heures de trêve, déjà il mesurait d'un esprit impatient les quelques années nécessaires encore à son développement intégral. Les jours commençaient à lui paraître étrangement longs. Il lui tardait de dépouiller son ombre et de prétendre enfin à cette fortune poursuivie à travers tant de ruines. Cependant, d'intervalle en intervalle, le vent appor-

tait des bruits auxquels il prêtait l'oreille avec une inquiétude croissante. Peu à peu, il était agité de ces pressentiments vagues, pénibles, qui oppressent parfois, à la veille d'une catastrophe, et finalement, par sa prostration et ses attitudes mornes, il rappelait un homme qu'accablerait l'appréhension d'un nouveau déluge ou de la fin du monde. La cause en était simple. Un violoniste italien, dont la réputation, depuis quelque temps, ne cessait pas de s'étendre, menaçait de fondre sur Paris. A Florence, à Venise, à Rome, à Naples et en vingt autres villes, on lui avait décerné des ovations enthousiastes, délirantes. Après avoir résisté longtemps aux offres les plus splendides, il s'était enfin décidé à quitter l'Italie. Son incursion en Allemagne ressemblait à une marche de triomphe. On s'inquiétait de son itinéraire plus que de celui d'un souverain en voyage. Les villes l'accueillaient à l'égal d'un prophète. A Vienne notamment, il avait excité une ivresse folle : au nombre de ses plus ardents admirateurs s'étaient rangés les artistes eux-mêmes; on avait frappé une médaille en son honneur, et les modes nouvelles avaient porté son nom. Il quittait Vienne pour Prague, Prague pour Dresde, Dresde pour Berlin, Berlin pour Varsovie. Partout il faisait fanatisme et fureur. A diverses reprises, le bruit avait couru qu'il s'acheminait vers Paris, et, par calcul, peut-être, il avait jusqu'alors trompé l'espoir des

dilettanti parisiens. Il devait, au préalable, traverser la Hollande et séjourner à Francfort. Les journaux ne se lassaient point de mentionner son nom; ils y ajoutaient chaque fois quelque épithète plus sonore et plus ronflante. Sa personnalité avait pris dans le public des proportions colossales, et la curiosité qu'il inspirait, tenue en éveil par les fanfares de la réclame, avait atteint une intensité rare. Les gazettes et les affiches venaient enfin d'annoncer, les unes son arrivée à Paris, les unes et les autres son premier concert à l'Opéra.

Ferret s'était vivement inquiété de toutes ces manœuvres diplomatiques et avait remarqué avec effroi que le virtuose conquérait, enflammait, fanatisait Paris avant même d'y mettre les pieds. Ce qu'on disait des œuvres, de l'exécution, de la figure, de la vie, des mœurs de l'étranger, achevait de le remplir d'épouvante, puisque aussi bien peu s'en fallait que dans ces détails il ne reconnût, sinon tout à fait sa vie, du moins la réalisation de son propre rêve. Sa tête fermentait comme celle d'un homme dans la fièvre; ses facultés déjà si faibles perdaient tout ressort; il ne dormait, ne travaillait, ne vivait plus. Sans une dernière espérance, peut-être fût-il sur-le-champ devenu fou. Estimant que l'Italien n'employait la diplomatie et la ruse que faute d'être à la hauteur de l'admiration qu'il inspirait, il se plaisait à croire que les appréciations étaient

fausses ou tout au moins singulièrement entachées d'exagération. Dans son isolement, l'occasion lui avait manqué de constater que trop souvent il n'est pas de grand artiste, voire de grand homme, sans beaucoup de charlatanisme.

Ses angoisses toutefois allaient avoir un terme. Le moment était venu pour lui d'être édifié sur la valeur d'un rival menaçant. Bien que malade, dévoré de fièvre, exténué, et de plus dans un dénûment profond, vers le milieu du jour, il se traînait par les rues et, à tout risque, osait se mêler à une queue déjà considérable. L'attrait invincible du spectacle et la crainte d'en être exclu, en lui inspirant un courage surhumain, consolidèrent momentanément sa débile organisation. Des propos alarmants circulaient de bouche en bouche et ajoutaient à son martyre. L'administration, pressée de demandes sans nombre, avait jugé à propos de convertir en stalles une moitié du parterre : on pouvait donc présumer qu'une grande partie de la cohue qui assiégeait les portes serait refusée au contrôle. Des coupons de loge, mis aux enchères, avaient atteint un chiffre qui dépassait la vraisemblance. Il n'était point d'exemple qu'un homme eût jamais excité dans les esprits une fièvre de curiosité d'une violence égale. Les heures, pour le pauvre Ferret, étaient autant d'années de tortures. Une sueur glacée inondait son front, comme il arrive quand

le cœur va manquer. Heureusement la nuit vint et les bureaux furent ouverts. Il ne fut pas plutôt parvenu à se glisser dans l'enceinte, qu'il s'affaissa sur une banquette où il resta longtemps étourdi, accablé, anéanti.

La salle regorgeait de spectateurs et bourdonnait comme une ruche de cent millions d'abeilles. Un signal retentit. En même temps que le chef d'orchestre vint s'asseoir au pupitre, le rideau fut tiré, il s'établit un silence profond et le tutti éclata. Ferret tressaillit et leva la tête. Il fut atterré. L'homme qu'il aperçut en scène lui causa l'effet d'une apparition. Il était maigre et livide, et ses jambes grêles semblaient fléchir sous le poids d'une tête merveilleusement expressive. A son front large et carré, vous eussiez vu, avec un peu de complaisance, poindre des rudiments de cornes. Sous l'arcade parfaite des sourcils étincelaient des yeux noirs d'où se dégageait un charme vraiment fascinateur. Son énorme nez, arrondi du bout, trahissait des passions énergiques, et le rictus de ses lèvres minces non moins de malice que d'esprit. Un menton robuste terminait sa face triangulaire, défendue en quelque sorte par d'amples oreilles dont la saillie perçait au travers d'une chevelure brune qui tombait profusément sur ses épaules. Entre la lèvre et le menton fleurissait une touffe soyeuse, comparable à une ombre portée ou encore à une grosse

mouche noire. Enfin, dans son habit, se jouaient à l'aise de longs bras auxquels étaient attachées des mains puissantes, armées de doigts effilés pareils à des pattes de sauterelles. Il y avait dans son extérieur à la fois du génie, du mystère, de la ruse, de la force, de la souplesse et de la dextérité du clown. De ce mélange il résultait une figure extraordinaire qui participait de celles des évocations nocturnes, sataniques. Hoffmann lui-même, aux heures de ses plus anormales hallucinations, n'avait jamais rêvé, ni entrevu, ni décrit un type plus étrange, plus fantastique, plus émouvant.

Cet homme avait-il été créé pour le violon ou le violon pour cet homme ? Il semblait que l'instrument adhérât à son cou et que l'homme et le violon ne fissent qu'un. Les anciens avaient le centaure : il eût fallu une expression nouvelle pour rendre cette adhérence, cette fusion d'un homme avec un instrument. Des apparences à ce point hétéroclites avaient déjà la vertu d'émouvoir et d'imposer. Il faut ajouter que le prestige d'une gloire aussi retentissante que celle des plus illustres capitaines et d'une vie toute noire d'horreurs romanesques allumait autour de sa personne une sorte de phosphorescence surnaturelle. On s'attendait à des prodiges. L'immense majorité, tout d'abord séduite, était rapidement pénétrée d'influences qui la prédisposaient à renchérir sur ses propres impressions.

Un succès sans bornes était certain, pour peu que l'exécution de l'artiste répondît à cette attente. Il était précisément à ranger au nombre des rares hommes qui tiennent plus que ne promet leur réputation. La foule devait le trouver plus grand encore qu'elle ne l'espérait. Dès les premières notes, elle était ravie, et elle n'avait pas écouté vingt mesures, qu'elle ne contenait plus qu'avec peine son enthousiasme.

Au travers du chaos de l'introduction, le virtuose glissait çà et là des lambeaux de phrases qui étincelaient avec la spontanéité et l'éclat des lueurs d'un incendie dans les ténèbres. Comme la tempête, il s'avançait escorté d'éclairs. De seconde en seconde, sa taille devenait plus haute, il rayonnait de splendeurs plus vives, et cela jusqu'au moment où il s'élança, dans toute sa majesté, de la confusion d'un crescendo vigoureux, comme un dieu du milieu des nuages.

D'une voix grave, pure, puissante, incomparable, il entonna un chant d'une largeur suprême. Ce fut une véritable magie. Sous l'influence mystérieuse, irrésistible, des ondes sonores, tout fut transformé, agrandi, idéalisé : l'enceinte, l'auditoire, l'artiste, l'occasion. La foule, à son insu, égarée dans le clair-obscur des vastes circuits d'un temple, assistait, toute saisie, à la célébration de quelque mystère redoutable. On eût dit que le *Moïse* de Michel-Ange

secouait sa léthargie séculaire, s'animait tout à coup sous son marbre pour ébranler les piliers et les voûtes des paroles d'un cantique sublime. Cette voix unique, luttant avec la masse écrasante de l'orchestre et la dominant, plongeait dans le ravissement et l'extase. On respirait en quelque sorte l'impression avec l'air. Des profondeurs de l'âme à l'épiderme, l'auditeur frémissait ; la sueur mouillait les visages, les larmes montaient aux yeux ; toutes les poitrines suffoquaient de sanglots. Noyé dans la pénombre d'une loge, le créateur lui-même de ce chant inspiré pleurait comme un enfant. Jamais spectacle plus solennel, plus imposant n'avait incliné les fronts ; jamais prière plus majestueuse n'avait retenti à des oreilles humaines ; jamais foi plus vive, plus ardente n'avait fait battre, n'avait transporté les cœurs. Par l'ampleur et l'énergie pénétrante de son exécution, le virtuose, en atteignant à des hauteurs inconnues, inaccessibles, étouffait dans les esprits les moins enthousiastes toute velléité d'examen et de discussion, domptait les plus opiniâtres résistances, asservissait les volontés les plus rebelles. Il arrivait que cette foule, où l'on n'eût pas rencontré deux natures semblables, n'avait plus, pour croire, pleurer, s'enthousiasmer, qu'un corps, qu'une intelligence, qu'un cœur, qu'une âme. Heureuse de sa servitude, elle se livrait avec un abandon absolu à l'enchanteur qui

à son gré la charmait, l'émouvait, l'électrisait, et toujours la possédait plus étroitement. D'un élan spontané, la salle entière se dressa et témoigna de sa stupeur, de son émotion, de son admiration, par des applaudissements semblables aux tonnerres d'une bataille, par le rappel réitéré de l'artiste, par des acclamations d'une violence indicible. Pendant tout l'entr'acte, la même effervescence bouillonna du parterre à l'amphithéâtre, dans les loges, jusque dans les couloirs. Il ne fallut rien moins que la promesse de nouvelles sensations pour tempérer cette sorte de fièvre et mettre fin aux clameurs de l'enthousiasme.

Le monstre reparut. On pouvait craindre qu'il ne restât au-dessous de lui-même. Il se surpassa. Des émotions d'un ordre tout différent ébranlaient déjà les âmes. S'il avait le pouvoir d'évoquer des images sombres, de causer l'effroi, de faire pleurer, il possédait à un degré d'intensité égale l'art d'écarter la mélancolie. A un coup de baguette, la foule, encore sous l'empire d'un sentiment de terreur religieuse, se trouva tout à coup à Venise, en plein carnaval. La scène se peupla d'une multitude diaprée. Des quatre coins de l'horizon accoururent pierrots enfarinés, arlequins à visages noirs, docteurs à grandes lunettes, fanfarons à épées de bois, charlatans en habits rouges, masques de toutes les formes et de toutes les couleurs. On ne voyait que

bosses, faux nez, mollets difformes, collerettes extravagantes, chapeaux pointus, panaches gigantesques. Les hommes graves fuyaient de toutes leurs jambes. Des propos cocasses, des calembours, des quolibets, des épigrammes mordantes jusqu'au sang, s'échappaient de cette cohue comme jaillit l'eau de la pomme d'un arrosoir. Le visage imprévu d'un commissaire de police excitait des huées formidables : tandis que l'un le saupoudrait de charbon et l'autre de farine, un troisième l'abreuvait d'une sauce amère. Rien n'était sacré pour cette tourbe de grotesques qui, frappés de vertige, tout à la fois caquetaient, dansaient, pirouettaient, chantaient, éclataient de rire. A chaque note, le spectacle s'enrichissait de quelque élément nouveau. Au centre d'un cercle joyeux, un mime grimaçait, un clown faisait la culbute, un funambule dansait sur la corde, un bâtoniste jonglait avec des poignards. C'était miracle sur miracle. La sérénade eut son tour. Que dire de la féerique exécution du musicien? Trilles, arpéges, gammes chromatiques, pizzicato, staccato, sons harmoniques, d'une perfection inexpressible, s'enchevêtraient profusément, ruisselaient de ses doigts comme de ceux d'une fée. Les sons, multipliés autant que les atomes d'un nuage de poussière, tout en continuant d'évoquer de jubilantes fantasmagories, figuraient parfois de longues et rapides fusées qui filaient dans l'air pour retom-

ber en cascades, en grappes, ou encore en pluie étincelante à l'égal de la gerbe d'un feu d'artifice s'irradiant sur un ciel noir. Et ainsi, graduant ses effets avec un art merveilleux, redoublant incessamment de vivacité, de verve, de fougue, d'emportement, le magicien, sans remuer plus qu'un roc, l'œil petillant, la lèvre plissée par un sourire diabolique, entassait prodige sur prodige et s'élevait à des hauteurs vertigineuses où un fou seul pouvait songer à le suivre.

A côté de l'ouragan qui se déchaîna dans la salle, les transports du début n'étaient qu'un orage lointain. Une véritable frénésie s'empara de la foule. On rappela l'artiste sublime à satiété, sans tenir compte de sa lassitude. Des trépignements frénétiques, des cris insensés, des élans impétueux, comparables aux explosions de la foudre, ne cessèrent d'ébranler les murs du théâtre. Une bande de fanatiques n'eût pas exalté son idole avec plus de véhémence et de fureur. Les femmes, éperdues, arrachaient littéralement les fleurs de leurs cheveux et de leurs ceintures pour les lui jeter. A coup sûr, de mémoire d'homme, aucun virtuose, aucun comédien, aucun général victorieux n'avait soulevé un pareil délire, n'avait eu la tête ceinte d'une plus éblouissante couronne. C'était, pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre du triomphe, un triomphe tel qu'il n'était pas possible d'en concevoir un plus grand.

Et injustement ne voudrait-on voir ici que le résumé d'impressions purement personnelles ou les rêveries d'un visionnaire. Les journaux de l'époque, les biographies, témoigneraient au besoin que cette analyse, loin d'outrer les proportions pittoresques du personnage, reste, faute d'un mérite suffisant, bien en deçà du vrai. Il produisit peu après, avec son concerto militaire et ses variations intitulées *le Streghe*, une impression plus surprenante encore. On pouvait impunément l'exalter sans exposer autrui à une déception. Il n'ignorait d'ailleurs aucun des artifices capables de frapper l'imagination et d'agrandir l'idée qu'on se faisait de lui. Les gens du métier reconnurent que, pour surhausser son mérite d'exécutant, il ne dédaignait pas de recourir aux supercheries du charlatanisme. Sans parler de cela, l'étrangeté de son extérieur, sa vie murée, son mutisme systématique, donnèrent lieu à des histoires que longtemps il laissa volontiers courir et s'accréditer. A l'instar des brouillards qui grossissent les apparences, le mystère dont il s'enveloppait lui donnait des proportions surhumaines, centuplait le désir de l'entendre et ajoutait d'autant à la puissance et à la magie de son exécution. Il fut plus tard victime de sa propre tactique. Quand, rassasié de gloire et de fortune, il souhaita descendre des nuages, redevenir un simple mortel, vivre de la vie de tout le monde, il échoua devant des préventions

invincibles. Un moment même l'animosité prit un caractère à ce point odieux qu'il ne put moins faire que de protester énergiquement. A sa prière, cette note parut dans les journaux : « Il s'empresse de remercier le respectable public de l'accueil bienveillant qu'il en a reçu. Mais il croit en même temps que des bruits calomnieux répandus dans le vulgaire nécessitent de sa part une déclaration authentique et formelle. Il proteste donc, autant dans l'intérêt de sa réputation et de son honneur que dans celui de la vérité : jamais en aucun temps et en aucun lieu, sous quelque gouvernement que ce soit, il n'a été contraint, pour un motif quelconque, à une existence différente de celle qui convient à un homme libre, à un citoyen honorable et fidèle observateur des lois. C'est ce qui résulte du témoignage de toutes les autorités sous la protection desquelles il a su vivre libre et avec honneur pour lui, pour sa famille et pour l'art qui lui procure l'avantage de paraître en ce moment devant un public aussi savant et aussi connaisseur que celui de Vienne. » Cet appel au sens commun demeura sans effet. Le vulgaire s'obstina à voir en lui un meurtrier fantastique qui avait jauni dans les cachots et devait son talent merveilleux à un pacte avec le diable. Les savants eux-mêmes parurent jaloux de participer à l'erreur et de l'accroître. On lut, en pleine Académie, un rapport physiologique

sur sa structure, sur ses aptitudes fatales, absolument comme s'il se fût agi d'un fossile ou d'un bipède d'une espèce inconnue et récemment découverte. L'homme, quoi qu'il fît, ne put parvenir à se faire rayer de la classe des phénomènes. Sa mort même donna lieu aux incidents les plus étranges. Sur la foi des bruits qu'il avait cherché vainement à démentir, on lui refusa la sépulture, et ses héritiers en furent réduits à engager un long procès avec l'Église pour lui conquérir une tombe chrétienne. En attendant, un industriel audacieux ne craignit pas d'offrir trente mille francs du cadavre, pour l'exhiber aux yeux de l'Europe, à l'exemple d'un monstre embaumé....

SECONDE PARTIE.

La nature est cruelle; elle ne chérit, parmi ses enfants, que ceux qui sont robustes; les faibles, elle les abandonne et leur fournit même des armes qu'ils dirigent contre eux-mêmes.
HOFFMANN.

Parfois, dans le sommeil, il semble qu'on ait la légèreté d'un oiseau, qu'on soit soulevé de terre malgré soi jusqu'aux étoiles, et qu'on rètombe brusquement avec la pesanteur d'un aérolithe. On éprouve quelque chose d'analogue à descendre des régions de l'enthousiasme aux côtés d'un misérable dont tout conspire la démence. Un mot suffirait à son oraison funèbre : « Les esprits médiocres n'ont point de destinée, » si d'ailleurs l'on ne voyait pas quelquefois l'esprit médiocre passer pour grand et le grand esprit n'être rien à cause précisément de cette même destinée. C'est un point important que

celui de naître à son heure. Un homme se mure dix, quinze, vingt, quarante ans dans la solitude; il y épuise son énergie et son intelligence à accumuler merveille sur merveille. Ce qu'il ambitionne, un peu de gloire, sa conscience l'avertit enfin qu'il y a droit. Il sort de l'ombre. Que n'y restait-il? puisqu'aussi bien il ne s'en échappe que pour éprouver une mortelle déception, pour reconnaître que ses découvertes sont déjà vieilles, déjà partout appliquées, déjà depuis longtemps tombées dans le domaine public. Il n'a plus sa raison d'être; dans tout ce qui frappe ses yeux, il lit un arrêt de mort; l'impuissance et le désespoir le fouetteront jusqu'à sa dernière heure et le feront mourir dans les tortures.

Toute proportion gardée, n'était-ce pas exactement l'histoire de Ferret? Il venait trop tard. Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. En même temps qu'il se voyait devancé dans une route qu'il croyait nouvelle, il constatait avec épouvante qu'il visait à un but que l'artiste italien dépassait de cent coudées. Aucune image ne donnerait la mesure de son désappointement. Coup sur coup, sans respirer, il subissait une série de sensations diamétralement opposées à celles de la foule. Il était remué, sans doute, mais comme quelqu'un dont on déchire les membranes du cerveau, dont on broie le cœur. Son rêve s'envolait comme s'éteint le soleil à la venue

de l'ombre. Il en était des espérances en échange desquelles il offrait sa vie comme de ces mirages qui ne se découpent sur le bleu de l'horizon que pour séduire et désespérer les hâves pèlerins. De quelque côté qu'il tournât les yeux, il n'apercevait plus que la misère et la honte se promenant à travers des ruines. Son père mourait dans l'indigence ; sa mère était sans tombeau ; la bien-aimée de son âme, à jamais perdue pour lui, se flétrissait dans l'isolement. Les hourras, les trépignements, les élans du public, étaient autant de coups de massue qui enfonçaient sa poitrine et meurtrissaient sa tête. Il souffrait au point de ne plus sentir la douleur. Son esprit se troublait, l'hébétement paralysait sa raison, son corps devenait une masse inerte. Le passage de la foudre n'eût pas fait en lui de plus effroyables ravages. Dans les ténèbres de sa pensée dominait exclusivement une suprême ambition, mais une ambition inextinguible, incommensurable, celle de ne plus voir la lumière, de ne plus sentir son cœur battre, de reposer à jamais dans l'immobilité du néant.

En véritable épave, il s'abandonna à la foule dont les flots, d'oscillations en oscillations, le poussèrent dehors. Sous le péristyle, à peine les faisceaux humains qui le tenaient debout furent-ils rompus, qu'il ploya sur lui-même et perdit connaissance. On s'empressa autour de lui. Il rouvrit les yeux.

Quelques personnes l'aidèrent à se relever. Ses traits égarés, les paroles décousues qu'il balbutiait, firent supposer qu'il n'avait plus sa raison. La douceur qui ruisselait de ses yeux n'annonçait pas du moins un fou dangereux. Il était d'ailleurs pauvrement vêtu. Insensiblement, la solitude et l'ombre l'enveloppèrent. Alors, la tête penchée, les paupières demi-closes, il s'achemina d'un pas chancelant vers son quartier et gagna sa mansarde à tâtons.

Une fièvre intense faisait claquer ses dents les unes contre les autres et le jetait en proie au délire. Les remèdes les plus énergiques furent d'abord impuissants à maîtriser la violence du mal. Sous l'excitation de transports au cerveau, il bondissait sur son lit comme ferait un reptile dans une cage de feu. D'autres fois, à le voir se tordre, on eût dit que ses entrailles fussent dévorées par les flammes. Non content de mettre en pièces tous les objets à sa portée, il tenta à diverses reprises d'enjamber sa fenêtre. Il ne fallut rien moins qu'une surveillance de toutes les heures pour le préserver du suicide. En moins d'une semaine il vieillit affreusement ; ses traits amaigris se teignirent des nuances du cadavre, et l'espèce de consomption dont il était attaqué progressa au point que le médecin désespéra de ses jours. Un voisin officieux se chargea d'écrire au père. Sa lettre, naïve, rédigée sans ambages, ne produisit qu'un nouveau malheur. En apprenant,

contre toute prévision, que son fils se mourait, le vieux luthier, atteint à l'endroit où était concentré ce qui lui restait de vie, tomba à la renverse. On ne releva qu'un vieillard qui divaguait et dont les membres étaient frappés d'une paralysie incurable. Ferret n'avait plus rien à espérer de ce côté. Cependant sa maladie se prolongeait, et les pauvres gens qui l'avaient secouru, pénétrés enfin du sentiment de leur insuffisance, commençaient à trouver lourd le poids d'une charité dont ils pâtissaient sans soulager autrui.

Au moment où ils délibéraient de le faire transporter dans un hospice, une femme, une vieille fille que nul ne connaissait, vint tout à coup, de l'air mélancolique et discret d'un fantôme, s'installer auprès de son lit. Son calme, sa réserve, son visage plein de mansuétude, le caractère d'autorité qu'elle portait pour ainsi dire en sa personne, furent cause qu'on la laissa agir sans même oser lui adresser de questions. Les soins assidus de cette garde-malade providentielle, qui désormais ne devait plus se séparer de lui, l'arrachèrent insensiblement à la mort. Humainement parlant, n'eût-il pas mieux valu qu'il n'en revînt pas? Le pauvre homme ne reprit des forces que pour affliger l'esprit et les yeux du plus lamentable des spectacles. Son cerveau était irréparablement blessé. Au fond de sa mémoire, bouleversée par la douleur, ne surnageait

plus qu'un vague et amer sentiment d'impuissance, qui, de proche en proche, allait le plonger dans une mélancolie toujours plus profonde et éteindre les lueurs de raison que lui avait laissées la maladie. On le sait de reste : « la nature est cruelle; elle ne chérit, parmi ses enfants, que ceux qui sont robustes; les faibles, elle les abandonne et leur fournit même des armes qu'ils dirigent contre eux-mêmes. »

Un homme énergique, en pareille occurrence, eût bien vite regimbé contre les aiguillons empoisonnés du désenchantement. Tout en accusant son étoile, ou il eût bravement persévéré, au risque de n'être qu'un pur reflet, ou donné l'exemple plus rare du héros qui avoue avoir fait fausse route et change hardiment de carrière. Le virtuose d'ailleurs n'occupe pas dans les arts un rang tel qu'on ne puisse sans déchoir en jalouser un autre. A de rares exceptions près, il arrive que son domaine n'est pas celui de la musique, et que sa place ne saurait être qu'au sommet de cette pyramide au bas de laquelle s'évertuent les joueurs de gobelets et les saltimbanques. Trop souvent, en un mot, son ambition semble consister, non pas à émouvoir, mais à faire dire : « Que ce monsieur est habile! avec quelle grâce il fait la culbute! » A l'instar de ces prétendus grands comédiens qui ne veulent autour d'eux que des doublures, et sacrifient le théâtre même à leur

effroyable et désastreux égoïsme de soliste, il n'est presque jamais qu'une personnalité dévorante et stérile. Corelli, Fiorillo, Pugnani, Viotti, ont fondé des écoles, et laissé des œuvres qui leur assurent un nom durable. Paganini, au contraire, parce qu'il n'a été qu'une admirable excentricité, n'est déjà plus qu'un souvenir. Ils vivent, et lui, qui semblait devoir les faire tous oublier, lui qui *sonnait si bien*, repose à jamais sous cette épitaphe : *Periit sonitu.*

Mais, sans compter que Ferret n'avait qu'une énergie d'emprunt, fébrile, maladive, une somme de forces trop exiguë pour ne pas être rapidement épuisée; qu'il s'imaginait, à chaque grain de sable, voir une montagne, partant, qu'il exagérait outre mesure l'importance d'une coïncidence malheureuse, il manquait encore des facultés nécessaires pour changer la direction d'un développement en résumé tout instinctif. Du jour où il tombait du haut de son unique rêve, il devait infailliblement s'estimer à jamais perdu.

On ne peut faire un pas dans la vie sans se heurter à quelqu'un de ces martyrs dont l'art semble avoir le privilége. Parce qu'ils manquent d'une volonté puissante, d'un haut jugement ou de philosophie, une grande déception, un violent chagrin suffit à les abattre et à leur barrer la route. Ils se complaisent dans leur désespoir; ils ne cessent

d'agrandir, d'envenimer leurs blessures, et cela jusqu'à l'heure où la maladie s'empare d'eux, où leur raison se trouble, où trop souvent enfin, quand ils ne recourent pas au suicide, ils roulent de degré en degré dans un abîme de misère et d'abjection.

A l'instar de ces ennemis mortels d'eux-mêmes, Ferret maintenant avait une destinée. Impuissant à dominer des causes qui s'étaient produites fortuitement, il le serait bien plus à conjurer un enchaînement de conséquences rationnelles et fatales. Sous l'empire d'un accablement plus lourd qu'un monde, ses épaules fléchirent, son cerveau s'engourdit, ses souvenirs devinrent de plus en plus confus. En même temps qu'il oublia son père, il ne parut pas même remarquer l'ange gardien qui l'avait soigné durant sa maladie. Mélancolique et taciturne, il accepta machinalement la tutelle de cette femme et se laissa complétement gouverner par elle. Mangeant du même pain, dormant dans des chambres contiguës, ils offrirent l'exemple, édifiant pour ceux-ci, damnable pour ceux-là, de ces associations où, à l'inertie perpétuelle de l'un, l'autre s'évertue à opposer une activité de tous les instants, une patience inaltérable, une abnégation sublime.

Bien qu'il fût mort à toute préoccupation d'art, qu'au seul contact de son instrument il éprouvât un frisson désagréable, Ferret, sur les instances de

son amie, ne recula pas devant les difficultés d'un concours. Il ne semble pas que jadis le vieux luthier fût mal inspiré, lorsqu'il redoutait pour son fils la dure condition qui cependant devenait son unique ressource. A s'en fier aux musiciens eux-mêmes, l'orchestre, qui parfois comble l'âme de l'auditeur des plus exquises, des plus vives jouissances, n'est qu'une source intarissable d'ennuis pour ceux qui le composent. Tous les jours que Dieu fait, de six heures à minuit, pour un salaire insuffisant, il faut que des semaines, des mois, des années, des siècles entiers, ils exécutent et entendent les mêmes accords, les mêmes accompagnements, les mêmes modulations, les mêmes œuvres bonnes, médiocres ou absolument nulles. Une tâche plus triste, plus rude, plus répugnante, plus horrible, n'est certes pas concevable. Aussi entrent-ils à l'orchestre, même les mieux doués, pleins d'une ardeur qui ne tarde pas à s'éteindre pour faire place à un dégoût profond. De là cette remarque singulière que tout le monde aime la musique, hormis peut-être les gens dont c'est l'état d'en exécuter.

Ils sont précisément les victimes d'exercices qui n'exigent de leur part ni effort d'esprit ni dépense de sentiment, qui l'excluent même, et laissent dormir toutes leurs facultés. Leur mérite essentiel, en définitive, consiste à être des automates parfaits. Un orchestre exemplaire est une sorte de labyrinthe

au centre duquel trône un despote inflexible, un dragon impitoyable, qui, lui-même possédé du démon de l'art, prétend, *per fas et nefas*, y asservir les autres. Dans le nombre des artistes qui viennent se ranger sous lui, les plus estimables sont incontestablement ceux qui ont assez d'intelligence et de tact pour comprendre qu'ils ne doivent être que des esclaves, des rouages souples et dociles, qu'au despote, qu'au dragon seul il appartient d'avoir une volonté, une intelligence, une âme. L'assertion semblerait-elle paradoxale, exorbitante?

Voici la partition d'une symphonie nouvelle, signée d'un nom inconnu. Attendez-vous à ce que les interprètes, même les plus habiles, reculent devant les difficultés de l'exécution, déclarent l'œuvre baroque, inintelligible, inexécutable. Ils en travestiront quelques passages, hausseront les épaules et taxeront l'auteur d'ineptie, s'ils ne le proclament pas tout de suite un fou. C'est au mieux. La lumière ainsi pourrait rester éternellement sous le boisseau. Les compositeurs n'ont pas, comme le peintre, le sculpteur, le poëte, la ressource de se mettre en communication avec le public sans le secours des intermédiaires.

Par miracle, survient un chef d'orchestre, un homme s'entend, digne de ce titre. L'homme de génie, en tant qu'homme, peut être médiocre, et cela se voit trop souvent; le chef d'orchestre véri-

table doit être forcément un homme supérieur. Il sera instruit, grand musicien, doué d'une haute intelligence ; ce n'est point assez : il faut encore, chose rare ! qu'il ait une volonté puissante, une persévérance imperturbable, qu'il soit un caractère. Son flair quelquefois l'emporte en finesse sur celui du sauvage. Un coup d'œil lui suffit pour pressentir la valeur de l'œuvre. Il s'en empare, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait lue, analysée, qu'il n'en ait fait en quelque sorte l'autopsie, la dissection. Sa joie est inénarrable au cas où la fortune a mis sous sa main une belle chose. La fièvre s'en mêle, puis bientôt la passion. Il l'étudie sans cesse, il ne peut plus s'en rassasier. Ce sont à chaque pas des découvertes imprévues, des merveilles nouvelles, quelque passage sublime dont le sens lui avait d'abord échappé, et son admiration grandit, et tant et tant de fois il revoit le chef-d'œuvre, le joue et le rejoue dans sa tête, qu'à la fin il le sait jusque dans les moindres détails, qu'incessamment il l'entend bruire en lui, qu'il le porte tout armé dans son cerveau. Il en est obsédé, il en rêve, il en souffre, et il ne sera délivré que le jour où il aura réussi à faire passer dans l'âme d'autrui toutes ses impressions, tout son enthousiasme. Mais qu'il est loin encore de ce jour glorieux !

Tenaces préjugés, préventions iniques, volontés rebelles, tout lui fera obstacle, et la patience d'un

saint, l'énergie d'un apôtre héroïque, ne seront point de trop pour réduire les sourdes et opiniâtres résistances de gens qui s'obstineront à fermer les yeux, à se boucher les oreilles. Autant vaudrait qu'il eût à lutter contre une bande de fanatiques. Que deviendra-t-il en effet au milieu de cette cohue railleuse, indisciplinée, toujours prête à la révolte? C'est-à-dire qu'il sera au-dessous de rien, qu'il donnera le navrant spectacle d'un général berné, sifflé, conduit par son armée; à moins toutefois que, dans sa conviction, il ne puise le courage et la force d'être un autocrate redoutable, décidé à vaincre même au dépens de sa vie.

Devant lui, en amphithéâtre, se développe son orchestre; à gauche et à droite sont les violons; plus loin, les altos; plus loin, les basses et les contrebasses, puis les instruments à vent, puis les cuivres, puis les cymbales. Après quelques conseils sommaires et l'indication du mouvement, le signal de l'attaque est donné. Tous ont obéi, mais avec négligence; ce début manque de précision, il faut recommencer. On recommence, mais pour faire plus mal encore. Un général briserait son épée; le chef d'orchestre tient bon. Il sait qu'on a plus aisément raison de la résistance d'une foule de sceptiques que de la patience d'un esprit convaincu. Fort de sa conviction, il laisse dire et murmurer, et poursuit imperturbablement sa tâche. Il reprend l'un, crie

contre l'autre, en appelle à la conscience de ceux-ci, fait appel à l'amitié de ceux-là; il flatte, prie, supplie, s'irrite, s'emporte, s'épuise, multiplie les répétitions, use les mauvais vouloirs, et cela jusqu'à ce que l'orchestre, de guerre lasse, impatient d'en finir, se rende à merci.

D'ailleurs, çà et là, à travers l'œuvre, luisent quelques éclairs. Le doute pénètre au cœur des musiciens. Ils s'étonnent, et, en dépit d'eux-mêmes, sont captivés, deviennent attentifs. Du chaos qui se débrouille peu à peu, l'idée générale surgit, se colore, étincelle. Le moment est venu d'étudier les détails, de préciser les mouvements, de tenir compte des moindres nuances, de régler les accompagnements, d'indiquer le sens de la mélodie, de lui donner l'expression qui lui appartient, de graduer et d'éclaircir les *crescendo*. Et c'est ici qu'on peut comprendre le rôle forcément automatique du musicien d'orchestre. Prenez les violons pour exemple. Qu'ils soient vingt et que tous aient du sentiment. Une mélodie, un passage quelconque se présente. Chacun d'eux rendra, exprimera, accentuera cette mélodie, ce passage avec le sentiment qui lui sera propre. Où l'un croira devoir enfler le son, l'autre le diminuera; où celui-ci jugera une légère accélération nécessaire, celui-là ralentira, et ainsi du reste. Effroyable galimatias qui n'aura de terme que du moment où les vingt sentiments divers se fon-

dront dans le sentiment d'un seul, celui du chef d'orchestre.

Finalement, à force d'astuce, de diplomatie, de patience, même de violence, celui-ci est parvenu à discipliner ses soldats, à en faire autant de ressorts aveuglément dociles. Il a sous les yeux un seul faisceau, un seul corps, un seul instrument, un orgue merveilleux dont il peut jouer à sa fantaisie. Cet orchestre n'est plus un club de cent personnes, tyrannisé par cent opinions diverses : c'est une sorte de Briarée aux cent bras et aux cent bouches, plein d'âme, plein de feu, plein de vigueur. Ces cent voix ne sont plus qu'une seule voix au pouvoir d'un homme admirablement doué, d'un grand artiste, d'un interprète de génie. On croirait le voir à l'œuvre dans ce buste du chevalier Gluck, dont le masque incandescent éclairait naguère tout un coin du Musée français. A son pupitre, comme la Pythonisse sur son trépied, il s'apprête à rendre des oracles. Son geste est impérieux ; son œil ruisselle de flammes ; son front est inspiré. Il domine tout de sa despotique volonté ; il anime tout de son souffle puissant, de sa passion, de sa véhémence. Il parle, chante, enfle la voix jusqu'aux proportions du tonnerre, la désenfle jusqu'au murmure, s'éloigne, se rapproche, se complaît en des histoires mélancoliques, entonne des hymnes pleins de gaieté, fait surgir sous les yeux des paysages splendides, se montre

alternativement tendre, passionné, violent, terrible, éveille en l'âme mille souvenirs endormis, répand tour à tour la joie, la mélancolie, l'épouvante, l'ivresse. Et le public transporté éclate en applaudissements frénétiques, et les musiciens eux-mêmes, entraînés par cet enthousiasme, ne tardent pas à le partager. Ne semble-t-il pas que ce soit spécialement pour cet homme qu'un poëte a dit : « Tu égales l'esprit que tu comprends ? »

Ce ne fut pas toutefois sous les ordres d'un chef si habile, si exigeant, si intraitable, que Ferret se trouva enrégimenté. On pouvait espérer qu'il parviendrait à s'y maintenir. Il eût du moins échappé aux hasards d'une vie errante et misérable. Malheureusement aucune puissance humaine n'était capable de conjurer les conséquences de sa déplorable éducation. Pour avoir manqué ses études de solfége et s'être constamment refusé à faire de la musique d'ensemble, il était de beaucoup inférieur à cette tourbe d'exécutants médiocres dont la routine fait autant de sabreurs intrépides et imperturbables. S'il tirait de beaux sons, s'il jouait juste, avec une aisance parfaite, en revanche il était si mauvais musicien, qu'il n'était pas de semaine où, au milieu même d'un solo, il ne commît quelque bévue monstrueuse. Il avait précisément affaire à des camarades essentiellement goguenards, sans pitié pour les écarts d'autrui et perpétuellement à

la poursuite de distractions pour combler le vide de leurs âmes. L'ambition, d'ailleurs, autour de laquelle on s'empresse servilement dès qu'elle réussit, quand elle échoue devient aux yeux des hommes une sorte de crime irrémissible. Comment des gens que Ferret avait longtemps inquiétés avec ses rêves ambitieux lui eussent-ils fait grâce? N'était-il pas, au surplus, d'une douceur, d'une faiblesse, d'un naturel distrait qui le prédestinaient au rôle de victime? Ses voisins s'en amusèrent; on le prit pour point de mire de railleries incessantes; il fut chaque jour la dupe de quelque mystification nouvelle, et devint insensiblement le jouet, non-seulement de tous ses camarades, mais encore de tout le personnel infime du théâtre. Et les persécutions se multipliaient en raison même du dédain qu'elles semblaient lui inspirer. La vérité était que, vivant en lui-même, absorbé dans une insondable tristesse, il ne s'apercevait pas des comédies auxquelles donnait lieu sa crédulité. Il lui arrivait même parfois d'oublier où il se trouvait, de s'arrêter court au milieu d'un passage, de pencher la tête et de pleurer. Son abattement, les ruisseaux de larmes qui coulaient de ses yeux, loin d'exciter la compassion, accumulaient les griefs contre lui. Des mois entiers, il ne cessa d'être l'objet des plus vives récriminations. Enfin on le jugea incorrigible : il fut remercié.

L'échec était décisif. Il arrive que la prévention pousse en nous des racines si profondes qu'il devient impossible de l'en déraciner. Qu'un homme, par exemple, soit prévenu de manquer d'un mérite et prétende faire revenir autrui sur ce jugement : il ne lui suffira pas d'acquérir ce mérite, il faudra qu'il le possède à un degré capable de blesser la vue, et encore! Mais dans son affaissement, Ferret ne songea pas même à se relever aux yeux de ses camarades. Il se laissa stupidement écraser. Du théâtre Feydeau, il passa dans un orchestre secondaire pour y succomber bientôt sous le poids de son insuffisance et de sa détestable réputation. A dater de ce moment, d'une chute il marcha à une autre chute, et d'un affront à un autre affront. Son existence devint comparable au jour, qui, après l'heure de midi, ne cesse plus de décroître jusqu'à ce qu'il s'éteigne dans le crépuscule, puis dans la nuit. Incapable de se défendre, même quand on l'accusait injustement, il erra de théâtre en théâtre sans réussir à se fixer dans aucun. Tant de médisances à la fin le déshonorèrent, qu'il ne trouva plus à se placer, même dans un orchestre du dernier ordre.

Ce n'était pas sur lui, au reste, que pesait le fardeau d'une situation dont il ne semblait pas avoir conscience. C'était à sa compagne qu'aboutissaient, comme à un gouffre, les mécomptes, les embarras,

les incertitudes, les douleurs de leur existence commune. Elle avait d'abord caressé l'espérance de le voir guérir, mais avait compris à la longue que l'état du pauvre homme tenait à des lésions incurables. Insensiblement, elle s'était fait un devoir de penser, de prévoir, d'agir pour lui et de jouer autour de sa caducité précoce le rôle d'un bon ange. Il lui obéissait du moins avec une docilité exemplaire. Elle lui disait : « Levez-vous, » et il se levait : « Allez ici ou là, » et il y allait : « Asseyez-vous, mangez, » et il s'asseyait, et il mangeait. Ainsi, les exigences de la vie leur rendant désormais le séjour de Paris impossible, elle lui indiqua un bureau d'agence dramatique où il signa, les yeux fermés, un engagement pour diriger en province un orchestre de vaudeville. Dans le principe, on se souvint de lui d'intervalle en intervalle; mais tant d'années passèrent qu'il fut complétement oublié.

Les détails recueillis sur cette phase de sa vie le montrent toujours aux prises avec les mêmes infortunes. Tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, vivant ici d'une place misérable, là de quelques leçons, il ne réussit à s'acclimater sous aucun ciel. Chassé de ville en ville, impuissant à se créer une position stable, il erra ainsi longtemps à travers la France, et fut enfin ramené à Paris par des misères semblables à celles qui l'en avaient éloigné.

Dans son aversion croissante pour son instru-

ment, il n'y avait touché que lorsqu'il y avait été contraint. Sa merveilleuse facilité avait fait place aux façons les plus gauches et les plus maladroites. Il ne tirait plus que des sons d'une justesse douteuse, sans forçe et sans pureté; ses membres avaient déjà la rigidité de ceux d'un vieillard; ses doigts, autrefois si alertes et si dociles, semblaient maintenant tout engourdis et refusaient d'obéir. Du brillant élève, qui avait mis près de quinze ans à se perfectionner, un nombre égal d'années de paresse, d'incurie, de nonchalance, avait fait graduellement une sorte de ménétrier.

Cependant le niveau de sa misère s'élevait à mesure que baissait celui de son talent. On eût craint de le reconnaître. Il était parvenu à cet état de décrépitude où l'homme n'inspire plus aucun intérêt. A peine son nom était-il prononcé, à peine l'apercevait-on, que les portes se fermaient pour ainsi dire d'elles-mêmes. La responsabilité de sa compagne devenait de plus en plus lourde. Elle s'était épuisée en efforts superflus pour l'arrêter sur la pente de l'abîme au fond duquel il glissait. Aux prises avec les plus douloureuses perplexités, elle dut encore s'estimer heureuse de réussir à le faire admettre au nombre des musiciens de bal. C'était vainement descendre. Chose triste à dire, pour ce nouveau métier, où il devait achever de s'éteindre, il n'avait ni les moyens nécessaires, ni des forces suffisantes.

Il se trouva mêlé à des hommes qui, non contents d'abuser sans aucune réserve de sa faiblesse, prétextèrent encore de ses plus légers oublis pour le proclamer aussitôt absolument incapable. De même qu'il avait couru de théâtre en théâtre, il alla de barrière en barrière, tomba de guinguette en guinguette, et en arriva, après plusieurs années de cet état dégradant, à se voir exclu de la classe même des artistes du plus bas étage.

Alors tous les spectres auxquels la misère donne un corps : la faim, le froid, la peur, vinrent assiéger leur porte et s'accroupir devant eux. Comparable à l'oiseau en cage à qui l'on oublie de donner sa graine, Ferret se tint immobile, ferma les yeux et attendit. Sa compagne, au contraire, miracle d'affection et de dévouement, s'éleva par le courage jusqu'à l'héroïsme. Faisant vœu de lui épargner les tourments, les outrages, de le laisser à sa nonchalance, à ses rêves, elle se plut à croire qu'elle aurait de la santé, de la vie, des forces pour elle et pour lui. Le salaire insuffisant qu'elle retira d'un travail qui, l'obligeant à de longues veilles, l'exténuait, lui prouva bientôt la vanité de ses efforts et de ses espérances. Ils vécurent néanmoins. Mais à quelles conditions ! Ce qu'on appelle la Providence est comme ce père avare qui manque du courage d'oublier son enfant, mais qui en revanche ne lui donne que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir.

Un hasard providentiel jeta le pauvre Ferret sur la route d'un entrepreneur de spectacle forain qui, après l'avoir entendu exécuter quelques passages sur le violon, jugea à propos de se l'associer pour ajouter à l'attrait de ses soirées amusantes. Le misérable devint ainsi membre adoptif d'une famille de bohèmes qui n'avaient point de domicile fixe, qui voyageaient avec leur maison, campaient en plein air, aux portes des villes, sur les champs de foire, et sillonnaient incessamment le monde de l'est à l'ouest, de l'ouest au nord, du nord au midi. Soutenu par son amie dont la présence à la longue lui était devenue douce et nécessaire, Ferret se fit rapidement aux mœurs de cette vie nouvelle. Il se prêta avec une complaisance inépuisable à toutes les fantaisies industrielles de son patron, et cela au point de devenir rapidement entre les mains de ce dernier un sujet à magnifiques recettes. On peut juger du succès par l'audace qu'eut un moment le physicien de vendre sa loge en planches et en toile pour donner des représentations sur la scène de véritables théâtres.

Un jour, à Genève, les murailles furent subitement couvertes d'affiches monstres, encadrées de dessins bizarres, où, à la suite d'une série de promesses plus ou moins séduisantes, le nom de Ferret s'épanouissait en majuscules gigantesques.

Ces affiches, dont la forme, la dimension, les

couleurs, ne pouvaient manquer d'attirer les yeux, présentaient le fils du luthier comme un violoniste sans pareil, un phénomène extraordinaire qui, en jouant du violon *à cinquante-sept positions*, avait excité l'admiration et l'enthousiasme de toutes les cours de l'Europe.

A la nuit tombante, les portes ne furent pas plutôt ouvertes, qu'au parterre, aux stalles, dans les loges, les galeries, à l'amphithéâtre, se pressa un nombreux public qu'avait alléché la rédaction du programme. Un mauvais orchestre, la magie usée des boîtes à double fond, la roideur des automates, les équivoques et les maladresses d'un jocrisse, ne servirent qu'à décupler l'impatience qu'on avait d'entendre le virtuose. Il parut enfin. Quel spectacle! A la confusion de toute la salle, on aperçut un pauvre vieillard, à l'air fatigué, à la démarche traînante, pauvrement vêtu, qui, après avoir humblement salué les spectateurs, se livra à toutes les extravagances imaginables. Il tint d'abord l'instrument sous le menton, selon la méthode ordinaire; il le plaça ensuite entre ses jambes comme une basse, puis sous son bras comme une guitare, puis sur la tête, puis derrière son dos, puis il se coucha, puis se fit lier dans un sac; et dans toutes ces *positions*, qui atteignirent au nombre cinquante-sept, il exécuta un morceau de musique d'un charme contestable. Le public, frappé de stupeur, com-

mença par murmurer; il fut bientôt saisi de commisération. Outre qu'il se décida à ne point s'irriter du mécompte, il eut encore la générosité de balbutier quelques bravos ironiques, même d'applaudir.

Au milieu de ses perpétuelles pérégrinations, Ferret séjourna à diverses reprises dans son pays natal. Une fois même, au grand étonnement de son amie, il y fut saisi d'un trouble profond, indicible. Le mois de juin allait finir; c'était jour de fête; un temps admirable attirait les promeneurs sous les ombrages du boulevard où se tenait la foire. Les parfums de l'atmosphère, la vue des arbres, le timbre des cloches en branle, le costume des paysannes qui arrivaient par bandes joyeuses, ces costumes, ces couleurs, ces bruits, cette perspective, ces parfums, toutes ces choses agirent puissamment sur l'âme de Ferret et y éveillèrent un vague sentiment du passé. Il quitta furtivement la loge où il travaillait, fendit la foule grossissante, gagna une des portes de la ville et longea mélancoliquement le fossé des murailles extérieures. Le but de sa promenade ne fut pas longtemps douteux. Un chemin bordé de haies d'épines l'attira à gauche et le conduisit droit à un vaste cimetière. Près d'une heure, il prit plaisir à se perdre dans le labyrinthe de sentiers que jalonnaient les cyprès et les tombes. Tournant ses regards de côté et d'autre avec une atten-

tion soutenue qui ne lui était pas habituelle, il se préoccupait de déchiffrer les épitaphes et semblait envahi par une émotion croissante. De détours en détours, ses pas le portèrent vers un coin retiré et oublié, où çà et là gisaient, dans les herbes qui croissaient en liberté, des fragments de pierre dont le temps et la pluie avaient effacé les inscriptions.

Il s'arrêta tout à coup. Une sensation violente fit trembler tout son corps. Ses yeux venaient de rencontrer une croix noire penchée, sur les bras de laquelle se voyait encore la trace légère de ces mots : « Ici repose Antoinette-Françoise Ferret. » La solitude était profonde et le silence n'était troublé que par des bruits vagues, lointains, comparables au bourdonnement d'une ville souterraine. Bouleversé jusqu'au fond de l'âme, Ferret semblait sur le point de suffoquer; ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il tomba à genoux, joignit les mains, inclina la tête et versa des torrents de larmes.

Sa compagne l'avait suivi à distance et avait bientôt tout deviné. Ce pèlerinage n'était pas le seul qu'il dût faire à la tombe de sa mère. La veille de son départ, il y retourna, et remarqua avec une douce joie qui attira de nouvelles larmes dans ses yeux que la croix noire avait été redressée et raffermie, et que, sur la fosse fraîchement remuée et

disposée en talus, une main généreuse avait planté deux magnifiques rosiers chargés de boutons et de fleurs près de s'épanouir.

Le moment n'était pas éloigné où, usé, flétri, incapable de soulever d'autre sentiment que celui de la compassion, il serait abandonné de l'industriel qui l'exploitait. Il revint à Paris pour n'en plus sortir, pour y voir sa poitrine décorée d'une médaille, pour y descendre au dernier rang des artistes nomades. Ce n'était plus qu'une ombre. On eût dit d'un corps sans âme, d'un automate que font mouvoir des ressorts invisibles. Les années, les voyages, les fatigues, la mélancolie, l'oubli de soi-même, avaient ruiné sa constitution, enlevé le regard de ses yeux, creusé ses joues et ses tempes, courbé ses reins. On a pu voir en passant sa vacillante silhouette. Vieillard décrépit, indifférent à tout, il ne vous entend pas quand vous lui parlez, et il semble ne plus même sentir ni le chaud, ni le froid, ni la faim. Il va, il va, clopin-clopant, au hasard, comme souffle le vent, sous l'œil de son amie, de cour en cour, de café en café, de cabaret en cabaret, jouant pour quelques aumônes des bribes de concertos et d'airs variés qui viennent pêle-mêle et d'eux-mêmes sous ses doigts. Cependant, le croirait-on? dans le milieu infime où il se trouve décidément classé, il a rencontré un jour, sans la chercher, cette gloire enivrante que tant d'années, au

travers des plus rudes épreuves, il avait vainement poursuivie ailleurs.

Au préalable, qu'on daigne songer à l'ampleur et à la souplesse du mot *musicien*. Entre le compositeur et l'infirme qui promène ses lèvres sur des flûtes en roseau, le nombre d'hommes à qui l'on accorde libéralement ce titre n'est pas calculable. Le symphoniste de génie, le chanteur de concert, le choriste ingouvernable, le serpent de village, le ménétrier, l'aveugle, ne sont-ils pas appelés uniformément des musiciens? Il faut ajouter, chose bien autrement curieuse, qu'il n'est pas un seul de ces artistes, à quelque catégorie qu'il appartienne, qui n'ait son public pour l'apprécier, le comprendre, l'admirer et le récompenser. C'est un fait. Le public, comme la terre que nous foulons, se compose d'une série de couches superposées dont chacune a son degré d'intelligence, sa somme de connaissances, ses goûts, ses passions et ses arts y relatifs. Et il y aurait faiblesse à entreprendre de discuter sur ce point. Le plaisir qu'on éprouve, l'émotion qu'on ressent, sont en art la raison souveraine, et rien même n'est plus respectable qu'une appréciation basée sur un sentiment réellement éprouvé. Qu'un groupe se forme autour d'un joueur d'accordéon et se pâme d'aise, qu'on prenne plaisir à écouter un ridicule chanteur et de fades romances, qu'on porte aux nues d'insipides opéras-

comiques, qu'on s'amuse à une banale contre-danse et bâille à une œuvre forte et pleine d'idées, il faut convenir que tous ces enthousiasmes naïfs de l'ignorance sont encore mille fois préférables aux admirations factices, aux engouements conventionnels pour de belles choses qu'on ne comprend pas.

Un aveugle des ponts mariait sa fille et donnait une fête à l'occasion de ce mariage. C'était au cœur du quartier Saint-Marcel, dans une grande chambre décorée avec profusion de bancs, de chaises et de lampes suspendues. Pour le quart des invités, le plus pâle luminaire était au reste un luxe bien inutile. Tous les aveugles qui courent Paris semblaient s'être donné rendez-vous. Au centre de cette réunion, élite d'une classe qui, par parenthèse, a son langage, ses mœurs, ses préjugés, le point de vue eût été admirable pour étudier jusqu'à quel point les hommes, même les plus humbles, sont ennemis de l'égalité. On n'eût pas remarqué sans quelque surprise que ces braves gens avaient la consolation de voir au-dessous d'eux des artistes qu'ils pouvaient mépriser, que, par exemple, ils appelaient dédaigneusement les joueurs d'orgues *des musiciens à la pacotille*. Quant aux mœurs, l'étonnement n'eût pas été moindre d'entendre l'amphitryon dire de l'un de ces confrères : « Du talent, sans doute; mais ça n'a pas de conduite; ça n'est pas marié; on ne peut pas recevoir ça. »

Quelque bas que Ferret fût tombé, il était encore, en mérite, de beaucoup supérieur aux membres de cette réunion. On peut même avancer que, pour le milieu, il était un artiste tout aussi étrange, tout aussi extraordinaire que Paganini pour le public de l'Opéra. A la nouvelle qu'il honorerait la soirée de sa présence, il s'éleva de toutes parts des murmures de satisfaction. « Ferret viendra! Ferret viendra! » répéta-t-on en chœur. « Garçon, dit un grand vieillard à son jeune voisin, ouvre bien tes oreilles; car tu entendras ce soir le plus fameux violoniste de tout Paris. » Son arrivée fit sensation. On se leva pour lui faire honneur. Tous, grands et petits, aveugles et clairvoyants s'empressèrent autour de lui et se montrèrent jaloux de lui serrer la main. Le bon homme, bien qu'il ne comprît pas clairement la portée de cet empressement, sembla néanmoins touché de l'ovation. Sa compagne le conduisit à une chaise, et s'assit à ses côtés. La séance commença.

Comme dans la plupart des salles de concert, au fond, avait été dressée une estrade en planches sur laquelle défilèrent tour à tour chanteurs, guitaristes, harpistes, joueurs de vielle et de mandoline. A un duo pour harpe et violon, succéda une romance avec accompagnement de violoncelle; à la romance sentimentale une chansonnette comique; à celle-ci un solo de flûte, et ainsi de suite, selon

l'ordre du programme rédigé à l'avance. Dans les entr'actes circulaient des plateaux chargés, les uns de pâtisseries, les autres de divers rafraîchissements. En fermant les yeux sur la pauvreté de la décoration, le peu d'éclat des toilettes et des lumières, on eût pu se croire à une soirée musicale d'un monde plus élevé. Entre les milieux censés les plus dissemblables, il n'y a souvent que des différences de formes. Au fond, la plupart du temps, ce sont des usages identiques, des façons analogues de se distraire, les mêmes manières de voir et de sentir; sans compter que ces bonnes gens puisaient dans la peur de se singulariser l'indulgence d'applaudir à tout, même à la médiocrité, même à la nullité, absolument comme cela se pratique ailleurs.

Avant le grand bal qui devait clore le concert et se prolonger jusqu'au matin, Ferret, à qui l'on avait attribué sur le programme le rôle d'un bouquet dans un feu d'artifice, se rendit très-volontiers au désir qu'on avait de l'entendre. Sa présence sur la scène fut saluée par d'unanimes applaudissements. En dépit de la rouille des années, d'une longue insouciance, outre qu'il n'avait jamais entièrement perdu la netteté d'élocution qu'il tenait de l'école, il avait conservé un certain sentiment de tendresse qui ne pouvait manquer d'émouvoir profondément l'assemblée. D'ailleurs, qui ne sait combien les pré-

ventions favorables peuvent prêter de charme et de magie à l'individu le plus insignifiant? Il n'eut pas achevé la ritournelle d'un premier morceau, qu'on l'applaudit chaleureusement et qu'on cria : « Encore! encore! » Le pauvre homme leva ses paupières et laissa voir des yeux humides; un sourire erra sur ses lèvres. Il continua par un grand air italien tout ruisselant de larmes. Sa manière de chanter mérite qu'on en parle, et cela d'autant mieux que la majorité des maîtres de chant actuels n'en professent point d'autre. Chaque note tremblait comme si les ondes sonores eussent été mises en vibration par un ressort de montre électrisé; ses trilles rappelaient à s'y méprendre la plainte des chèvres; enfin il glissait le doigt sur les cordes et produisait des miaulements d'une douceur ineffable. Tout cela, invariablement nuancé par le passage perpétuel du plus vigoureux *forté* au *piano* le plus nébuleux, et compliqué d'une efflorescence véritable de fioritures, causa une immense impression.

On battit des mains à tout rompre, et l'on cria de nouveau : « Encore! encore! » Ces battements de mains et ces cris arrachèrent décidément l'artiste à sa torpeur. Par les exercices auxquels il se livra ensuite, il provoqua tout à coup une explosion de rires. Un des convives, dans son ravissement, se pencha à l'oreille de son voisin et lui dit à mi-voix : « Ne jurerait-on pas que notre hôte a aussi invité

des oiseaux à sa fête ! » Ferret, effectivement, venait d'imiter avec une exactitude parfaite le ramage de divers oiseaux, et notamment le cri du coucou et celui de la caille. Il imita avec un égal bonheur les sons de la flûte, ceux de la vielle et ceux du trombonne. A force de succès, il eut insensiblement la fièvre, et accidentellement de la verve, presque de la fougue. On put croire un instant à la résurrection de ses facultés. Du fond de sa mémoire surgirent spontanément des lambeaux d'une symphonie militaire qui devait figurer toutes les péripéties d'une bataille. Ce fut pour en bondir d'aise et d'enthousiasme que l'auditoire reconnut successivement les sons du clairon, le roulement des tambours, les coups de feu du tirailleur, le tonnerre intermittent du canon, le hennissement des chevaux, les charges de cavalerie, les cris des blessés et des mourants, puis le chant de victoire du vainqueur, puis la marche funèbre des vaincus.

Chemin faisant, il n'eut garde d'oublier les extravagances que lui avait enseignées le prestidigitateur. Pour ne citer qu'un exemple, il termina par un tour d'adresse qui lui valut un triomphe sans égal. Avec la rapidité de l'éclair, au lieu de produire la dernière note du trait final avec l'archet, tournant son violon et promenant son pouce mouillé sur le fond, comme sur le parchemin d'un tambour de basque, il fit entendre, sans perdre la mesure, la note voulue

très-nette et très-juste. Il faut désespérer d'atteindre par l'expression à la violence des transports que souleva cette bouffonnerie. Pendant près de quinze minutes, la chambre retentit de cris discords, aigus, frénétiques, accompagnés d'un vacarme de claquements et de trépignements capables d'assourdir; c'est-à-dire qu'on eût pu se croire égaré au milieu d'une troupe de bacchantes en fureur.

Ce tapage formidable pénétra jusqu'au cœur de Ferret et y provoqua un ébranlement extraordinaire. Ses traits perdirent peu à peu l'expression de l'hébêtement pour prendre celle de l'attention et de l'inquiétude. Il pencha l'oreille comme quelqu'un qui écoute. Au fond des orbites démesurément agrandies de ses yeux, les prunelles, comparables à de pâles et flottantes lumières, parurent regarder en dedans et y chercher des souvenirs. On eût dit qu'il remontait le cours du temps, qu'il se reportait aux jours de son enfance, qu'il se remémorait son histoire, qu'il se ressouvenait de son père, de sa mère, de ses rêves, de ses mécomptes, de ses tortures, et qu'il avait conscience de sa folie et de sa dégradation. Son amie, à ces étranges symptômes, s'était levée tout à coup; effrayée, haletante, elle l'observait avec une attention fébrile, craignant sans doute que l'âme du pauvre homme ne se dégageât de l'écaille épaisse sous laquelle les chagrins

et les années l'avaient ensevelie. Son tressaillement, son air douloureusement surpris, sa pantomime de plus en plus émouvante, tout, en effet, permit de conjecturer qu'il retrouvait la mémoire. Les muscles de son visage se détendirent, des flots de larmes de sa poitrine montèrent à ses yeux; il voulut parler et en fut empêché par les sanglots; il pencha la tête, étendit les bras comme pour trouver un appui, et tomba de tout son long sur l'estrade. Sa compagne était déjà près de lui et l'enveloppait de tendresse et de soins comme une mère eût fait pour son enfant. La sollicitude et l'empressement des uns, la consternation des autres, l'émotion de tous, donnèrent la mesure des sympathies que le vieillard inspirait. Ce fut avec une indicible sensation de plaisir qu'on le vit rouvrir les yeux. Aux inquiétudes qu'il avait données succédèrent une joie bruyante, de nouvelles acclamations, de nouveaux trépignements, des hourras presque sauvages. S'il avait eu réellement quelques moments de lucidité, à cette heure du moins il était heureusement retombé dans sa léthargie. Il pleura bien encore, mais ce fut de contentement. L'admiration, l'enthousiasme, l'affection de ses confrères éveillèrent contre toute attente quelques échos en son âme et lui procurèrent le plus grand bonheur qu'il eût incontestablement jamais éprouvé. Et de fait, eu égard à ce qu'il était aujourd'hui, la gloire relative

qu'il recueillait valait bien celle que dans la plénitude de ses facultés, il avait rêvée jadis.

Pour conclure, en regard de cette scène, qu'on mette la vie du pauvre homme, qu'on mesure la durée de ses travaux, qu'on se rappelle que père, mère, amour, son repos, sa vie, il avait tout sacrifié, qu'il eût sacrifié mille fois plus encore, et l'on aura, dans ce parallèle, à quelques nuances près, l'histoire sommaire de bien d'autres. Un esprit distrait pourrait seul contredire. Dans nos espérances et nos rêves, que trop souvent rien ne légitime, il y a presque toujours entre les moyens qu'on met en œuvre, le courage, l'énergie qu'on dépense, et le résultat auquel on atteint, une disproportion tout aussi choquante. Que, par impossible, notre héros eût réalisé son rêve, n'était-il pas à plaindre, en tout état de chose, d'acheter une gloire éphémère au prix de si longues fatigues, de tant de sacrifices et de douleurs? Et, pour comble de misère, il fallait, détail trop commun encore, qu'il n'eût pas même les capacités de son ambition.

Cependant, si misérable qu'il ait été, il échappa du moins, grâce à la tendresse d'une amie incomparable, à l'abjection du vice. L'abnégation et le dévouement de cette créature angélique, sans laquelle il eût été infailliblement plus malheureux encore, ne se démentirent pas un seul jour. Comme la charité dont elle était l'image, elle s'ignorait

elle-même, et s'étonnait autant d'être louée que d'être plainte. Qu'elle ne fît qu'une même personne avec cette jeune femme jadis sacrifiée par Ferret à de vagues inquiétudes, il serait difficile d'en douter, bien que, dans son invincible modestie, elle ait constamment éludé une assertion capable d'établir sûrement l'identité. Il semblait qu'il lui plût de reléguer ce détail dans l'ombre, et même de laisser croire à deux personnalités distinctes. Toutefois, l'une et l'autre auraient incontestablement porté le doux nom de cette sainte qui, dans ses élans d'amour et son enthousiasme pour la Passion, s'écriait : « Ou souffrir, ou mourir ! » Le secret de son inaltérable affection est un problème moins obscur. « Il n'y a pas d'hommes si malheureux ou si odieux sur la terre, est-il écrit quelque part, à qui le sort n'ait ainsi attaché une compagne dans son œuvre, dans son supplice, dans son crime ou dans sa vertu. » La remarque est vraie à tous les degrés : il suffit d'ouvrir les yeux ou de se souvenir pour en avoir la certitude. Où il y a des consolations à prodiguer, des courages à soutenir, des sacrifices à faire, quelque acte d'héroïsme à accomplir, n'est-on pas assuré de toujours rencontrer une femme ?

LE

MAJOR WHITTINGTON

LE

MAJOR WHITTINGTON.

Non loin des jardins de Paris, sur les bords fleuris de la Seine, se développe une plaine vaste et ondulée, où çà et là s'épanouissent, comme de gros dahlias orangés au milieu des verveines, diverses maisons de plaisance. De l'un des coteaux voisins, le coup d'œil serait ravissant, sans un quadrilatère de murailles gigantesques qui dominent l'ensemble et offusquent la vue. Ces murailles nues, solides, rouilleuses, emprisonnent un terrain de trois hectares environ. Le promeneur en mesure l'enceinte et les parcourt de l'œil sans y remarquer d'autre ouverture que celle d'une petite porte en chêne qui semble exiger, pour s'ouvrir, le secret de quelque

sésame, puisque aussi bien on n'y voit trace de serrure, ni de bouton, ni de marteau, ni de clochette. Ce qui arrête et achève de surprendre, c'est que, de loin, en se postant sur une hauteur et en s'aidant d'une lunette, on voit s'élancer côte à côte, de l'intérieur, et la flèche dorée d'un paratonnerre, et le menu tuyau en fonte d'une cheminée d'usine d'où la fumée s'échappe sans cesse par petits jets intermittents.

Les curieux renonçaient à voir au travers de ces murs. Depuis leur érection, personne, à la connaissance des gens du voisinage, n'y avait pénétré, personne n'en était sorti. Aussi fut-ce un événement que l'arrivée de trois hommes, par une après-dînée brumeuse, au pied de la petite porte. L'un d'eux, distingué par un ruban rouge, marchait devant; les deux autres le suivaient d'un air de déférence. C'étaient évidemment des représentants de l'autorité.

Voici ce qui donnait lieu à cette visite domiciliaire.

Huit ou dix jours auparavant, un bourgeois des environs, gravissant les marches du Palais, se faisait indiquer le cabinet du procureur général et demandait à voir ce magistrat pour une affaire de la plus haute importance. Son habit noir, sa cravate blanche, et notamment son air respectable, lui valaient d'obtenir sur-le-champ l'audience qu'il

sollicitait. Au préalable, il déclinait ses nom et prénoms, ses titres d'ex-négociant et de propriétaire, puis continuait d'une voix grave en harmonie avec la singularité de ses révélations :

« Ma femme et moi, monsieur le magistrat, n'avons d'autre ambition que celle de vivre tranquillement chez nous; comme dit Horace : *Felix qui potuit rerum....*[1] J'ai sacrifié la satisfaction d'avoir des enfants à l'embarras de les élever, à la crainte d'entendre leurs cris, à celle de réchauffer des ingrats. Nous n'avons point de revenus; il nous a paru plus sage de partager notre avoir en autant de lots qu'il nous reste hypothétiquement de mois à vivre. De la sorte, nous jouissons d'une sécurité parfaite, sans avoir à craindre ni la baisse, ni les faillites, ni les banqueroutes. Pendant qu'elle vaque au ménage et surveille notre domestique, moi je fume, je me promène, j'arrose nos légumes, je m'occupe des lapins, je taille les arbres ou je fais la cueillette. Sans nous flatter, il serait difficile, je crois, de trouver à cent lieues aux alentours deux personnes plus vertueuses. Nous n'avons point de dettes, nous ne médisons jamais du prochain, nous payons exactement nos contributions, nous ne gê-

1. Dans son trouble, l'excellent homme commet une bévue : ce n'est pas Horace qui dit cela, c'est Virgile, I IV.I *Géorgiques.*

nons la liberté de personne, il nous semble que l'univers est borné à la grille de notre maison. »

Ici l'honorable bourgeois fit une pause. Il reprit haleine et ajouta :

« Cependant, monsieur le magistrat, que ne doit pas vous faire craindre ma présence? vous l'avez sans doute déjà pressenti à mon visage. Ai-je besoin de vous apprendre que notre repos est détruit, que nos espérances sont déçues, nos combinaisons renversées, que notre bonheur n'est plus qu'un songe évanoui? »

Le procureur général, stupéfait, regarda son vis-à-vis de l'air que prend le médecin avec un hypocondre réel ou supposé. Il lui demanda poliment d'aller au fait.

« A côté de notre maison, reprit le bourgeois, s'étend un vaste terrain clos de hauts murs. L'aspect en est sombre et mystérieux. Ces murailles, dans le principe, nous inspiraient la plus entière confiance. Le propriétaire, assez jaloux de son intérieur pour le cacher à tant de frais, ne pouvait être, à notre avis, qu'un homme tranquille, plein de sollicitude pour la paix de ses voisins. Tout l'hiver, en effet, l'événement a répondu à notre attente. Mais, Dieu du ciel, ce printemps, cet été, encore à cette heure!...

— Eh bien? demanda le magistrat avec intérêt.

— Hélas! monsieur, imaginez tous les bruits de

la terre et du ciel concentrés au plus haut degré de violence dans cet enclos. Comment vous donner l'idée des tintamarres qui s'en échappent! Vous croiriez parfois aux aboiements de vingt meutes assemblées, puis au tapage d'une locomotive remorquant un train, puis à d'innombrables fanfares, puis à des coups de fusil, même à des coups de canon, puis à un orchestre de dix mille musiciens, ou encore au vacarme d'une tempête avec accompagnement de la foudre. Bref, monsieur, du soir au matin et du matin au soir, c'est le plus souvent à ne pas s'entendre dans un rayon d'une lieue. Nous en perdons, ma femme et moi, l'appétit et le sommeil, nous sommes plongés dans le marasme et la terreur, nous prenons la vie en dégoût; peu s'en faut que nous mourrions de chagrin et de désespoir. »

Dans l'opinion du magistrat, les griefs du plaignant étaient de beaucoup surfaits, s'ils n'étaient pas tout à fait imaginaires. Impuissant du moins à les croire sérieusement fondés, il leurra le maniaque prétendu d'une vague promesse et se hâta de le congédier. De fait, aucun ordre ne fut donné, aucune mesure ne fut prise. Mais, quelques jours plus tard, le malheureux propriétaire, hors de lui, la mort sur le visage, accourut renouveler ses dépositions et ses doléances. Le parti pris du procureur général ne tint pas contre la menace d'être

obsédé périodiquement; sans désemparer, il délégua le baron de Sarcus, l'un de ses plus intelligents substituts, à l'effet de vérifier jusqu'à quel point les étranges assertions du pauvre homme étaient exactes.

La porte s'ouvrit d'elle-même. A peine le magistrat et les deux secrétaires qu'il avait emmenés avec lui furent-ils entrés, que la porte se referma comme elle s'était ouverte, par un mécanisme invisible. Tout ce qu'ils embrassèrent d'un coup d'œil était étrange, la maison, le jardin, jusqu'au terrain qu'ils avaient sous les pieds. Un domestique venait à eux. Leur surprise fut extrême : ce domestique, revêtu d'un ample pardessus de couleur noisette, droit et roide comme un poteau, ne marchait pas, il glissait sur des rails; ses yeux, du plus bel émail, manquaient d'expression; il ne semblait pas que du sang coulât dans ses veines, et ses lèvres dessinaient une ligne sèche et inflexible. Il s'arrêta. Un bruit de rouage se fit entendre. Outre qu'il leva le bras à la hauteur de l'épaule comme le garde-ligne d'une voie ferrée, il ouvrit la bouche et articula d'une voix rauque ce seul monosyllabe :

« Là! là! »

Aux prises avec un étonnement croissant, M. de Sarcus se dirigea vers la porte que lui indiquait le domestique. Il remarqua en passant le socle curieux sur lequel reposait la maison : à travers des glaces

épaisses et transparentes comme le cristal, ses yeux plongèrent dans un labyrinthe inextricable de roues, de cylindres, de pivots, d'échappements, d'ancres, de dents, de crochets, de crémaillères et de vingt autres pièces d'une dimension énorme, enchevêtrées les unes dans les autres et toutes en mouvement; c'était à en avoir le vertige. Les visiteurs pénétrèrent ensuite dans un vestibule au fond duquel prenaient naissance les marches d'un escalier. Une multitude de boutons en cuivre mouchetaient les murailles. Cet avertissement, traduit dans tous les idiomes connus, invitait à la prudence :

« Sous peine de la vie, ne touchez à rien. »

Ils montèrent....

L'escalier aboutissait à une antichambre assez mal éclairée sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes; celle de ces portes qui faisait face à l'escalier était à deux battants. Un domestique en perruque poudrée, en habit à la française, en culotte courte, en bas de soie, en souliers à boucles, s'y tenait en sentinelle; son immobilité était celle d'un tronc d'arbre. Il s'anima tout à coup. Les deux battants de la porte, en virant sur leurs gonds, démasquèrent la vue d'une vaste pièce inondée du plus beau jour. En même temps, par un geste roide et anguleux, le domestique invitait le substitut et ses secrétaires à entrer. Ils s'avancèrent assez timide-

ment jusque sur le seuil et plongèrent des regards inquiets dans l'intérieur.

« Entrez, messieurs, » dit une voix. «

Au premier abord, celui qui parlait, personnage tout en rouge, plongé dans un fauteuil, leur produisit l'effet d'un automate. Il n'en avait que les apparences.

« Entrez, messieurs, entrez! » répéta-t-il en faisant un signe de la main.

Ceux-ci s'inclinèrent avec respect. La salle où ils se trouvaient, salle haute, large et profonde, admirablement éclairée par le haut, ne renfermait rien, hormis l'homme rouge et son siége. En revanche, on ne voyait pas une place grande comme la main, sur le parquet, le long des murs, même au plafond, qui ne parût recéler quelque secret ou quelque mystère; le parquet surtout, qui craquait sous les pieds, n'était qu'un assemblage de trappes et de marqueteries; mille rayures entrecroisées le faisaient ressembler à une pièce d'eau sur la glace de laquelle on aurait patiné tout un jour. Outre cela, un bruit singulier, quelque peu semblable à celui des rouages de l'horloge d'une cathédrale, remplissait l'oreille d'un perpétuel bourdonnement; malgré ce bruit on s'entendait, mais comme on s'entend auprès de la roue en activité d'un moulin de rivière.

« Asseyez-vous, messieurs, » ajouta l'inconnu en

pressant l'un des clous dorés dont les bras de son fauteuil étaient garnis.

Aussitôt, trois fauteuils commodes s'échappèrent lentement de la muraille....

Si M. de Sarcus ne soufflait mot, ses yeux parlaient pour lui : ils éclataient de questions. L'hôte semblait avoir autant de peine à se remuer qu'un lézard engourdi par le froid. Son extérieur respirait l'étrangeté. Déjà de haute taille, il était coiffé d'un chapeau à cornes gigantesque qui le faisait paraître plus grand encore; ce chapeau, enfoui sous un flot de plumes noires, couronnait une figure noble et intelligente, mais dogmatique, impassible. Des cheveux blancs garnissaient les tempes; le front était large et ondulé; entre deux yeux d'aigle, qui brillaient dans l'ombre d'épais sourcils gris, prenait racine un nez énorme, mince, arqué, comparable à celui du Polichinelle italien; un dédain amer plissait les lèvres; le menton fort et carré annonçait une volonté puissante; sur la lisière des favoris non moins blancs que les cheveux et taillés à la hauteur de la bouche, s'épanouissaient des oreilles roses excessivement petites.

L'habit rouge dont le personnage était vêtu arrachait tout d'abord les yeux; on ne voyait que plus tard ses culottes noires dont les boucles se perdaient dans les tiges d'une paire de bottes à glands d'or.

« Je vous attendais, monsieur le baron, » dit-il avec flegme.

A son accent, on devinait un étranger. M. de Sarcus ne s'y trompa point.

« Vous me connaîtriez, milord ! s'écria-t-il.

— N'êtes-vous pas M. de Sarcus, repartit l'homme rouge toujours avec calme, savant distingué et magistrat éminent ? Ces messieurs ne sont-ils pas vos secrétaires ? Le plus jeune n'est-il pas votre neveu, Philippe de Sarcus, jeune avocat de la plus belle espérance ?

— Alors, fit observer le substitut intrigué, je n'aurai pas besoin d'apprendre à votre seigneurie l'objet de ma mission ?

— Et je me ferai, monsieur, un véritable plaisir d'aider à l'enquête qui vous est confiée. »

On ne pouvait prouver plus de courtoisie.

« Mais vous avez fait une longue course, messieurs, ajouta l'Anglais : au préalable, souffrez que je vous offre quelque rafraîchissement. »

Avant même que la pensée vînt aux visiteurs de refuser, il toucha du pied une pédale ajustée dans le parquet. Une porte s'ouvrit ; par cette porte, un troisième domestique pénétra dans la pièce en roulant et s'arrêta à deux pas de son maître.

« John, dit celui-ci, servez du madère pour ces messieurs et pour moi. »

Le domestique fit un geste d'intelligence ; pi-

rouetta sur les talons, et s'en alla par où il était entré.

On le vit reparaître à un très-court intervalle; sa main droite supportait un plateau où étaient rangés quatre verres pleins et des biscuits qu'il présenta d'abord au substitut, ensuite aux secrétaires, puis à son maître. Ceux-ci burent, non toutefois avant de s'être mutuellement inclinés avec politesse.

Après quoi, John, retournant sur ses pas, et décrivant le même circuit, recueillit les verres vides et disparut. La porte se referma.

Un long silence eut lieu.

« Vous me voyez, milord, dit tout à coup le baron, confondu d'étonnement; j'ai peine à en croire mes sens, il me semble que je rêve.

— Peuh ! fit dédaigneusement le lord : à ces enfantillages, Vaucanson eût été mon maître. Attendez, monsieur.... »

En même temps qu'il avait fait jouer la pédale du parquet, de ses doigts il avait pressé le bras de son fauteuil; un carillon y avait répondu. Le temps s'écoulait. On entendit de nouveau le carillon : c'était à peu près celui d'un réveille-matin.

« Il n'y a qu'un instant, monsieur, dit l'Anglais au substitut, vous paraissiez inquiet de savoir comment, sans quitter mon fauteuil, sans recevoir ni papier ni personne, il m'arrive de savoir les nou-

velles. J'avais prévu cette inquiétude. Le carillon que vous venez d'entendre me fournira l'occasion de vous répondre. »

D'une pression à peine ostensible, il fit jaillir du sol, à sa droite, un petit guéridon au centre duquel était un cadran, et continua :

« En ce moment même, monsieur, il se passe du nouveau en Chine. »

L'aiguille se mit à marcher et le carillon recommença.

« L'empereur du Céleste Empire, dit l'Anglais l'œil fixé sur le cadran, décrète des primes aux industriels qui viendront s'établir chez lui. Il envoie, sur une flotte de jonques à vapeur, une commission de mandarins visiter les établissements de l'Europe. »

Ici, en s'arrêtant, l'aiguille mit fin au carillon.

« C'est fabuleux ! » s'écria le baron enthousiasmé.

Un carillon d'un timbre différent annonça que l'aiguille allait de nouveau parler.

« Philadelphie, dit le major. Le *Saturne*, une locomotive monstre construite d'après mon système. Accident affreux. Train de plaisir. Convoi de cinquante mille personnes. Dix mille tuées. On frémit à la pensée de ce qui serait arrivé, etc.... »

Les vibrations d'un troisième timbre vinrent à propos faire trêve à la consternation du substitut et de ses secrétaires.

« Ah! ah! fit l'Anglais cette fois légèrement ému, voici la Nouvelle-Hollande en pleine révolution. D'un bout à l'autre du pays, les populations viennent de se soulever. Des marchands se réunissent à Melbourne pour y proclamer l'indépendance des États australiens. La séparation d'avec la mère-patrie est décrétée. Il est question de se constituer en royaume. Un convict est choisi pour roi. »

A l'immobilité de l'aiguille, l'Anglais, au bout de quelques minutes, déclara qu'il n'y avait présentement sous le ciel rien de plus neuf ni de plus intéressant.

Cependant, un quatrième timbre carillonna tout à coup.

« Cette fois, messieurs, dit l'Anglais, l'avertissement vous concerne : le procureur général s'inquiète du danger que vous pouvez courir et songe à vous envoyer du secours.

— Faites savoir, milord, si c'est possible,' dit le substitut vivement, que nous sommes en sûreté et, mieux que cela, en compagnie du plus aimable des hommes. »

Dès que le lord eut satisfait à cette prière, il dit :

« Actuellement, monsieur, vous devez juger combien il m'est facile de m'entendre avec les fournisseurs. A ne vous rien cacher, les objets dont je puis avoir besoin sont peu nombreux ; ma chimie et mon industrie suppléent à peu près à tout. Pour ne

citer qu'un exemple, le vin que vous avez bu et les biscuits que vous avez mangés sont de ma composition.

— Est-ce possible? dit M. de Sarcus.... Ma foi! milord, je vous en fais mon compliment, ce vin et ces biscuits sont délicieux.

— Ce n'est rien, moins que rien, dit l'Anglais avec modestie. Quel négociant ne m'en remontrerait sur ce chapitre? Je vous confierai sommairement que les quatre murs de cette propriété embrassent tout un petit univers dont je puis me dire le créateur. Ma science, ma sagacité, mon imagination, m'ont rendu le rival, presque l'égal de la nature ; peu s'en faut que je ne me passe tout à fait d'elle. Hormis l'art de créer des êtres vivants, et c'est au moins chose bien inutile et bien vaine, je ne sache pas qu'on puisse me demander l'exécution d'une chose impossible. Vous apprécierez vous-même.

— Je vous crois, milord, repartit aussitôt M. de Sarcus, je vous crois. Un seul détail me confond : comment se peut-il qu'un homme de votre valeur soit inconnu?

— Ne connaîtriez-vous point le major Whittington? » dit l'homme rouge du ton le plus simple et le plus modeste.

A ce nom, les traits du substitut trahirent une profonde émotion; il sembla un moment comme

frappé de la foudre. L'enthousiasme l'arracha rapidement à cet état de stupeur.

« Ai-je bien entendu ? s'écria-t-il en se levant (et son exemple fut suivi par ses deux secrétaires). J'aurais sous les yeux le savant, l'illustre, l'immortel major Whittington, l'incomparable astronome, le mécanicien fabuleux, l'inventeur, le créateur de la nouvelle panification, de la macrobiotique infaillible, du fameux télescope grâce auquel les planètes n'ont plus de mystère pour nous, et de mille autres merveilles, celui enfin que le siècle a proclamé d'une voix unanime un Pic de la Mirandole à la quarantième puissance!... »

D'une inclination de tête, le major disait oui à tout.

« Ah ! milord, fit M. de Sarcus au paroxysme de son élan, ce jour comble mon ambition, puisque je lui dois l'honneur de connaître le plus merveilleux génie qui ait jamais illustré et illustrera jamais l'humanité ! »

Le major Whittington fut impassible devant ces éloges, aucun des muscles de son visage ne remua, son flegme de glace était inaltérable. A son admirateur, qui finalement s'étonnait de voir un si grand personnage se cloîtrer dans une obscure retraite et se dérober à la gloire, aux couronnes, aux honneurs, au trône, au culte que l'universalité de ses contemporains brûlait de lui décerner, il répondit

« Un récit très-succinct de mes infortunes vous

expliquera la légitimité de ma misanthropie; quelques mots suffiront.... »

En ce temps-là, grâce à la vapeur, au gaz, aux machines, aux innombrables inventions humaines, le niveau de la douleur avait considérablement baissé sur la terre. Ce qui jadis n'eût été qu'une simple piqûre de bistouri, devenait, vu cet abaissement de niveau, une large et cruelle blessure; la plus légère contrariété produisait sur l'homme des effets tout aussi désastreux que l'eût pu faire ce qu'on appelait autrefois des malheurs et des catastrophes. Sous l'empire de cet état de choses, le major Whittington avait horriblement souffert; sa vie n'offrait qu'un enchaînement non interrompu de désastres. Il sortait à peine de l'adolescence que ses parents le laissaient maître d'une fortune considérable et le privaient ainsi de la gloire d'être le fils de ses œuvres. Peu après, un vieil oncle célibataire, qu'il n'avait jamais vu, mourait d'une indigestion de joies et lui léguait, avec une fortune prodigieuse, des titres qui le constituaient l'un des premiers personnages du royaume. Avec moins d'énergie, il fût mort de désespoir ou se fût suicidé; sa haute vertu triompha d'un lâche découragement. Narguant les préjugés, dédaignant les devoirs de son état, il se confina dans la solitude et se plongea dans l'étude des sciences, ce qui avait toujours été sa passion : chimie, physique, mécanique, astrono-

mie, médecine, physiologie, philosophie, métaphysique, il dévora tout et se montra supérieur à tout. Ses veilles, ses labeurs, ses combinaisons, ses industries, ses imaginations, enrichirent les arts et les sciences d'une série de découvertes et de chefs-d'œuvre tous plus étonnants les uns que les autres. Pourquoi? Pour se voir méconnu, honni, calomnié, pillé, persécuté par ceux même qu'il enrichissait. On en jugera par un exemple. Il inventa le fameux télescope qui porte son nom; c'est une merveille connue : avec ce télescope, qui ne coûte qu'un million, on peut se promener dans la lune comme dans l'un des jardins du voisinage. Quel service! Eh bien, l'on prétendit qu'il avait acheté à prix d'or cette découverte d'un industriel pauvre et oublié. Ce n'était rien encore. Depuis près de deux siècles, un prix était offert au savant qui parviendrait à réformer la table des marées. Pour lui, ce ne fut qu'un jeu d'enfant : ses calculs étaient infaillibles. Les éléments se conjurèrent contre lui. Parce que le fait brutal osa le démentir, parce que la mer eut l'impertinence de contredire d'une vingtaine de minutes ses impérissables réformes, le prix lui fut refusé. Cette iniquité révoltante porta ses malheurs au comble. Résolu d'en finir avec une existence à jamais flétrie et empoisonnée, il réalisa sa fabuleuse fortune en banknôtes et acheta un grade dans l'armée de l'Inde.

« J'étais décidé, reprit ici le major, à me laisser

mourir du climat ou de la guerre; la mort me refusa : il n'y eut point de guerre, et le climat fut plein de respect pour moi. A mon sens, on ne pouvait être plus misérable. Je me trompais. Mes excessives richesses étaient un aimant irrésistible qui, à la longue, avait groupé autour de moi toutes les miss aventureuses et sans dot de la Grande-Bretagne; j'étais le point de mire des yeux les plus beaux et les plus dangereux du monde. Une créature blonde et rose, d'apparence vraiment angélique, réussit à me faire tourner la tête; je tombai éperdument amoureux. Notre mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire. Nous eûmes des palais, des jardins sur les bords du Godavery, des milliers de serviteurs, des éléphants; nous menâmes une existence de prince. Je me croyais compris, et les plaies de mon cœur commençaient à se cicatriser, quand, à l'heure où j'y songeais le moins, je surpris celle que j'avais faite l'égale d'une reine.... absorbée dans l'élucubration de stances aux étoiles. J'avais épousé un *blue-stoking !* La foudre m'eût causé une surprise moindre; je fusse tombé d'un dixième étage, la tête en bas, que j'eusse reçu une moins rude secousse. Sous l'empire de la fureur qui me possédait, les flammes dévorèrent les stances, et les caïmans du Godavery la créature perfide. Après quoi, j'essayai de mourir. Le coup dévia; je me fis une blessure qui n'eut d'autre conséquence que celle de changer

la direction de mes idées. Outré d'avoir été jusqu'à ce jour le plus infortuné des mortels, il me prit fantaisie d'en être le plus heureux et de diriger à l'avenir tous mes efforts vers ce but. Ma certitude, puisée aux sources d'incessantes spéculations, était que la clef du bonheur parfait réside en l'art de se passer d'autrui. Je quittai l'Inde, j'abjurai mon ingrat pays et je vins incognito m'établir en cette plaine. L'expérience m'a donné raison, j'ai réussi au delà de mes espérances; s'il m'arrive de souffrir encore, c'est de monotonie, et j'en suis parfois réduit à me causer quelque mal pour être moins heureux. »

M. de Sarcus, tout navré, avoua qu'il faudrait remonter le cours d'un siècle au moins pour trouver des infortunes aussi poignantes que celles qui venaient de frapper ses oreilles; il félicita ensuite le major sur la sérénité à laquelle il était enfin parvenu.

« Bien que, ajouta-t-il, je ne me rende compte que très-imparfaitement de la manière dont milord, dans une séquestration si absolue, peut employer son temps.

— Sachez, monsieur, répliqua lord Whittington, que six semaines suffiraient tout au plus à l'examen des distractions que je puis me procurer sans sortir de chez moi. Il vous plaira, j'espère, de voir les principales. Procédons avec méthode. Un homme

de votre mérite doit aimer les voyages, et cela avec d'autant plus de passion que ses devoirs ne souffrent guère qu'il satisfasse son penchant. Vers quel pays s'envolerait M. de Sarcus, si, par impossible, il lui poussait tout à coup des ailes?... »

Cependant, la nuit se faisait peu à peu dans la pièce; il y régna bientôt des ténèbres profondes.

« Vers Pékin, Saint-Pétersbourg, Philadelphie, ou encore vers le Japon? continua le major. Daignez me le dire. »

L'amour des voyages avait en effet toujours possédé M. de Sarcus. Il confessa, à tout hasard, le désir qui l'avait longtemps poursuivi de voir l'Inde. Aussitôt une sorte de craquement se fit entendre, et l'immense boiserie du fond de la pièce disparut graduellement pour laisser voir, sous les rayons d'un soleil éclatant, des perspectives d'une splendeur incomparable. Les pagodes, les édifices, les jardins, les campagnes et les mille autres détails de ces perspectives avaient les dimensions, le relief, l'éclat et l'animation de la nature même; c'était quelque chose de magique, d'enivrant, de sublime. M. de Sarcus put dédommager sa passion en souffrance. Devant ses yeux éblouis défilèrent tour à tour Calcutta, Bénarès, Delhy, Jaggernauth, et les plus intéressants points de vue du Bengale et du royaume de Mysore. Son enthousiasme n'avait plus

de bornes, il était presque fou de joie. Par le fait d'un prodige incompréhensible, le monde entier roulait en quelque sorte dans sa main. Il exprima le désir d'aller en Chine, au Cap, au cœur des deux Amérique, à la Terre-de-Feu, et il y fut de même sur-le-champ transporté.

Les mots manquèrent à l'expression de son ravissement, de son extase; d'ailleurs un coup de piston en supprima tout à coup la cause. Sous peine d'épuiser le jour à ces seules merveilles, il fallait s'arrêter. La boiserie déplacée fut remise en place, et la lumière du soleil filtra de nouveau à travers les fenêtres de la pièce.

Pour la première fois, le major quitta son fauteuil. A cause de ses jambes démesurément longues, il était encore plus grand debout qu'on ne le jugeait à le voir assis; son extérieur avait réellement quelque chose d'imposant.

« Maintenant, messieurs, dit-il de son flegme le plus automatique, si vous l'avez pour agréable, nous descendrons au jardin.... »

Il avait déjà pris sur ses hôtes un tel empire que ceux-ci, pénétrés d'une admiration presque religieuse, se levèrent sans souffler mot et le suivirent. Au bas de l'escalier, le major leur dit :

« Ces messieurs ne seraient-ils pas charmés de faire un tour de promenade à travers mon parc? J'ai une locomotive à ma discrétion. En attendant

le dîner, nous causerons tout aussi bien dans un wagon, en plein air, que là haut.... »

Avant même que le baron de Sarcus et ses secrétaires fussent revenus de la stupeur que leur causaient ces offres, une locomotive, docile aux ordres d'un mécanicien, s'échappa de l'une des faces latérales de l'hôtel; elle remorquait une élégante voiture découverte où le major invita ses hôtes à prendre place. Aussitôt, la machine, à train mobile, vira à droite sans qu'il fût besoin de plaque tournante, vomit la fumée, souffla la vapeur, siffla et partit. Sa vitesse fut réglée sur celle d'un train d'agrément. Les promeneurs pouvaient jouir à leur aise de la vue des sites au travers desquels ils passaient. C'était un spectacle varié et des plus curieux: au luxe, à l'éclat et à la variété des fleurs, des plantes, des arbres qui çà et là croissaient et fleurissaient en pleine terre, il était aisé de se faire illusion et de se croire sous le climat le plus riche en plantes et en arbustes précieux; des odeurs exquises embaumaient l'atmosphère; des bois d'orangers, de citronniers, de grenadiers, tout chargés de fruits, y répandaient l'ombre à profusion. Au sortir de ces bois, les yeux étaient frappés par des plantations de cannes à sucre, par des champs de riz, par une pépinière de caféiers, de cotonniers, d'arbrisseaux à thé. Plus loin, on traversait une forêt de bananiers, de palmiers, de cocotiers et d'arbres à pain. Sans

parler des bassins où se jouaient, sous le feu croisé des jets d'eau, toutes sortes d'oiseaux aquatiques; des buissons fleuris où chantaient à tour de rôle des fauvettes, des pinsons, des rossignols; des prés où se reposait un troupeau de gazelles; des taillis où des bêtes fauves se tenaient coites.

A travers toutes ces richesses, le convoi décrivait des courbes d'une hardiesse incroyable, tournait à droite, tournait à gauche, faisait cent tours et détours, et cela sans jamais traverser les mêmes paysages, si bien qu'au bout d'une heure, avec une vitesse moyenne, les hôtes du major ne croyaient point avoir mesuré l'enceinte du parc.

Cependant lord Whittington, accoudé sur les coussins, l'œil plein de brouillard, l'air rêveur, parlait de ceci, de cela, et d'autre chose encore.

« Nos ancêtres, disait-il, avaient peur de tout; leurs yeux étaient fermés aux idées les plus simples. Ainsi, la guerre et la peste les effrayaient sans doute, et pourtant ils eussent été plus effrayés encore de l'anéantissement radical de ces fléaux. Ils semblaient persuadés que cet anéantissement déciderait d'un accroissement de population déplorable, funeste, et finirait par faire le monde trop petit. Quelle aberration! Comment leur échappait-il que, la place venant à manquer en longueur et en largeur, nous prendrions tout naturellement en hauteur et bâtirions dans le ciel?

— Témoin, milord, s'empressa d'ajouter M. de Sarcus, le plan soumis en ce moment au conseil général de la Seine, et que le conseil général ne saurait manquer d'adopter avec enthousiasme....

— De superposer à Paris, interrompit tranquillement le major, au moyen de charpentes à jour et de planchers en glace, une ville non moins grande et non moins belle que cette capitale.

— Vous connaîtriez ce plan?

— Il est de moi: une de mes vieilles idées. On raserait les villes et villages des alentours et livrerait à la culture tous ces terrains qui seraient successivement défrichés, labourés, ensemencés, moissonnés avec des machines d'une vitesse de vingt lieues à l'heure.

— Ah! avec Votre Seigneurie, fit le baron, il faudrait des degrés au sublime.

— Il en est de même, continua le major, de la direction des aérostats. Jamais peut-être l'esprit de l'homme ne s'est-il montré plus ingénieux que dans l'examen de ce problème; aussi ne puis-je assez m'étonner qu'une chose si simple ait échappé plus d'un siècle à la sagacité des chercheurs. De quoi s'agissait-il, en effet? De ruser avec le vent du moment où l'on ne pouvait le soumettre. L'air, dans ses variations et ses caprices même, devait être soumis à des lois invariables. Mes observations m'ont appris ces lois; j'ai dressé une carte; elle ensei-

gne, avec des détails infinis, pour toutes les latitudes, pour toutes les couches atmosphériques, la direction et le degré de force du vent jour par jour, heure par heure et seconde par seconde ; les tempêtes, les coups de vent, les trombes y sont prévus. Somme toute, avec l'aérostat de mon ami Ottway et ma carte des courants d'air, on peut se rendre en ballon, par n'importe quel temps, d'un point à un autre sans courir aucun risque. »

La locomotive allait toujours son train.

« J'y songe, milord, dit vivement M. de Sarcus, ces maisons de santé aériennes, dont le docteur Pritchard fait si grand bruit, ne seraient-elles pas aussi de vous?

— C'est en vérité peu de chose, repartit le major; un enfant eût imaginé cela. Vous savez que Pritchard guérit toutes les maladies à l'aide de bains atmosphériques. Un tout petit obstacle gênait l'emploi général de son système : l'embarras de se procurer sur-le-champ, en quantité suffisante, la qualité d'air que réclame l'état du malade. Pritchard a été de mes amis; je lui ai communiqué un plan ; il est en train de le réaliser. De jolis cottages, noyés dans les fleurs et les arbustes, seront enlevés, par d'immenses aérostats et maintenus par des câbles qui permettront de les fixer dans telle ou telle région de l'atmosphère. Le docteur, muni d'un eudiomètre, fera l'ascension avec ses malades, les in-

stallera, les confiera aux soins d'un interne, et descendra chez lui au moyen d'un parachute. »

M. de Sarcus, émerveillé, semblait douter que le major pût fournir de nouveaux éléments à son admiration.

« Eh, monsieur, fit le major en étendant la main, jetez les yeux autour de vous. Tout ce qui frappe vos sens, ces fleurs superbes, ces arbres rares, ces fruits d'or, ces oiseaux qui chantent, ces quadrupèdes qui paissent, toutes ces choses sont dues à mon art. Il n'est pas un grain de poussière entre ces quatre murs qui ne soit de ma création. Je voudrais avoir le temps, vous assisteriez à toutes les péripéties d'une chasse à courre : sous ces remises, reposent une meute de chiens qui aboient, des piqueurs qui sonnent des fanfares, des écuyers, un magnifique cheval le plus doux du monde à conduire. Ou bien j'animerais les poissons qui dorment au fond de ces bassins et vous ferais pêcher des anguilles, des brochets, des truites ou des saumons. Vous pourriez encore, dans l'élégante gondole suspendue là-bas entre les rameaux de ce cèdre, ressentir toutes les émotions d'un voyage à travers les mers les plus orageuses. Mais le jour baisse....

— En vérité, milord, dit le baron confondu, à peine oserais-je raconter ce que je vois; on ne trouverait personne pour ajouter foi aux choses

qui se passent ici; le récit en serait taxé de fable absurde, extravagante, issue d'un cerveau en délire. »

Le wagon s'arrêta.

« Descendons, messieurs, dit le major. Je me flatte de vous avoir donné quelque appétit.... »

Ils rentrèrent dans l'hôtel et montèrent de nouveau au premier.

Une table splendidement servie les y attendait. Du plafond pendaient vingt lustres énormes en or tordu et ciselé, aux branches desquels se balançaient des festons et des grappes de pierres précieuses; sous les flots de la lumière que répandait le seul de ces lustres qui fût encore allumé, sur la nappe la plus fine et la plus blanche, où étaient rangés quatre couverts, des vins, des liqueurs, des viandes, des terrines, etc., étincelaient des fleurs, du vermeil, des cristaux. Rien n'était ni plus magnifique, ni plus réjouissant à voir. Chacun des hôtes s'assit à la place qui lui était assignée. La table abondait en mets friands et délicats. Tout fut jugé exquis, succulent; chaque coup de dent, chaque lampée étaient accompagnés d'un murmure ou d'un mot de satisfaction. Le magistrat et ses secrétaires commençaient à subir l'influence des spiritueux, une sorte d'exaltation les envahissait; ils buvaient, mangeaient, jasaient et semblaient désormais hors d'état de s'étonner même de la résurrection des morts.

Lord Whittington les encourageait :

« Mangez, messieurs, disait-il, buvez ! Vous n'avez pas à craindre chez moi d'être empoisonnés. Tous ces aliments, ces vins, ces viandes froides, ces marinades, ces conserves, ces épices, ces liqueurs, sortent de mon laboratoire. »

On gagna ainsi le dessert. Les vins capiteux coulèrent à flots ; on porta des santés à la chimie, à la mécanique, au major, à la nature. Une gaieté un peu bruyante succéda graduellement à la sérénité du début. Le froid Whittington lui-même y prit part, sa langue se délia, il fit preuve d'une loquacité surprenante ; son éloquence, surexcitée par de nombreuses rasades, atteignit à des hauteurs vertigineuses. Le moment était propice. Sa répugnance aux spéculations métaphysiques n'avait point de mesure ; il ne s'y était adonné que par ambition de résoudre décidément des problèmes qu'il plaisait aux métaphysiciens de résoudre à nouveau tous les cinquante ans ; un volume sous presse, qui paraîtrait plus tard, imposerait pour jamais silence aux inventeurs de tourbillons. Il n'en daigna pas moins, par provision, dire son mot sur la création, sur l'origine, les destinées, les fins de l'espèce humaine, et cela en termes si nets et si limpides que les gens les moins versés en ces matières eussent compris. De l'avis du baron, il eût fallu être voué à une cécité intellectuelle incurable pour se refuser à croire et contredire.

Toutefois, ce dernier, au paroxysme de son enthousiasme, estimait que milord n'en serait pas moins heureux pour voir de temps à autre des personnes d'élite, et notamment des visages de femmes.

« Oh! fit le major, je ne manque point de société. Vous verrez milady, miss Whittington, miss Jeanne, mistress Ingram.... »

Une horloge sonna.

« Sept heures trente-cinq minutes et quatre secondes, ajouta le major. En attendant, messieurs, à moins que la musique ne vous irrite, j'aurai l'honneur de vous faire entendre une sérénade à grand orchestre.

— Quoi! Sa Seigneurie aurait aussi un orchestre à ses ordres?

— Mieux que cela, monsieur : un orchestre créateur, qui improvise ce qu'il exécute, et dont les combinaisons toujours nouvelles dégoûtent étrangement des meilleures symphonies du passé. La source de mes jouissances est intarissable. Fatigué d'harmonie, j'ai recours à la peinture ou à la plastique : Apelles et Phidias ne désavoueraient pas la série de tableaux éblouissants et de groupes admirables que j'obtiens par les mécanismes de mon invention. Le temps manque à mon désir de vous exposer mes ressources; je me bornerai à mettre tout à l'heure sous vos yeux les modèles réduits de mes plus ingénieuses découvertes. »

Sa Seigneurie n'avait pas fini de parler que l'orchestre préludait déjà. Il était encore permis de s'entendre : une dizaine d'instruments tout au plus exécutaient en sourdine une introduction de la plus majestueuse lenteur. Le renflement progressif des sons couvrit bientôt la voix du major ; tous les instruments connus et inconnus vibrèrent successivement et aidèrent ensemble au scherzo, qui subitement bondit et amusa l'oreille de pirouettes et de bouffonneries. Peu s'en fallait que le volume du tapage n'excédât le sens auditif. Et pourtant ce n'était rien. Un hymne inspiré du national *God save the king* éclata tout à coup avec violence ; le nombre des instruments, graduellement triplé, quintuplé, décuplé, se trouva porté plus qu'au centuple à mesure qu'on approcha davantage du terme des développements ; dans la dernière partie du finale, notamment, le vacarme atteignit aux dernières limites du possible. Qu'on imagine le moment le plus chaud d'une bataille, alors que tambours, clairons, fusils, canons, obus, mortiers, cris des mourants, hourras des soldats, résonnent en chœur ; et encore ! Peut-être, pour compléter la comparaison, ne ferait-on point mal d'y joindre le roulement de la foudre dans les montagnes. Ah ! l'ombre de ce compositeur monstre, qui rêvait des orchestres monstres, des concerts monstres, et réalisait des effets monstres, lesquels effets, par exemple, ne firent jamais trembler que

les fenêtres; l'ombre, disons-nous, de ce grand homme, de ce précurseur, dut être contente!

Cependant M. de Sarcus s'était assoupi; il sommeilla environ un quart d'heure. Sous l'empire de la digestion et des masses harmoniques de l'orchestre, le sommeil l'avait gagné; le silence le réveilla. Il entr'ouvrit les paupières pour les baisser aussitôt; l'intensité de la lumière qui inonda ses yeux les offusqua. De clignotements en clignotements, il se fit à l'éclat de l'incendie dont la salle resplendissait.

Un spectacle imprévu, curieux, éblouissant, frappa ses regards; il s'imagina quelques instants être aux prises avec les féeries d'un rêve, ou encore avec les hallucinations de la fièvre : les vingt lustres étaient en feu, d'énormes glaces, magnifiquement encadrées, tapissaient trois des côtés de la salle; entre ces glaces saillaient du mur des bras en or dont les doigts serraient des candélabres à nombreux chandeliers également en feu. Une gigantesque bataille fraîchement peinte, semée d'une multitude de scènes sanglantes, avec des horizons lointains où manœuvraient des corps d'armée, couvraient le quatrième pan de muraille, lequel mesurait bien soixante pieds de long sur quarante de haut. De riches fauteuils, rangés comme à la comédie, comblaient, à droite, une moitié de la fournaise, vide tout à l'heure. Le centre était occupé par une im-

mense table dont la couverture disparaissait sous toutes sortes de petits nécessaires incrustés d'or et d'écaille, de véritables bijoux destinés à des usages que la forme n'indiquait point. A gauche, d'intervalle en intervalle, se dressaient un buffet chargé de vaisselle d'or, un piano droit en bois de rose, un élégant guéridon où étincelait un service à thé, et diverses tables à jeu.

Trois femmes superbement vêtues et un jeune cavalier costumé en officier de marine jouaient silencieusement aux cartes à l'une des tables; une quatrième femme, occupée à une broderie, complétait ce groupe. Plus loin était assis le major vis-à-vis d'un vieillard chauve avec lequel il faisait une partie d'échecs. A deux autres tables, M. de Sarcus vit très-distinctement ses deux secrétaires jouant tranquillement, l'un au trictrac, l'autre aux dominos, chacun avec un inconnu. Il faut ajouter que M. de Sarcus, de l'adversaire de son neveu, de celui de son autre secrétaire et de celui du major, ne voyait que le dos.

Assez confus de son oubli, le baron se leva à la hâte et se pencha vers le groupe de femmes. En examinant avec attention ce groupe, il se crut de nouveau le jouet d'un rêve et porta la main à ses yeux. La plus âgée était d'un blond ardent; elle avait le teint couperosé; ses yeux bleus de porcelaine regardaient sans voir; le sourire semblait stéréotypé

sur ses lèvres violettes; des diamants et des rubis brillaient parmi l'or de sa chevelure; un magnifique collier de perles embrassait son long cou; des flots de dentelles garnissaient le corsage et les trois volants de sa robe. Elle jouait au whist avec deux jeunes personnes, l'une blonde et rose, l'autre brune et pâle, et un jeune officier. Ces cinq personnes, y compris l'autre femme dont les doigts s'occupaient de broderie, avaient la tête droite, le visage inanimé, les regards fixes, le corps roide; l'usage de la parole leur semblait inconnu; elles ne remuaient que l'avant-bras et les mains, encore ne les remuaient-elles que par saccades. Tout cela était étrange et produisait l'effet d'un cauchemar.

Les péripéties du jeu absorbaient complétement le major et les deux secrétaires du baron. M. de Sarcus eut tout le temps d'examiner leurs adversaires. Entre ceux-ci et le groupe assis à la table de whist, l'identité de nature n'était pas douteuse : ils étaient également muets et également impassibles; leurs regards et leurs traits avaient la même rigidité; l'avant-bras et les mains étaient les seules parties de leur personne qui remuassent.

« Mat ! » cria tout à coup, au milieu d'un bruit de rouages, une voix rauque.

C'était celle de l'adversaire du major.

Celui-ci confessa qu'il était battu; il leva les yeux, et seulement alors il aperçut son hôte.

« Pardon, monsieur, dit-il avec politesse. Aux prises avec les émotions du jeu, je vous oubliais. Laissez-moi vous présenter ma famille. »

Il conduisit le juge stupéfait à la table de whist. A peine toucha-t-il au groupe, que les trois femmes et le jeune officier interrompirent la partie et se levèrent d'un bond, comme s'ils eussent été soulevés par des ressorts. La femme qui brodait dans le voisinage arrêta son aiguille et se dressa avec la même vivacité.

« Je vous présente milady, » fit lord Whittington en désignant la femme aux cheveux d'or.

M. de Sarcus s'inclina. On entendit un bruit singulier; milady branla la tête, ouvrit la bouche et balbutia :

« Milord beau, milord bon, moi aime milord. »

Là-dessus, milady branla de nouveau la tête, s'inclina et se glissa vers la table à thé.

« Miss Whittington, » continua le major, qui caressa de la main les joues de la jeune fille blonde et rose.

A son tour celle-ci hocha la tête, entr'ouvrit la bouche, et articula très-nettement :

« Papa, papa. »

Puis alla rejoindre sa mère.

Avec moins de cérémonie, le major présenta successivement Henri Smith, jeune marin fiancé à miss Whittington; miss Anna, la jeune fille brune et pâle,

gouvernante de cette dernière; mistress Ingram, dame de compagnie, la femme qui brodait. A l'instar de milady et de miss Whittington, ces trois personnes saluèrent, puis se dirigèrent, à l'exception de Smith qui se rassit, du côté de la table où déjà milady versait fort adroitement dans de petites tasses chinoises le contenu d'une théière fumante.

Le major entraîna ensuite son hôte stupéfait vers les autres tables de jeu. Il négligea de présenter les inconnus, il se borna à les nommer.

« Ce gentleman chauve, dit-il, est le vénérable sir Norton, le plus habile joueur d'échecs qui ait jamais existé; il vient encore de me battre, c'est à quoi je dois toujours me résigner. M. votre neveu joue présentement au trictrac avec sir George Chalmers, contre-amiral et père de milady. Quant à votre secrétaire, il fait sa partie de dominos avec sir Barclay, esquire, ancien consul et l'un de mes plus vieux amis. Ne les dérangeons pas, ils auront bientôt fait. »

M. de Sarcus examinait les joueurs avec une curiosité fébrile.

« Perdu ! perdu ! » répétèrent presque coup sur coup les deux secrétaires du baron.

Ils se levèrent; leur visage exprimait le dépit, mais non pas l'étonnement. M. de Sarcus allait les interroger; au même instant, miss Whittington, miss Anna, mistress Ingram, offrirent à l'envi, avec une

bonne grâce exemplaire, du thé et des sandwiches à ces messieurs.

« Mistress Ingram, ajouta le major en s'adressant à ses hôtes, ne brode pas seulement dans la perfection, elle joue encore admirablement du piano. J'espère bien qu'elle ne refusera pas de nous faire entendre quelque chose. »

Le major prit lui-même la main de mistress Ingram et la conduisit au piano où elle s'assit. Mistress Ingram ne préluda point, elle improvisa sur-le-champ un thème original qu'elle fit suivre de cinq ou six variations : la première était en triolets, la seconde en arpéges, la troisième en trémolo, la dernière en cascades et en fusées. Ses doigts frappaient sur les touches sèchement, l'ivoire résonnait comme sous de petits marteaux ; on ne pouvait pas dire que son jeu fût très-expressif, mais il était du moins d'une régularité et d'une égalité parfaites.

Miss Anna fut priée ensuite de chanter. Elle ouvrit une bouche énorme qui la défigurait et fit entendre des vocalises. Sa voix de contralto, sonore, éclatante, métallique, embrassait quatre octaves pleines; cette voix unique allait des notes les plus basses aux notes les plus aiguës avec une merveilleuse facilité. Elle exécuta les trilles les plus vifs, les fusées les plus rapides, les sauts périlleux les plus surprenants, sans peur et sans fatigue. On ne pouvait entendre rien de plus parfait. Le petit auditoire

était ravi; milady, spécialement, approuvait de la tête, des mains, de la langue; elle répétait à chaque phrase :

Brava ! brava ! brava !

Miss Anna roula enfin à sa place. L'orchestre se fit de nouveau entendre. En apercevant Henri Smith saisir la taille de miss Whittington et se mettre à son pas, M. de Sarcus comprit que les deux jeunes gens allaient valser. En effet, à la suite de quelques mesures lentes et d'un point d'orgue, l'orchestre éclata en accents joyeux, et les deux fiancés, éloignés l'un de l'autre de la longueur des bras, tournèrent en mesure à peu près comme les valseurs en bois des joujoux du Tyrol. Ils ne restaient point en place, ils décrivaient un circuit autour des tables et accéléraient le mouvement au gré du rhythme incessamment plus rapide de l'orchestre. Cette rapidité croissait d'instant en instant, les formes des deux fiancés devenaient de moins en moins distinctes; il arriva enfin qu'on ne vit plus qu'une forme de couleur indécise, et que leur tournoiement ressembla à un véritable tourbillon. Un signe du major les arrêta court. Ils retournèrent chacun à sa place sans paraître nullement émus ni essoufflés.

M. de Sarcus n'avait pas encore l'assurance d'être bien éveillé; son doute à cet égard lui causait une sorte de supplice. Fondé à se croire le jouet

d'une hallucination, il s'étonnait cependant de sa perception si nette et si persistante du même milieu, des mêmes personnes et des mêmes choses. Pouvait-on admettre qu'un rêve durât si longtemps, s'enchaînât avec tant de logique, et cela sans aucune espèce de solution de continuité ? Il ressentait une sorte d'oppression douloureuse qu'il attribuait à ces réflexions, quand le major lui dit :

« Actuellement, monsieur de Sarcus, pendant que milady reprendra et achèvera sa partie de whist, et en attendant le ballet-pantomime que je compte faire représenter devant vous, nous ferons, si vous le voulez bien, le tour de cette table et passerons ensemble la revue de mes meilleures découvertes. »

Ils longèrent la grande table encombrée de boîtes plaquées et vernies. Ces boîtes différaient les unes des autres par la forme et la dimension; quelques-unes n'avaient pas plus de volume qu'une tabatière, d'autres avaient le calibre d'un nécessaire de voyage. La mémoire de M. de Sarcus, excellente d'ailleurs, n'eût pas suffi au nombre de modèles réduits que le major mit sous ses yeux. Chaque boîte était l'étui d'une machine microscopique. On comptait dans cette collection la machine à couper les habits, la machine à broder, la machine à fabriquer de la bière, du thé, du café, la machine à faire la barbe, celles à produire des légumes et des fruits, à envelopper du chocolat, à pondre des œufs, à friser les

cheveux, à laver le linge, à forger, etc., etc. Le major n'oubliait pas de mettre en relief les inappréciables bienfaits de toutes ces découvertes : avec l'assemblage complet des machines aratoires, un seul paysan suffirait à une ferme de dix hectares et plus ; avec telle autre, il ne serait besoin que d'un ouvrier pour l'exploitation de la fabrique la plus considérable. Les deux tiers au moins des hommes n'avaient plus qu'à se croiser les bras. Des ouvrages qui jadis réclamaient la main d'un ouvrier habile, il n'en était pas un aujourd'hui qu'on ne pût obtenir à l'aide d'un mécanisme. La plupart de ces merveilles n'eurent qu'un coup d'œil rapide du baron de Sarcus ; il ne s'intéressa guère qu'aux machines qui tendaient à supprimer l'intelligence : la machine à dessiner et à peindre, par exemple, la machine à sculpter, la machine à composer de la musique, à versifier, la machine à faire les opérations mathématiques les plus complexes, et surtout l'ébauche de la machine à épuiser les probabilités en toutes choses, le frappèrent d'admiration.

« Vraiment, milord, s'écria-t-il, on peut dire que le génie de l'homme ne saurait aller plus loin, et qu'après vous il faut fermer l'ère des inventeurs et des inventions ! »

Il n'en tournait pas moins la tête à tout bout de champ : certains bruits l'inquiétaient ; les deux battants de la porte du salon ne cessaient de s'ouvrir

pour livrer passage tantôt à un militaire chamarré de cordons, tantôt à un gentleman en habit noir, tantôt à une femme habillée de velours, couverte de fleurs et de bijoux. Ces personnages, sous les déguisements les plus divers, ne pouvaient cacher leur air de famille. Annoncés successivement par l'espèce d'aboiement du domestique debout à l'entrée, ils se faufilaient en souriant jusqu'à milady, s'inclinaient devant elle et allaient avec ordre prendre possession des siéges qui faisaient face à la muraille peinte. Le baron oublia un moment de prendre garde à ces détails. Il s'aperçut tout à coup que les sept ou huit longues rangées de fauteuils étaient comblées par une nombreuse et brillante compagnie. Des chuchotements comparables au bruit de vingt-mille montres dans une même chambre emplissaient ses oreilles.

Sa stupeur n'avait point de bornes. A voir tous ces gens roides et immobiles, assis en rang d'oignons, pliés à angles droits, il se crut un moment égaré au milieu d'une assemblée de dieux égyptiens.

Insensiblement, la musique couvrit le bruit des conversations. Le major avait déjà obligeamment prévenu ses hôtes que le ballet était commandé, et qu'ils voulussent bien choisir des places.

« Un ballet ! pensa M. de Sarcus confondu. Où? comment? »

Il s'attacha encore une fois à l'idée qu'il rêvait,

que toutes les choses qui défilaient devant lui participaient du sommeil ou des fantasmagories de la fièvre. Encore une fois, il n'eut pas le loisir de vérifier cette hypothèse. Sous l'influence des motifs nébuleux de l'orchestre, il plongeait rapidement, à son insu même, dans le royaume des féeries.

L'immense peinture qui couvrait le côté de la salle vers lequel étaient tournés les spectateurs frissonna inopinément comme la surface d'un bassin sous le vent du soir. Ce qui, au premier abord, avait la solidité d'une muraille n'était qu'une toile peinte. Les deux tiers environ de cette toile, enlevés graduellement par un mécanisme, démasquèrent un théâtre large et profond, et, aux sons d'une musique sans doute appropriée à la pantomime des personnages, la représentation commença.

Un guide n'eut pas été superflu; le plus intrépide déchiffreur d'hiéroglyphes eût reculé devant la tâche de pénétrer l'action; jamais scénario plus obscur n'avait servi de prétexte à danser. Il devait évidemment s'agir d'un prince et d'une princesse dont l'union, inscrite au livre des destinées, souffre dix ou douze tableaux de retardements. Les puissances du monde fantastique, intéressées, les unes à la mortification, les autres à la gloire d'un amour invincible, luttaient à l'envi de ruses, de prodiges et d'actes de courage.

Au reste, on ne pouvait rien imaginer de plus

beau que la mise en scène ; c'était à faire pâlir le soleil même. Les décors changeaient à chaque scène, et les changements à vue s'opéraient avec la rapidité de l'éclair, à peine avait-on le temps de les voir ; il semblait qu'on fût à la portière d'un wagon en marche à travers de belles campagnes.

Cependant, au château assiégé par des géants et défendu par des nains, succédait une légion de fées se battant à l'arme blanche avec des génies ; un branle de sorcières hideuses autour d'une chaudière faisait place à des quadrilles de papillons au milieu d'un jardin où les fleurs s'animaient et se mêlaient aux danses ; il y avait encore des cavernes pleines de reptiles et de monstres, des forêts périlleuses peuplées de fantômes, de chauves-souris, de mille chimères.

Tous ces personnages allaient, se croisaient, dansaient d'une façon à faire pâmer d'aise. Tournant la tête à droite et à gauche, roulant les yeux, ils remuaient les bras comme des fantoccini, tandis que, glissant tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, ils semblaient tenir aux planchers comme le fer à l'aimant. Un étang chargé de patineurs à demi gelés n'eût pas causé une sensation plus singulière. Des costumes magnifiques distinguaient les sujets ; la première danseuse, par exemple, était couverte de pierreries. Il fallait la ranger au nombre des plus grands artistes. Elle exécuta divers pas et pirouetta

sur l'extrémité du pied avec une rapidité foudroyante qui excita par intervalles les transports du public.

Le rideau enfin tomba sur l'inévitable triomphe des deux amoureux dans une atmosphère resplendissante de feux de Bengale.

M. de Sarcus n'avait absolument rien compris ; toutefois, incessamment sollicité par une musique tour à tour dramatique et joyeuse, par les changements à vue, par la beauté et la richesse des costumes, par les coups de théâtre, par l'étrangeté des mimes et des danseurs, il s'était oublié jusqu'à rire, jusqu'à crier bravo, jusqu'à battre des mains. Tout entier à la magie de la représentation, ses singuliers voisins, avec leurs cris et leurs applaudissements en quelque sorte mécaniques, l'avaient à peine préoccupé. Leur souvenir lui revint à la chute du rideau : il les vit, pendant la péroraison de l'orchestre, se lever les uns après les autres, se tourner à gauche, glisser jusqu'à milady, la saluer et disparaître par la porte, comme ils étaient venus. En ce moment l'orchestre frappa les derniers accords du tutti. Il ne restait plus dans la pièce que les acteurs du premier acte de la soirée. Le contre-amiral Chalmers se leva à son tour, serra la main de son gendre et sortit. Henri Smith, John Barclay, esquire, le vénérable sir Norton, ne tardèrent pas à suivre son exemple. Debout et entourée de sa fille, de miss Anna, de mistress Ingram, milady recevait le bonsoir de son

époux. Le baron de Sarcus courut à elle, saisit une main qu'elle lui abandonna volontiers, et lui dit :

« Ah ! milady, femme idéale, merveille de grâce, modèle de fidélité et de discrétion, permettez-moi de vous baiser la main. »

Milady, en réponse, baragouina quelques syllabes étrangères dans lesquelles le baron n'eut point de mal à démêler ce vers de Sophocle :

Γυναι ! γυναιξὶ κόσμον ἡ σιγὴ φέρει.

Les lustres furent éteints peu à peu. Tout rentra dans le premier bruit de rouages qui avait frappé au début les hôtes du major. A diverses reprises, M. de Sarcus, à bout de louanges et d'admiration, avait manifesté l'intention de se retirer. Des sons étranges frappèrent tout à coup ses oreilles; une voix de perruche, qui semblait venir du rez-de-chaussée, se mit à siffler :

Vive Henri quatre,
Vive ce roi vaillant....

Un petit ricanement s'échappa des lèvres du major.

« Que signifie ?... s'écria M. de Sarcus stupéfait.

— Descendons, messieurs, répliqua tranquillement le major. Vous paraissiez craindre pour mes richesses ; mes murs vous semblaient faciles à franchir, mes portes faciles à forcer. Descendons. Un

heureux hasard se charge précisément de répondre pour moi. »

Ils descendirent. Au pied de l'escalier, le major, au lieu de les conduire sur-le-champ au jardin, les pria de le suivre à gauche et de pénétrer avec lui dans une pièce dont la porte était entr'ouverte. Les ténèbres y étaient profondes. A peine y furent-ils entrés, que des soupirs éveillèrent leur attention.

Vingt becs de gaz éclairèrent subitement une scène qui les étonna d'abord et qui bientôt excita leur gaieté.

A gauche de l'entrée, dans l'angle d'une salle pleine de meubles précieux, devant un immense coffre-fort ouvert à deux battants, se tenait immobile un homme pauvrement vêtu qui geignait. Ils ne lui voyaient que les reins et ne pouvaient concevoir comment le misérable, sans s'alarmer du bruit ni des lumières, ne songeait pas même à retirer ses mains plongées dans le coffre. Le major les pria d'approcher. Ils comprirent alors pourquoi l'inconnu se tenait ainsi en repos. Ses poignets bleuissaient sous la pression de bracelets en fer, et ses mains, allongées par la torture, planaient piteusement au-dessus de nombreuses piles d'or et d'argent rangées en bataille sur le rayon.

« Ah ! ah ! mon gaillard, fit gaiement M. de Sarcus, mal vous en a pris de vous attaquer aux guinées de Son Excellence. »

Ces paroles furent accueillies par une hilarité gé-

nérale. Le voleur se taisait. Il était jeune, de longs cheveux bruns tombaient épars sur ses épaules; son visage, amaigri par les privations, ne manquait ni de noblesse ni de charme; il avait un front qui éclatait d'intelligence, un nez aquilin dont les ailes annonçaient une sensibilité extrême; sa bouche et son menton disparaissaient sous les ondes d'une barbe soyeuse; une tristesse navrante ruisselait de ses grands yeux bleus. Bientôt débarrassé des menottes qui le martyrisaient, il courba honteusement la tête devant ceux qui l'examinaient.

« Comment se fait-il, lui dit tout à coup le baron d'un ton sévère, qu'un jeune homme tel que l'annoncent vos traits distingués n'ait pas reculé devant une tentative de vol?

— Hélas! répondit le pauvre diable d'un air de candeur irrésistible, je ne songeais point à voler : je cherchais un gîte.

— C'est surprenant! s'écria M. de Sarcus. Vous n'avez donc pas de profession?

— Pardon, balbutia le misérable à voix basse et en rougissant : je suis poëte.... »

A cet aveu, le major et ses hôtes s'entre-regardèrent avec stupeur.

« Un poëte! fit enfin M. de Sarcus, un poëte! le malheureux! Il en existe donc encore! Oh! milord, pour la curiosité du fait, donnons-lui quittance et laissons-le partir.

— Grâce, monsieur, pitié ! repartit aussitôt le poëte tout en larmes. Je vous en supplie à mains jointes, ne me chassez pas! Où irais-je? Je suis sans asile et sans pain ; mettez-moi en prison ! »

Le premier mouvement de lord Whittington, à cette prière, fut de prendre une pile d'or sur les rayons du coffre et de la mettre dans les mains du jeune homme. Stimulé par cet exemple, M. de Sarcus lui-même se piqua d'honneur, il plongea sa main dans son gousset et en tira quelques pièces d'argent qu'il ajouta au don du major. Le poëte changeait de couleur ; il devenait tour à tour pâle, vert, rouge ; il ouvrait de grands yeux hagards; ses mains restaient ouvertes ; il croyait évidemment rêver ou être le jouet d'une mystification cruelle.

« Prenez, prenez, dit le major avec bonté, et corrigez-vous : embrassez une carrière quelconque. »

M. de Sarcus hocha la tête en signe de doute.

Le poëte parut jaloux de lui donner raison : persuadé qu'il ne dormait point, qu'il avait de l'or, qu'il était libre, il fut saisi d'une ivresse voisine du délire.

« Merci, messieurs, merci ! s'écria-t-il soudain avec enthousiasme. Vous êtes de nobles cœurs! La postérité le saura. Grâce à vous, je vais pouvoir enfin me livrer à la composition de mes odes à la lune!

— Que vous disais-je? fit M. de Sarcus en regar-

dant le major d'un air significatif. Incorrigible! incorrigible! »

Le poëte n'entendit pas. Au comble de la joie, il avait déjà disparu dans les ombres de la nuit.

« Cet incident, messieurs, reprit le major, me fait songer que les chemins ne sont pas sûrs. Permettez-moi de vous offrir à chacun un paletot de mon invention. »

Il décrocha du mur des casaques en peau d'ours, sur la fourrure desquelles étaient symétriquement appliqués des canons de pistolet et des lames de poignard, et invita ses hôtes à les endosser.

« Remarquez ces trois olives rangées à l'endroit du cœur, ajouta le major : la première arme l'engin, la seconde le fait éclater, la troisième le met au repos. »

M. de Sarcus, et, à son exemple, les deux jeunes secrétaires, firent mouvoir la première olive : les lames et les canons se dressèrent d'un air de menace. On eût dit le dos d'un porc-épic sur la défensive.

« En cas de mauvaise rencontre, continua le major, il vous suffira de presser la deuxième olive : vingt balles et vingt coups de poignard vous débarrasseront sur-le-champ de vos ennemis. J'ai appelé ce vêtement le *manteau infernal*. Veuillez le conserver en mémoire de moi. »

Le baron se confondit en remercîments. Il se mit

tout entier à la discrétion de Son Excellence, et lui exprima combien il serait fier et heureux de pouvoir lui être agréable d'une manière ou d'une autre.

« Il est à présumer, dit le major en reconduisant ses hôtes, que mon voisin aura lieu plus d'une fois encore de se plaindre et qu'il ne manquera pas de le faire. Veuillez, si c'est possible, lui inspirer un peu de patience; mon voisinage ne le gênera plus bien longtemps, et je tiens en réserve d'honorables fonctions pour l'indemniser de ses insomnies.... »

M. de Sarcus insista pour que Son Excellence ne prît aucun souci de ce petit bourgeois.

« Adieu, messieurs, dit là-dessus lord Whittington, adieu! Que la science et le progrès vous tiennent en joie! Avant peu vous aurez de mes nouvelles.... »

Le malheureux bourgeois, en effet, ne tarda pas à revenir au Palais de justice faire entendre ses plaintes; il lui arriva insensiblement d'en prendre l'habitude. Sa femme et lui dépérissaient à vue d'œil. Éconduit d'abord avec bienveillance, il le fut ensuite assez froidement et bientôt avec rudesse; le procureur général se décida enfin à le faire consigner à la porte de son cabinet. L'infortuné eut recours aux pétitions, on les jeta au panier; la dernière pourtant était menaçante :

« Nous en sommes venus, y était-il dit, à souhaiter une mort prompte pour être délivrés le plus tôt possible d'une existence désormais empoisonnée et

intolérable. Prenez-y garde, monsieur le magistrat! A moins que vous ne mettiez rapidement un terme à la conspiration dont nous sommes victimes, vous aurez à vous reprocher la fin prématurée de deux êtres excellents, modèles de toutes les vertus, qui encore actuellement ne peuvent se croire indignes d'un bonheur acheté par vingt années de commerce, d'ordre, d'économie, de privations et de bon ménage.... »

Ces sinistres prévisions ne trouvèrent que des cœurs insensibles.

Le bon bourgeois ne prit plus conseil que de son désespoir. *Ab irato*, il fixa sur-le-champ à la grille de son jardin l'écriteau suivant :

Maison pleine d'agrément à vendre tout de suite pour cause de décès.

Un acquéreur se présenta. Le contrat de vente fut promptement rédigé; il n'y manquait plus que les signatures. Une nuit terrible changea inopinément les dispositions de l'honnête propriétaire.

Il pouvait être une heure après minuit. Aux lueurs scintillantes des étoiles, la nature reposait. De sourds grondements troublèrent, d'intervalles en intervalles, le silence de la plaine; on crut à l'approche d'un orage ou aux menaces d'un tremblement de terre. Insensiblement, les roulements crurent d'intensité et devinrent formidables ; rien d'approchant n'avait encore été entendu; il ne pleuvait ni ne ven-

tait; le vacarme, sans rappeler la foudre, était plus horrible : c'était un mélange singulier de mille bruits incommodes, une réunion, sur un seul point, de tous les métiers bruyants du monde entier. A ce jeu, Vulcain et ses cyclopes, travaillant de concert sous les voûtes sonores de l'Etna, se fussent avoués vaincus. Pendant deux heures environ, il sembla que des millions de marteaux, des millions de limes, des millions de scies, confondus avec autant de soufflets et de sifflets d'usine, battaient, limaient, taraudaient, sciaient le fer, la tôle, le bois, la pierre, en même temps. Cette symphonie géante, monstrueuse, épouvantable, fut suivie d'une explosion qui fit vaciller les maisons à deux lieues à la ronde et porta l'effroi au cœur des plus intrépides; bien des gens crurent toucher à leur dernière heure. Néanmoins, ce fut tout. Un silence de mort suivit....

Vers le matin, le pauvre bourgeois, à demi mort de peur, se hasarda à mettre un œil à la fenêtre. Ce qu'il aperçut lui fit croire qu'il n'était pas bien éveillé. Il se frotta les yeux. Aucune méprise n'était possible. Quelques secondes l'étonnement le cloua sur place et le paralysa. Peu après il courut à sa femme, et, muet à force d'émotion, la tira par sa jupe jusqu'à la fenêtre. Sa femme ne fut pas moins profondément bouleversée.

Au lieu des hautes et sombres murailles, qui, la veille encore, masquaient leur vue, une belle

grille dorée embrassait actuellement un vaste square au centre duquel s'élevait une sorte de monument.

L'homme et la femme, bientôt au pied de cette grille, ne tardaient pas à joindre leurs conjectures à celle de la foule qui s'amassait incessamment devant cette tranformation miraculeuse.

A la tête des autorités prévenues, survint plus tard M. de Sarcus, au souvenir duquel résonnaient encore ces paroles prophétiques du major : « Avant peu vous aurez de mes nouvelles. » Il fendit les groupes, pénétra dans le jardin, et marcha droit au monument.

C'était un grandiose et bizarre mausolée. Dix pages ne suffiraient pas aux détails de sa composition. Il était d'une forme impossible à décrire. Sur sa base en granit reposait un groupe gigantesque fort habilement conçu, où l'on distinguait, entre mille autres choses, une locomotive, un aérostat, un navire, des câbles électriques, des hélices, des télescopes. L'ensemble était dominé par une petite pyramide et un paratonnerre. Sur deux des quatre faces du piédestal, une plaque en marbre attendait des inscriptions.

Du côté est s'ouvrait, dans la base, l'entrée d'un caveau. M. de Sarcus se fit apporter des torches et descendit bravement. Vingt marches à peu près le conduisirent à une vaste salle soutenue par des pi-

liers et des arcs-boutants. Le long des murailles étaient rangés avec ordre des monceaux de manuscrits et plusieurs armoires, tandis qu'au centre s'élevait une tombe en marbre. Le baron s'en approcha; une épaisse glace sans tain la recouvrait. A travers le cristal, M. de Sarcus aperçut le major couché sur le dos : il était vêtu de son habit rouge et coiffé de son chapeau à plumes de coq; à part sa tête, qu'on voyait entière, le reste du corps plongeait à demi dans de moelleux coussins. Il semblait qu'une légère couche de cire fût répandue sur ses traits. L'une de ses mains serrait un papier roulé. M. de Sarcus ordonna à ses gens de soulever le couvercle de la tombe. Le rouleau de papier était à son adresse; il contenait l'expression des désirs de lord Whittington.

On ne pouvait pas dire que ce fût un testament.

« Je ne suis pas mort. La vie est simplement suspendue en moi par une anesthésie de mon invention. »

Ainsi débutait le major. Il continuait :

« On en trouvera la recette parmi mes papiers. Je désire voir par mes yeux ce que sera le monde dans soixante ans. A ne rien dissimuler, au sein même de mon inaltérable bonheur, germait sourdement et prospérait certain malaise, quelque chose de comparable à l'ennui ou au spleen. Le suicide m'en aurait délivré, si je n'eusse eu la ressource de

m'endormir. D'ici à soixante ans, peut-être aura-t-on trouvé un remède à ce ténia devant le développement duquel toutes mes découvertes ont jusqu'à ce jour échoué. *That is the question.* Mon voisin, sa vie durant, voudra bien se charger de garder mon corps à raison de vingt livres sterling par mois : c'est une sinécure dont je lui lègue le privilége à l'intention de lui faire oublier mon turbulent voisinage. Sa tâche consistera à m'épousseter de temps à autre et à renouveler, une fois chaque année, la couche de cire sur mon visage. Il choisira lui-même son successeur parmi les honnêtes gens de sa connaissance. Au bout de soixante ans, la personne qui se trouvera de la sorte constituée mon gardien observera scrupuleusement les instructions consignées dans mes papiers pour me rappeler à la vie. »

Suivaient nombre d'autres dispositions. Le major ajoutait :

« Tous les manuscrits du caveau seront confiés aux soins des membres de l'Académie des sciences, qui voudront bien nommer une commission pour les mettre en ordre, les annoter, les publier, et aider de toute leur influence à la vulgarisation de mes découvertes. Ces messieurs, en outre, daigneront, à ma prière, fonder un prix annuel de huit cents livres sterling au bénéfice de celui qui découvrira le moyen d'être encore parfaitement heureux quand bien même la douleur en viendrait à être

radicalement abolie. En présence du bonheur incurable dont les sciences, les arts industriels, la mécanique, le drainage, menacent de doter l'humanité, cette fondation me paraît essentiellement philanthropique.... Je lègue à l'Académie des sciences, comme une marque de ma profonde admiration et de ma haute estime, une rente perpétuelle de huit mille livres sterling, à répartir annuellement entre les quarante fauteuils de la section. La moitié des soixante millions renfermés en bank-notes dans mes armoires, suffira amplement, je l'espère, à ces divers legs. »

L'honorable mission de veiller à l'accomplissement rigoureux de ces désirs exprès était conférée au bon vouloir et à l'intelligence du baron de Sarcus.

Ces nouvelles produisirent une sensation prolongée dans le monde savant. Diverses feuilles, et notamment le *Practical Mecanic's Journal*, parurent plusieurs mois encadrées de noir. Une commission fut sur-le-champ nommée à l'effet de coordonner, d'examiner, d'approfondir les papiers du major. Aux innombrables merveilles dont ils contenaient le germe, les membres de l'Académie, section des sciences, furent saisis d'un enthousiasme extraordinaire. Ils se levèrent comme un seul homme, et se rendirent processionnellement, en grand costume, à la demeure de lord Whittington.

Par leurs soins, on grava en lettres d'or sur l'une des faces du piédestal :

AU MESSIE SCIENTIFIQUE.

et sur l'autre :

IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE L'HOMME,
ET WHITTINGTON EST SON PROPHÈTE.

Ainsi soit-il !

ROMANZOFF

ROMANZOFF.

I

Par une froide journée de novembre de l'année 1841, vers une heure de l'après-midi, un homme, enveloppé d'un manteau à capuchon, s'arrêtait devant une maison de la rue Monsieur-le-Prince, et jetait un coup d'œil rapide sur les écriteaux de location qui se balançaient au-dessus de la porte.

Il entra dans la loge du concierge.

« Madame, dit-il à la femme qui s'y trouvait, vous avez des appartements à louer?

— Oui, monsieur; un au troisième et un autre au premier.

— Voudriez-vous me faire voir celui du premier ? »

La concierge, séduite tout d'abord par la voix, les manières, la figure de ce jeune homme, prit des clefs avec empressement et monta devant lui.

Il était de taille ordinaire; son visage pâle avait de la distinction; son œil bleu était d'une grande douceur; une longue barbe blonde cachait le bas de son visage; son accent trahissait un homme du Nord.

Il parcourut, sans y faire beaucoup d'attention, les diverses pièces de l'appartement, s'informa du prix et loua.

L'appartement étant vide, il pouvait venir l'habiter immédiatement.

« Je m'appelle Romanzoff, dit-il au moment de partir. Si vous voulez avoir des renseignements, allez chez M. H..., mon notaire, rue..., n°.... »

Le nom du notaire, la rue, le numéro, tout y était.

Mais à quoi bon? Dans le courant de la journée arriva de l'hôtel des commissaires-priseurs, pour M. Romanzoff, une grande tapissière remplie de fort beaux meubles qui valaient beaucoup mieux que les meilleurs renseignements..

La concierge, après cela, crut pouvoir se dispenser d'aller prendre des informations sur le compte de son nouveau locataire. D'ailleurs, comme de-

vaient en témoigner plus tard ses propres paroles, elle eût accepté l'homme sur sa bonne mine.

M. Romanzoff avait une manière de vivre qui le fit prendre aussitôt pour un original. Il vivait absolument seul, ne recevait personne, ne sortait point ou du moins ne sortait que fort peu, encore n'était-ce que le soir.

Dans les premiers temps, il lui arriva deux ou trois fois tout au plus de sortir le matin au petit jour pour aller à la halle. On l'en vit revenir chaque fois suivi d'un commissionnaire qui courbait le dos sous une hotte pleine de viande, de légumes et de vin. Toutes ces provisions furent déposées dans une cave d'où Romanzoff tirait chaque jour ce dont il avait besoin pour se nourrir.

Aucun de ceux dont l'œil était sur lui ne concevait qu'un homme bien élevé, qui occupait un appartement de plus de deux mille francs, qui avait un riche mobilier, des glaces, des tapis, vécût de la sorte. C'était d'autant plus étrange, que loin d'être avare, il avait toujours l'argent à la main et payait toutes choses sans marchander.

La concierge lui proposa un jour de lui procurer quelqu'un pour faire son ménage.

« Ce n'est pas la peine, répondit-il; il y a peu de chose à faire chez moi : tout y est en ordre, et je ne dérange rien. D'ailleurs, ajouta-t-il, j'attends un jeune homme qui m'aidera si cela est nécessaire. »

Effectivement, quelques jours plus tard débarqua le jeune homme annoncé. C'était un Wurtembergeois nommé Pressel, qui disait travailler en vue d'obtenir le diplôme d'architecte.

A dater de ce jour, Romanzoff cessa tout à fait de sortir le matin; le soin d'aller aux halles et d'y faire des provisions regarda exclusivement Pressel..

Ce jeune homme s'exprimait difficilement en français; il ne parlait qu'avec respect et enthousiasme de Romanzoff, qu'il appelait son bienfaiteur.

« Quoique très-riche et d'une grande famille, disait-il dans son jargon moitié allemand, moitié français, c'est le plus simple et le meilleur des hommes. Il n'a que deux passions : étudier et faire du bien. Je ne puis vous dire tout ce que je lui dois déjà. Pour des services sans importance, il me loge, me nourrit, m'habille, m'achète des livres, me donne des leçons et me fait suivre un cours d'architecture. Il ne veut me renvoyer dans mon pays que quand j'aurai entièrement terminé mes études. »

Ces détails excitaient plus d'intérêt que de surprise : ils corroboraient simplement l'idée qu'on se formait déjà de Romanzoff. Sa sensibilité était évidemment excessive; toute misère la faisait vibrer et la surexcitait. Sous l'influence de cette sensibilité, l'aumône lui était une pratique qui semblait nécessaire à la tranquillité de sa vie. Il lui arrivait fréquemment d'attirer dans son antichambre quel-

ques-uns de ces petits ramoneurs, toujours si affamés, du moins en apparence, qu'il régalait à bouche que veux-tu de pain et de viande, ou encore de pauvres enfants en guenilles, nu-pieds, auxquels, après les avoir longuement interrogés, il donnait du linge, de vieux habits et souvent même de l'argent.

Et certes l'ostentation, en tout cela, ne jouait qu'un rôle bien effacé ; il imposait comme un devoir à ceux dont il avait compassion d'être discrets, de ne parler de lui à personne, sous quelque prétexte que ce fût.

Sa vie ne cessait toujours pas d'être étroitement murée. L'intérieur de son appartement était comme celui d'un harem ; hormis Pressel, personne n'y pénétrait. Il ne recevait point de lettres ; il restait des semaines entières sans sortir ; s'il sortait, ce n'était que le soir, à la brune, pour ne rentrer la plupart du temps que quatre ou cinq jours après.

Une seule fois, la concierge pénétra chez lui, sur le matin, pour repriser l'accroc d'un tapis. Cette femme, veuve entre deux âges, qu'on appelait Mme Delte, adorait Romanzoff. Elle n'entra que profondément émue dans le sanctuaire de son idole. Assis à une vaste table sur laquelle étaient épars des instruments de mathématiques, une guitare, des papiers, des livres, Romanzoff donnait une leçon de calcul à Pressel. Malgré son émotion, la bonne

femme, sans s'arrêter de coudre, jeta des regards furtifs de côté et d'autre.

Elle se sentit de la glace jusque dans les os, en s'apercevant que l'œil bleu, vif, pénétrant, de Romanzoff, était âprement rivé sur elle.

Une femme vint un jour le voir. Quoique vêtue fort simplement, elle n'était pas sans élégance. L'épaisseur d'un voile cachait rigoureusement son visage. Elle demanda si M. Romanzoff était chez lui et à quel étage il demeurait; les autres fois, car elle vint dès lors de temps à autre, toujours voilée avec le même soin, elle passa devant la loge et monta sans même tourner la tête. Les visites de cette femme avaient un caractère mystérieux qui ajouta encore à la curiosité croissante qu'excitait Romanzoff.

II

La maison, de cinq ou six étages, groupait dans la même colonne d'air des gens de professions fort diverses. On y comptait des jeunes gens, étudiants, peintres ou gens de lettres, qui fréquemment le soir se rencontraient au rez-de-chaussée, chez la concierge, et y tenaient des espèces de conciliabules où il était question de tout un peu. Des femmes de la maison ou du voisinage, grossissaient quelquefois ces réunions. Pressel, en l'absence de Romanzoff, y venait faire tapisserie et y écouter bouche béante des discussions qu'il ne comprenait pas toujours.

Deux ou trois fois, Romanzoff y apparut à l'improviste et y séjourna quelques instants. L'on parlait de lui incessamment et l'on ne le voyait que

rarement ; il ne pouvait manquer d'avoir un grand prestige. En venant s'asseoir familièrement dans la loge, il prouvait en outre que, s'il se refusait aux liaisons, ce n'était pas par fierté. La sensation qu'il produisit chaque fois fut très-vive. Des indiscrets, sans y entendre malice, le soumirent à une sorte d'examen. Il possédait plusieurs langues, connaissait à fond l'histoire, la philosophie, les mathématiques ; ses opinions en musique et en peinture attestaient une véritable intelligence de ces arts. Mais c'est surtout d'économie politique qu'il causait le plus volontiers. Dès qu'il était question de paupérisme, son œil étincelait, son éloquence prenait feu, sa pantomime devenait d'une vivacité singulière.

Plus tard, on ne devait pas se rappeler sans stupeur avoir entendu sortir de sa bouche des phrases de ce genre :

Je ne crois pas qu'il n'y ait ici-bas que des injustices. Il y a, par exemple, dans la répartition des richesses, que nous attribuons au hasard, probablement plus d'équité que nous ne le supposons généralement. Cependant, de toute évidence, trop de gens disposent d'une fortune de beaucoup supérieure à la modération de leurs appétits comme aux ressources de leurs facultés, et, de nos plaies, celle-là sans doute est l'une des plus graves.

A entendre Romanzoff, les moins avares mêmes d'entre ceux-ci, thésaurisant, faute de mieux, et retirant de la circulation d'innombrables richesses,

ressemblaient à des gens qui occuperaient leurs loisirs à barrer une rivière et à en amasser l'eau dans les profondeurs d'un gouffre. Il ajoutait :

Si l'homme consentait une fois à voir et à vouloir, demain, la moitié des misères qui désolent l'humanité disparaîtrait de ce monde sans coup férir, sans la moindre perturbation.

Sa parole, comme sa vie, avait quelque chose d'énigmatique, de ténébreux. Des éclairs traversaient parfois cette obscurité. Par exemple :

La misère est de trop en ce monde. Quand elle aura disparu, assez de douleurs encore resteront à la pauvre espèce humaine.

Ces fragments, s'ils ne sont pas absolument textuels, donnent au moins la nuance exacte des sentiments dont Romanzoff était ou voulait qu'on le crût animé.

Ajoutons qu'il s'adressait à des jeunes gens et qu'il parlait quelquefois avec passion, avec véhémence, comme, pour ne citer qu'un trait, quand il lui arriva de s'écrier :

Oh ! les pharisiens ! les pharisiens ! toujours les mêmes, après dix-huit siècles. Sépulcres blanchis, pleins d'ossements ! L'Évangile est à recommencer. Nous verrons ! de cet excès de désordres et de maux, il sortira peut-être quelque bien.

Cela suffit à expliquer l'enthousiasme qu'il par-

venait à exciter en l'âme de quelques-uns de ceux qui l'écoutaient.

D'ailleurs, s'il osait mal parler des *comédiens de sensibilité* qui n'ont, pour l'infortune, que des larmes stériles, rien que des larmes et des paroles mielleuses, s'il lui arrivait de dire à ce sujet :

J'estime que nous avons le droit d'être de bronze avec nos semblables, et qu'il serait au moins indiscret, hors ce que prescrivent les lois et les usages, d'imposer aux hommes quoi que ce soit. Mais qu'avec le parti pris d'éconduire un misérable, on veuille lui donner le change sur les intentions qu'on nourrit à son égard, qu'avec un cœur de garde-chiourme on vise à la réputation d'homme sensible et aux bénéfices de cette réputation, voilà ce qui me semble haïssable et digne d'être flétri.

S'il disait cela, si même il appuyait étrangement sur cela, on va voir, par deux traits, choisis entre vingt, que, selon toutes les apparences, son penchant le disposait à faire mieux que des phrases.

III

En entrant dans la maison, la loge était à droite, l'escalier en face; sous la cage de l'escalier, près de la loge, ouvrait la cave. La veuve Delte couchait à l'entre-sol. Entre sa chambre à coucher et la loge, il existait, dans le mur de l'escalier, une cavité basse, irrégulière, mais large, profonde, fermée, qui servait à Mme Delte de cabinet à débarras.

Un matin, Romanzoff, descendant de chez lui à la cave, saisit au passage des soupirs qui s'échappaient par la porte entre-bâillée de cette niche obscure et sans air. Il se glissa sur-le-champ dans la loge.

« Je me trompe sans doute, madame, fit-il avec quelque étonnement, personne ne loge dans un pareil endroit; les plaintes que j'ai entendues en descendant ne sont qu'une illusion.

— Quelles plaintes, monsieur Romanzoff?

— Il m'a semblé qu'elles sortaient de ce placard ménagé dans la muraille, à côté de votre chambre.

— J'y suis, une pauvre femme....

— Une pauvre femme! » interrompit vivement Romanzoff.

Nul ne conteste que la charité, en France, surtout dans les grandes villes, ne s'exerce abondamment, sans relâche, sous mille formes, et avec une spontanéité, une discrétion, une simplicité tout à fait exemplaire. Ceux qui souffrent en jouissent comme d'un droit. Néanmoins, bien des misères encore, faute de se laisser voir, faute d'être devinées, ne sont point secourues. C'est l'exception. C'était le cas actuel.

Il s'agissait d'une jeune femme, privée de famille et d'amis, ou du moins n'ayant que des parents et des amis impuissants à l'aider. Tout porte à croire que les conseils mêmes lui manquaient.

Son mari, ouvrier laborieux, était tombé malade six ou sept mois après leur mariage. Se flattant de bientôt guérir, il avait cédé aux instances de sa femme qui répugnait à le voir transporter dans un hospice. Il en était résulté un état de gêne effroyable. Une série d'expédients désastreux avait grevé l'avenir sans décider d'un présent moins sombre. De crise en crise, l'ouvrier était mort, laissant sa femme enceinte et près d'accoucher.

Accablée de dettes, sans ressources, sans crédit, sans espérances, il ne lui restait plus qu'à solliciter son admission à la Bourbe. Elle y était entrée épuisée par les fatigues et les privations, et y avait mis au monde un enfant qui avait vécu à peine quelques heures. Son état de fièvre et d'épuisement réclamait un long repos et de grands soins; mais l'hospice n'est pas une maison de santé : elle avait dû en sortir et céder sa place à d'autres.

Un cabinet garni à six francs par mois l'avait vue quelques jours s'acharner au travail. Ses forces avaient trahi son courage. Pour comble de désastre, il lui avait fallu, sur les sommations de l'hôtelier, quitter le coin du grenier où elle gîtait.

Vers le soir, par le froid, à moitié folle de désespoir, elle avait erré à travers les rues, en chancelant, uniquement soutenue par la crainte d'être accusée de vagabondage et d'être arrêtée. Une inspiration l'avait enfin conduite rue Monsieur-le-Prince, chez la concierge qu'elle connaissait depuis longtemps, et celle-ci, touchée de compassion, lui avait offert de son chef, en attendant mieux, un lit de sangle dans cette espèce de nid à rats d'où Romanzoff venait d'entendre sortir des gémissements.

« On dit : *Aide-toi, le ciel t'aidera*! ajouta Mme Delte en terminant. Encore faut-il, monsieur Romanzoff, qu'on ait la force de s'aider. »

Romanoff était ému, hors de lui.

« Est-ce possible? disait-il. La malheureuse! Pourquoi ne pas m'avoir averti tout de suite?

— Elle n'est ici que d'hier soir.

— Enfin, enfin, ajouta Romanzoff, Dieu soit loué! c'est la Providence qui l'a conduite ici. Attendez!... »

Là-dessus, Romanzoff sortit brusquement de la loge et remonta chez lui. Il en descendit quelques minutes après.

« Madame, dit-il, en mettant cent francs dans les mains de la concierge, voici de l'argent que vous remettrez à cette pauvre femme. Qu'elle cherche un logement et qu'elle se rétablisse. Vous voudrez bien me tenir au courant de ses besoins. Je me charge de tout jusqu'à ce qu'elle puisse trouver du travail. Seulement, je vous prie de ne point lui dire d'où lui vient cet argent. »

Il profita de la stupeur que cette action causait à la concierge pour se retirer.

IV

Depuis son entrée dans la maison, qui remontait au mois de novembre 1841, Romanzoff avait marqué presque chaque jour par quelque acte de générosité. Bien des gens commençaient même à être las d'entendre perpétuellement l'éloge de cet homme, et prêtaient volontiers l'oreille à certains railleurs assez courageux pour tourner sa bienfaisance en ridicule. D'autres, en qui Romanzoff avait attisé une curiosité proche de la passion, murmuraient au souvenir du mystère dont il s'opiniâtrait à entourer sa vie. Insensiblement, l'indiscrétion, la jalousie, la médisance, l'injustice, se liguaient contre lui et faisaient en quelque sorte le siége de sa mystérieuse individualité. A tout dire, aucun de ces sentiments hostiles ne réussissait à inspirer une

conjecture capable de durer seulement quelques heures.

Le 6 du mois de janvier de l'année 1842 arriva.

Ce jour devait faire époque dans la maison.

Romanzoff était absent. Vers deux ou trois heures de l'après-midi, une jeune fille vint le demander.

« Il n'y est pas, mademoiselle, repartit Mme Delte.

— Pensez-vous qu'il rentre bientôt?

— Je l'espère, et si vous voulez l'attendre.... »

La jeune fille s'assit. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Sa physionomie respirait l'honnêteté ; sa mise était des plus simples.

Rien de ce qui concernait M. Romanzoff n'était indifférent à Mme Delte. L'envie de savoir ce qu'il pouvait avoir de commun avec cette jeune fille lui fit bientôt rompre la glace. Elle mit insensiblement la conversation sur son locataire, et parla de lui avec un enthousiasme qui partait du cœur.

« Oh! madame, fit la jeune fille avec émotion, dites tout le bien que vous voudrez de M. Romanzoff. Je suis fondée à le croire plus généreux encore que vous ne supposez. »

Une sorte d'intimité s'établit rapidement entre les deux femmes. Grâce à M. Romanzoff, les instants pour elles passèrent vite. La jeune fille enfin sembla ne pas pouvoir attendre plus longtemps.

« Lui voulez-vous quelque chose que je puisse lui dire? demanda Mme Delte.

— Moi seule, répliqua la jeune fille, je puis lui dire ce que je sens. La reconnaissance déborde de mon âme. Si vous saviez! »

Elle fit une pause, et reprit :

» Tenez, madame, vous aimez M. Romanzoff; il est mal de vous cacher un secret qui achèvera de vous le faire connaître et redoublera votre admiration pour lui.... »

Le père de cette jeune fille tenait une table d'hôte dans le quartier des halles. C'était un ancien militaire, et, à ce qu'il semble, le plus confiant des hommes; de nombreux déboires n'avaient pu le guérir d'accorder du crédit à tout venant, et il avait toujours manqué du courage d'exercer des poursuites contre ses débiteurs. Dix années de ce désintéressement, passées au milieu d'alarmes et d'embarras perpétuels, avaient finalement déterminé sa ruine.

Romanzoff s'était longtemps assis à la table de ce brave homme; bien qu'il eût cessé d'y manger, il n'en continuait pas moins d'aller le voir d'intervalle en intervalle. Tout récemment, dans l'une de ces visites, Romanzoff, frappé de l'air morne dont le vieux soldat avait ajourné le payement d'une traite, l'avait pris à l'écart et l'avait contraint d'avouer le désordre de ses affaires. « Combien vous faut-il? lui demanda-t-il ensuite. — Ne parlons pas de ça, répondit le vieillard en secouant la tête : c'est inutile.

— Dites toujours. — Il me faudrait au moins sept ou huit mille francs. Je suis perdu. — Peut-être non, repartit Romanzoff. Mes ressources personnelles ne me permettent évidemment pas de vous prêter cette somme. Mais je connais des gens riches et charitables qui probablement, sur ma recommandation, ne se refuseront pas à vous venir en aide. Espérez! » Il sortit.

« Son bon cœur nous était connu, ajouta la jeune fille; malgré cela, madame, à vous parler franchement, nous ne fondions que bien peu d'espoir sur sa parole. Comment se flatter en effet de trouver une si grosse somme sans aucune garantie? Le lendemain cependant, un jeune homme a remis entre les mains de mon père un paquet cacheté de la grandeur d'une lettre. Nous ne savions que penser. Le jeune homme n'avait fait qu'entrer et sortir. Jugez de notre surprise, de notre joie, de nos transports, quand, de l'enveloppe déchirée, tombèrent huit billets de mille francs! Nous ne pouvions en croire nos yeux. Pour moi surtout, madame, c'était plus que le salut, c'était la vie de mon père. Faute d'avoir des livres bien en ordre, il pouvait lui arriver pis que d'être mis en faillite, et peut-être n'eût-il pas eu le courage de survivre à cette honte....»

Stupéfiée elle-même, transportée d'admiration, Mme Delte convint que ce nouveau trait l'emportait de beaucoup sur ce qu'elle savait de M. Romanzoff.

« Je riais, reprit la jeune fille, je pleurais, je gesticulais comme une folle. Le besoin d'exprimer ma reconnaissance me tourmentait plus qu'une fièvre. Et il ne paraissait pas!... N'y pouvant plus tenir, je suis accourue ici. Lui-même nous avait donné cette adresse.... »

La jeune fille fit une nouvelle pause et ajouta en se levant :

« Mais il ne vient pas. Une plus longue absence pourrait inquiéter mon père. Je m'en vais. Ne manquez pas de lui dire, je vous en prie, madame, que nous voulons le voir, et que, s'il tient à ne pas être persécuté, il faut absolument qu'il cède à nos instances.... »

Mme Delte promit de ne pas oublier la recommandation, et la jeune fille, sur cette assurance, s'empressa de partir.

V

Sortis ensemble un soir, Romanzoff et Pressel n'avaient pas donné signe de vie depuis au moins huit jours. Il n'était pas dans leurs habitudes de faire des absences si longues. Mme Delte s'attendait d'instant en instant à voir apparaître l'un ou l'autre. La visite qu'elle venait de recevoir, en ajoutant à son enthousiasme pour Romanzoff, lui en faisait souhaiter le retour avec une impatience exceptionnelle.

Sous l'empire de cette impatience, vers huit heures du soir, à deux violents coups de marteau, elle tressaillit d'aise.

C'était effectivement son locataire.

Il entra, ou mieux, il se précipita dans la loge.

Enveloppé comme toujours de son burnous, pâle

autant qu'un mort, la sueur au front, l'œil hagard, il était aux prises avec un tremblement convulsif qu'il essayait vainement de dominer.

« Madame, madame, fit-il d'une voix haletante, vite, quelqu'un ! Il faut que je veille auprès d'un ami dangereusement malade. Je voudrais prendre des livres chez moi, et j'ignore ce qu'est devenu ma clef.... »

La prière de Romanzoff respirait une telle anxiété que Mme Delte, négligeant ce qu'elle avait à lui dire, s'empressa de faire ce qu'il demandait. Elle courut chez le serrurier et, bientôt de retour, annonça que l'ouvrier la suivait....

Mais c'était le 6 janvier, jour des Rois ; le serrurier, qui mangeait un gâteau en famille, oubliait ou ne se pressait pas de venir.

Toujours aussi pâle et aussi agité, inattentif aux paroles de Mme Delte, qui, pour passer le temps, s'acquittait de la commission dont la jeune fille l'avait chargée, Romanzoff se promenait de long en large. Il semblait hésiter à prier la bonne femme de retourner chez l'ouvrier ; mais il la regardait parfois d'un œil dont l'expression était mille fois plus éloquente que toutes les prières.

Mme Delte comprit. Le serrurier cette fois vint avec elle. C'était un homme gros et grave qui semblait venir pour constater un décès. Romanzoff se saisit d'une lumière et monta rapidement devant lui.

« Hâtons-nous, de grâce! » fit-il.

Insensible à cette excitation, le gros homme, d'un air maussade, examina lentement la serrure et se disposa à essayer l'un après l'autre les rossignols dont il s'était muni.

Ces lenteurs mettaient Romanzoff à la torture.

« Je n'ai pas un instant à perdre! s'écria-t-il d'un accent irrésistible. Plus vite, cher monsieur! S'il le faut, faites sautér la serrure! »

Déjà fort mécontent qu'on l'eût arraché aux joies de la famille, le serrurier, qui croyait d'ailleurs, par sa seule présence, témoigner d'une générosité digne d'admiration, trouva tout à fait inconvenant le ton impérieux dont Romanzoff lui parlait. Il redoubla de lenteur et de maladresse.

« De grâce, monsieur! ajouta Romanzoff d'une voix que faisaient vibrer des angoisses dévorantes.

— Eh! monsieur, repartit le serrurier incapable de cacher plus longtemps sa mauvaise humeur, cette serrure est très-difficile et je n'ai que des clefs. Il fallait me dire d'apporter une pince. »

Cependant il se redressait et marquait l'envie de battre en retraite.

« Je vous en prie, monsieur! dit Romanzoff en barrant résolûment le passage. Un de mes amis se meurt; je dois prendre chez moi des lancettes pour le saigner. Chaque instant qui s'écoule ajoute au danger et à mon désespoir. Peut-être arriverai-je trop tard.

L'air, l'accent, les paroles de Romanzoff émurent enfin le serrurier et le décidèrent à plus d'empressement. Il se remit vivement à la besogne; son zèle le servit à souhait.

« Nous y voilà ! » fit-il presque aussitôt.

La porte céda. Romanzoff se précipita chez lui comme un torrent par une brèche. Après y être resté trois ou quatre minutes tout au plus, il reparut, cachant sous son manteau un ou plusieurs objets d'un assez grand volume, et, sans même se préoccuper de sa porte ouverte, descendit précipitamment l'escalier.

Mme Delte était sur le seuil de sa loge.

« Adieu, madame! lui dit vivement Romanzoff.

— Ainsi, monsieur Romanzoff, c'est convenu, se hâta de dire la concierge : je ne vous attendrai pas ce soir.

— Je viendrai.... à deux heures, balbutia Romanzoff. Adieu, madame, ajouta-t-il en lui pressant les mains; nous nous reverrons. » Puis il disparut.

VI

Mme Delte, le soir, ne quittait pas le rez-de-chaussée avant d'avoir vu rentrer ceux des locataires de la maison qui d'ordinaire se faisaient le plus attendre. Sa veille se prolongeait rarement au delà de minuit. Elle fermait alors sa loge, donnait deux tours de clef à la porte de la rue et montait à sa chambre. A dater de cet instant, si, par aventure, quelqu'un frappait, la bonne femme devait quitter son lit et descendre ouvrir.

« A deux heures, deux heures, pensa-t-elle ; est-ce deux heures du matin ou deux heures de l'après-midi?... N'importe! ajouta-t-elle; à tout hasard, j'attendrai jusqu'à deux heures du matin. »

C'était là au reste une chose qui lui coûtait peu, puisqu'il s'agissait de *ce bon monsieur Romanzoff*.

Des locataires de la maison, ceux qui étaient sortis rentrèrent successivement. Minuit sonna, puis une heure, puis deux heures, et de M. Romanzoff point. Persuadée enfin qu'il ne rentrerait pas, Mme Delte ferma sa porte et gagna sa chambre à coucher.

Elle s'était mise au lit et venait d'éteindre sa lampe, quand trois coups de marteau ébranlèrent la porte de la rue.

« Ah! se dit la bonne femme, voici M. Romanzoff! »

Elle sauta à terre, passa un jupon et, sans rallumer sa lampe, de peur de faire attendre son locataire, elle s'empressa de descendre à tâtons.

« Est-ce vous, monsieur Romanzoff? » demanda-t-elle.

Une voix répondit que oui.

Elle tourna la clef dans la serrure et entre-bâilla la porte. Le battant en fut poussé du dehors avec une telle violence que Mme Delte manqua tomber à la renverse. En même temps, elle entendit un bruit confus de pas et de respirations et vit, dans le rayon de lumière qu'un bec de gaz voisin projetait par la porte ouverte, défiler des silhouettes humaines. Paralysée à force d'épouvante, la pauvre femme crut à une bande d'assassins et pensa toucher à sa dernière heure.

Se sentant, dans les ténèbres, car la porte avait été refermée, pressée et coudoyée par des hommes

dont son effroi lui grossissait le nombre, elle ne songeait qu'à demander grâce.

« Messieurs, messieurs, balbutiait-elle, ne me faites pas de mal.

— Taisez-vous, taisez-vous! lui dit-on à voix basse en essayant de lui fermer la bouche.

— Mon Dieu, mon Dieu! messieurs, ne me faites point de mal! répéta-t-elle, tandis qu'elle faisait des efforts pour se dégager.

— Encore une fois, taisez-vous! firent plusieurs voix; et donnez-nous de la lumière: on ne vous fera aucun mal. »

A demi suffoquée, d'un pas chancelant, elle regagna sa chambre, délibérant à part soi si elle ne ferait pas bien de crier au secours. Il lui sembla plus sage de se taire et d'obéir. Elle alluma donc sa lampe, s'habilla à la hâte, et descendit.

Une dizaine d'hommes, vêtus de chaudes capotes, la cravate sur le nez, paraissaient se consulter entre eux. Ils faisaient cercle autour d'un homme qui avait un ruban rouge à sa boutonnière. A l'extérieur de ces gens, Mme Delte se rassura un peu. L'homme décoré se détacha du groupe et vint à elle.

« A quel étage demeure Romanzoff? lui demanda-t-il d'un ton impératif.

— Au premier.

— Est-il chez lui?

— Non, monsieur.

— Quand l'avez-vous vu?

— Hier soir.

— A quelle heure?

— A huit heures. Il est entré et s'en est allé presque sur-le-champ.

— Devait-il rentrer?

— Oui, monsieur, à deux heures.

— A deux heures du matin?

— C'est ce qu'il ne m'a pas dit, monsieur. J'ai cru que c'était lui, quand vous avez frappé.

— Comment cela?... »

Mme Delte raconta alors jusque dans les moindres détails ce qui s'était passé le 6 au soir entre elle et M. Romanzoff.

« C'est bien, repartit l'homme au ruban rouge, nous attendrons. Ouvrez-nous votre loge et retournez dans votre chambre. »

VII

Aucun doute n'était possible actuellement sur l'état de ces hommes et sur leur commission. Au jour, l'un d'eux sortit et, quelque temps après, revint accompagné d'un nouveau personnage. Tous ensemble gagnèrent le premier, pénétrèrent chez Romanzoff dont l'appartement était resté ouvert et procédèrent à de minutieuses perquisitions qui eurent pour résultat la saisie d'une multitude de pièces.

Qu'avait fait M. Romanzoff? De quel crime l'accusait-on? Tout portait à croire qu'on attachait la plus haute importance à sa capture. Une conspiration était l'unique délit dont on osât, dans la maison, ternir la mémoire de cet homme généreux. Quoi qu'il en soit, le mystère ne devait pas, de longtemps

encore, être éclairci. Pas une seule des paroles échappées de la bouche des agents ne fournit d'indices à cet égard. Après une heure et plus de séjour dans l'appartement de M. Romanzoff, ils s'éloignèrent, hormis toutefois deux d'entre eux qui furent laissés en faction dans la loge.

Ces deux hommes s'installèrent commodément, et, invitant la concierge à ne pas s'occuper d'eux et à être discrète, ils observèrent en silence les gens qui sortaient et ceux qui entraient. A l'heure du dîner, l'un d'eux monta chez Romanzoff et en descendit peu après avec du pain, des viandes froides, du vin cacheté, etc. Mme Delte s'étant empressée de leur fournir deux couverts, ils mangèrent, sans quitter la porte du coin de l'œil, aussi tranquillement qu'ils eussent fait dans leur propre domicile.

Aucun autre incident ne signala cette journée. Le lendemain, la loge fut occupée par deux nouveaux agents qui eux-mêmes, après un jour et une nuit de service, furent remplacés par deux autres, et ainsi pendant huit ou dix jours environ. Ils s'en allèrent un matin pour ne plus reparaître. Néanmoins, de temps à autre, dans la journée, ou encore le soir, fort tard, il vint des inconnus demander M. Romanzoff. Mme Delte devait payer par bien des inquiétudes l'honneur d'avoir connu un si aimable locataire.

Elle avait d'ailleurs été mandée au Palais de justice, dans le cabinet d'un juge d'instruction, et là

avait eu à subir un long interrogatoire sur les habitudes, le travail, les relations de M. Romanzoff. L'honnête femme ne savait que les détails qui précèdent. Elle n'eut pas demandé mieux que d'apprendre quelque chose de plus. Mais on la congédia sans satisfaire le moins du monde son ardente curiosité. Jamais héros n'avait flotté, à ses yeux, dans une atmosphère plus romanesque et ne lui avait inspiré un plus violent intérêt.

Un matin, le facteur lui remit la lettre suivante :

Chère mère,

Des circonstances malheureuses ont accidentellement fermé sur moi les portes d'une prison. Ne vous en affligez pas plus que je ne m'en effraye moi-même. Innocent et plein de confiance dans la justice, j'espère être bientôt rendu à la liberté. En attendant, la privation de linge et de tous autres objets de toilette me fait bien souffrir. La totalité des choses que je possède est restée dans l'appartement de M. Romanzoff. On me permet de vous les réclamer par écrit. Vous en trouverez la liste plus bas. Si vous étiez assez bonne pour mettre le tout sous enveloppe et me le faire parvenir à Sainte-Pélagie, où je suis détenu, vous me rendriez un service que je n'oublierais jamais.

Votre fils respectueux et dévoué,

PRESSET.

La lecture de cette lettre jeta Mme Delte aux prises avec de nouvelles perplexités. Alarmée sans savoir pourquoi, craignant vaguement d'être compromise dans quelque complot, elle en venait insensible-

ment à ne plus dormir tranquille. Les conjectures des commères du voisinage achevaient de lui mettre l'esprit sens dessus dessous. Cette lettre la surprit justement au plus fort de ces inquiétudes. Elle ne savait réellement que faire. Quelqu'un enfin lui conseilla de se rendre au parquet et de remettre la lettre entre les mains du magistrat qui précédemment l'avait interrogée. C'est ce qu'elle fit.

Le juge d'instruction, ayant pris connaissance du papier, demanda à Mme Delte ce que signifiait l'expression de *chère mère*, qui figurait en tête de la lettre. Mme Delte ne sut positivement comment résoudre la question. Elle n'était pas moins étonnée de ce terme que le juge lui-même. Il n'y avait qu'une manière de l'expliquer, encore était-elle peu explicite. C'est la coutume des ouvriers que lie entre eux le compagnonnage d'appeler *mère* la femme chez qui ils mangent et demeurent. Peut-être Pressel avait-il été compagnon ; peut-être bien encore avait-il simplement fréquenté avec des compagnons. Le magistrat au reste n'insista pas sur ce détail. Il renvoya Mme Delte après l'avoir autorisée à faire ce que désirait Pressel.

VIII

Un intervalle de vingt-deux mois environ sépara l'ensemble de ces faits des débats judiciaires qui devaient les compléter et les expliquer. Il faut d'un bond franchir l'espace compris entre janvier 1842 et le mois d'octobre 1843. Seulement alors, devant la Cour d'assises de la Seine, on apprit ce qu'était décidément Romanzoff et de quel crime on accusait un homme en apparence si recommandable.

En 1841, le gouvernement prussien, aux nombreuses contrefaçons des billets de son trésor, prenait l'alarme. L'examen de ces contrefaçons témoignait d'une habileté extrême. Dès que les défauts qui pouvaient en révéler la fausseté étaient signalés par les gazettes, le faussaire ou les faussaires s'empressaient de les corriger. Après huit années d'ef-

forts et huit éditions successives, ils étaient parvenus à une imitation d'une exactitude désespérante.

Un agent spécial, M. Magnus de Mirbach, envoyé de Berlin à Paris, à l'effet de rechercher l'auteur de ces fraudes, constata que le nombre des faux billets mis en circulation montait à 450 de cinq thalers chacun, et acquit en même temps la certitude que le faussaire était un nommé Théodore Herweg qui avait pour complice un sieur de Knapp, tous deux originaires de Prusse. M. de Mirbach ne négligea rien pour les découvrir et les faire arrêter. Mais bien qu'une récompense de 3000 francs eût été promise pour l'arrestation de chacun d'eux, ils purent se soustraire aux intelligentes et actives recherches de la police.

Cependant un fait, dénoncé par la police anglaise, vint mettre soudainement la justice sur leurs traces.

Le 30 novembre 1841, un jeune homme d'à peu près trente-cinq ans, se présenta chez M. Buttson, banquier à Londres, et y offrit au change trente-six billets de 1000 francs, de la Société général de Belgique pour favoriser l'industrie. Ce jeune homme, qui d'après son passe-port s'appelait Kaniez, déclara qu'il demeurait à *Guild-Hall coffe house*. M. Buttson lui prit les trente-six billets et lui donna des banknotes en échange. Les trente-six billets, envoyés à Bruxelles et à Anvers, furent reconnus faux et mis

entre les mains du procureur du roi. Il va sans dire que le prétendu Kaniez avait déjà disparu de l'hôtel *Guild-Hall coffe house*.

Fondés à croire que cet individu, qui voyageait en compagnie d'un camarade du même âge que lui, s'était dirigé vers la France, des agents anglais vérifièrent, tant à Boulogne qu'à Calais, l'état des voyageurs qui avaient récemment traversé ces deux villes pour aller soit de Paris à Londres, soit de Londres à Paris. On sut de la sorte : 1° que le 28 novembre 1841, s'étaient embarqués à Calais, pour Londres, Charles Vongier, venant de Paris, porteur d'un passe-port délivré à la préfecture de police le 22 mai précédent, et Ernest Dareno, venant également de Paris, porteur d'un passe-port délivré à la même préfecture, le 21 juin 1841 ; 2° que ces mêmes individus, venant de Londres, avaient débarqué à Boulogne le 2 décembre, et que leur débarquement coïncidait avec le change, chez Adam et C°, à Boulogne, de l'une des bank-notes remises à Kaniez par M. Buttson en échange des billets belges.

C'était déjà quelque chose.

M. Buttson fit insérer dans le journal le *Galignani's* les numéros et la description des bank-notes par lui délivrées à Kaniez ; mais les faussaires changèrent les numéros, et la surveillance des changeurs de Paris fut ainsi mise en déroute.

D'autre part, sur ces renseignements que lui

transmettait la police anglaise, la police de Paris découvrait que, des deux passe-ports dont ces individus étaient porteurs, celui où figurait la date du 21 juin 1841 n'avait nullement été délivré à un nommé Ernest Dareno, mais à une femme qui se faisait appeler Ernestine Daren. Ce passe-port avait donc été falsifié.

Or, le 6 janvier 1842, ce jour au déclin duquel Romanzoff éperdu devait faire ouvrir sa porte par un serrurier, la femme Daren elle-même vint à la préfecture de police demander un passe-port pour Cologne. Invitée à dire si elle n'avait pas quelque ancien passe-port, elle répondit que oui, mais qu'elle ne savait pas ce qu'il était devenu. L'arrêter sur-le-champ n'eût pas été habile : des complices pouvaient l'attendre à la porte, prendre ombrage de cette arrestation et s'échapper. Un nouveau passe-port fut délivré à Mme Daren. On se borna à la faire suivre. Elle se rendit à Passy, rue Vital, où elle occupait une maison entre cour et jardin. On sut des gens du voisinage que cette dame vivait là avec un étranger qui portait le nom de Romanzoff.

Le jour même, à la tombée de la nuit, un commissaire de police, accompagné du chef de service de sûreté et de plusieurs agents, se présenta chez Mme Daren pour y faire des perquisitions. Trois pistolets de calibre, chargés et amorcés, gisaient sur une table, dans la chambre à coucher ; sous le tra-

versin du lit était caché un billet de 500 fr.; dans une alcôve attenant à la chambre à coucher, se trouvait une petite presse en taille-douce, dégarnie de caractères et presque neuve, que la femme Daren déclara appartenir au nommé Romanzoff, qui s'en servait pour tirer des gravures.

« Où est ce Romanzoff? lui demanda-t-on.

— Il est sorti, répondit-elle : je l'attends. »

En ce moment même, le chef de service de sûreté vit de la lumière au fond du jardin et s'aperçut qu'il existait de ce côté un petit pavillon. Il s'y dirigea aussitôt avec ses hommes.

Les lumières et le bruit éveillèrent l'attention de Romanzoff, alors dans ce pavillon avec Pressel. Romanzoff devina le danger. Sans perdre une seconde, il ouvrit une fenêtre qui voyait sur une ruelle déserte, jeta son manteau sur le pavé, se laissa glisser sur le manteau et courut précipitamment à son logement de Paris où eut lieu la scène esquissée dans le chapitre V.

Pressel était donc seul; il avait fermé la fenêtre et s'était assis à une table où étaient rangés deux couverts.

A la vue de ce jeune homme dont le visage imberbe n'accusait pas vingt ans, le chef du service de sûreté comprit qu'il n'avait aucun des deux faussaires signalés sous les yeux. Il le questionna. Le jeune homme balbutia en mauvais français qu'il s'appelait

Pressel, qu'il était originaire du Wurtemberg, qu'il avait fait, à Londres, la rencontre de M. Romanzoff, sur l'invitation duquel il était venu à Paris.

« D'où vient qu'il y a deux couverts sur cette table?

—J'attends M. Romanzoff pour dîner, » repartit Pressel.

On procéda à de nouvelles perquisitions. Les découvertes furent précieuses. Il semblait qu'on fût dans le véritable atelier du faussaire. Sur un établi étaient épars des burins, de la cire molle, des acides, une presse, des épreuves de faux billets, enfin cinq petites planches gravées, dont quatre avaient évidemment servi à tirer non-seulement des faux billets prussiens de cinq thalers, mais encore des faux billets de 1000 fr. de la société générale de Belgique. Sous l'enveloppe qui enfermait les planches, se trouvaient trente-six feuilles de papier, d'une teinte gris-bleu, au milieu desquelles on lisait, en les présentant au jour, les mots *mille francs;* ces feuilles étaient sans aucun doute destinées à un nouveau tirage de billets belges.

Pressel fut de nouveau questionné.

« Où êtes-vous descendu, à Paris?

— Chez M. Romanzoff.

— Où demeure-t-il?

— Depuis un instant, monsieur, répondit Pressel, je cherche à me rappeler le nom de la rue, et

je vous avoue franchement ne pouvoir y parvenir. »

Après avoir cherché longtemps et avoir estropié vingt noms de rue, Pressel finit par trouver la rue Monsieur-le-Prince.

« Ne sauriez-vous pas non plus le numéro? »

Pressel, en effet, ne montra pas ici une mémoire moins infidèle. Les heures s'écoulèrent. Il n'était pas loin de minuit, quand la police sut enfin que Romanzoff demeurait rue Monsieur-le-Prince, n° 2. On se souvient de ce qui arriva alors et des affres de la pauvre Mme Delle.

Les perquisitions à ce domicile de Romanzoff amenèrent d'autres découvertes non moins importantes. Entre autres choses, on y trouva un passeport délivré à la préfecture de police, le 1er avril 1841, à Romanzoff de Rochum (Westphalie); un portrait fait en Angleterre qu'on supposa, à certains indices, être celui de Romanzoff; des instruments de graveur; des matières employées pour le tirage des épreuves; vingt et une feuilles de papier rose, au milieu desquelles on avait formé, au moyen d'un emporte-pièce, les mots et les chiffres *funff thaler* 1835 et les lettres FR entrelacées.

Le télégraphe signala Romanzoff dans toutes les directions; des mandats d'amener, accompagnés de la lithographie du portrait trouvé rue Monsieur-le-Prince, furent envoyés aux environs de Paris et dans

les principales villes de France. Mais depuis près de deux ans, Romanzoff avait su déjouer tous les efforts que les polices de France, de Prusse, d'Angleterre et de Belgique, avaient faits pour le saisir.

IX

Faute de preuves suffisantes, Pressel, après quelques mois de détention à Sainte-Pélagie, avait été mis en liberté. La femme Daren seule, que l'accusation signalait comme la complice des faussaires, avait été maintenue en état d'arrestation et enfermée à Saint-Lazare. Après vingt-deux mois de prévention, au mois d'octobre 1843, elle comparaissait enfin devant le jury.

C'était une femme de taille moyenne dont la figure douce annonçait de l'intelligence; son habillement, entièrement noir, était d'une simplicité monastique. De longs cheveux très-bruns, qu'elle portait en boucles tombantes, faisaient ressortir sa pâleur sur laquelle se détachaient des yeux d'une grande vivacité. Elle s'exprimait fort convenablement.

Au banc de la défense, à côté de l'avocat, était assis l'un des fils de Mme Daren, jeune homme d'une vingtaine d'années, graveur sur bois, à Paris.

L'histoire de cette femme témoignait au moins d'une bien mauvaise étoile. Née en Pologne d'une très-honorable famille, elle pouvait avoir aujourd'hui quarante et un ans. Un nommé *Darenne*, professeur de français au collége de Varsovie, avait demandé sa main et l'avait obtenue. Impatient de faire valoir l'argent de sa femme, il était parti avec elle pour Paris, où l'attendait, assurait-il, une magnifique position. De fait, il était sans ressources. Ses tentatives n'avaient abouti qu'à la misère. Marié en 1819, il se séparait de sa femme en 1832, et la laissait avec trois enfants à élever.

« Il ne me restait absolument rien, ajouta ici l'accusée. Je ne perdis pas courage : je pris une table d'hôte et une maison garnie dans la rue Mazarine d'abord, puis rue Saint-André-des-Arts, puis rue Mignon. Mes bénéfices étaient en moyenne de dix francs par jour. En quelques années, je réalisai 3000 francs d'économies, bien que j'eusse trois enfants à ma charge. Je n'étais pas au bout de mes épreuves. En 1839, se présenta chez moi Romanzoff avec une lettre de recommandation. Il se disait réfugié allemand. J'eus compassion de la détresse où il était alors et lui fis de nombreuses avances.

C'est mon seul crime. J'ignorais absolument ce que faisait Romanzoff, et j'étais trop discrète pour lui adresser des questions à ce sujet. Plus tard, il m'assura avoir reçu de l'argent de sa famille, et, après s'être empressé de me rendre ce qu'il me devait, me contraignit, par jalousie contre mes compatriotes qui fréquentaient ma table d'hôte, à vendre mon établissement. »

Le président lui demanda :

« De la rue Mignon, où êtes-vous allée ?

— A Passy, dans une maison louée par Romanzoff, et dont il payait le loyer.

— N'avez-vous pas fait un voyage en Prusse avec lui ? Quel était le but de ce voyage ?

— Romanzoff se prétendait réfugié prussien ; ses parents, disait-il, devaient s'occuper d'obtenir sa grâce. Il me chargea de remettre une lettre et de l'argent à l'un des membres d'une famille Herweg, qui devait lui faciliter des communications avec sa famille à lui, Romanzoff.

— Où avez-vous retrouvé Romanzoff ?

— Il m'attendait à Liége.

— Vous aviez un passe-port pour faire ce voyage. Qu'en avez-vous fait ensuite ?

— Romanzoff me l'a demandé pour une dame qui voulait passer en Angleterre. Je le lui donnai, après l'avoir fait viser pour ce pays, et en lui remettant une reconnaissance souscrite à mon profit par

un Polonais qui habitait Londres, et que cette dame devait voir. »

De nombreux témoins furent entendus. Ils ne dénoncèrent aucun fait à la charge de cette femme. Plusieurs d'entre eux vinrent même faire l'éloge de sa probité.

L'avocat général prit ensuite la parole et s'éleva avec force contre la conduite de l'accusée qu'il représenta comme entièrement livrée à Romanzoff. « Nous avons le droit, dit-il, de flétrir hautement cette conduite. Cette femme a oublié tous les sentiments d'honneur ; elle a méconnu ses devoirs d'épouse et de mère, et personne ici ne peut protester contre mes paroles....

— Moi, monsieur ! s'écria une voix qui partait du banc de la défense.

— Quel est cet homme ? » demanda le président.

L'avocat répondit :

« C'est le fils de l'accusée.... Tout le monde comprendra le sentiment qui a provoqué cette interruption, et je vous prie de vous montrer indulgent.

— Qu'on le fasse sortir. »

Une plaidoirie, pleine de détails honorables pour Mme Darenne, tous détails parfaitement prouvés, ajouta à l'intérêt que cette femme inspirait déjà. Elle n'était pas seulement d'une très-noble famille polonaise, chez laquelle le roi de Bavière n'avait

pas dédaigné d'accepter l'hospitalité pendant huit jours, Mme Darenne était encore d'un caractère charitable à l'excès et dévoué jusqu'au fanatisme. La lettre suivante, adressée au défenseur et signée du nom respectable de l'une des dames inspectrices de Saint-Lazare, produisit sur l'auditoire une très-vive impression :

Monsieur,

J'apprends seulement aujourd'hui le nom du défenseur de Mme Darenne, et je m'empresse de m'acquitter d'un devoir envers lui, en l'instruisant de faits dont sa cliente ne lui a sans doute pas parlé. Oui, monsieur, j'en suis sûre, Mme Darenne ne vous a rien dit de l'estime qu'elle a su conquérir ici par sa douceur, sa résignation pleine de dignité, et son dévouement sans bornes pour ses compagnes d'infortune. Il n'est pas un jour de sa longue prévention qui ne soit marqué par un acte d'obligeance et de générosité.

Il y a quelques mois qu'une nourrice rapporta un petit enfant à une détenue qui lui devait quinze francs et ne pouvait la payer. La nourrice, défiante et surtout pauvre sans doute, déclara que n'étant pas payée, elle allait porter l'enfant à l'hospice des Enfants-Trouvés. La mère était au désespoir, car les plus perverses de nos malheureuses femmes ont encore des entrailles! Cette mère implorait à genoux la pauvre paysanne, qui refusait, les larmes aux yeux, mais qui refusait.... Mme Darenne venait de recevoir une petite somme, bien faible, puisqu'elle ne payait pas la dette tout à fait; mais elle dit avec tant d'émotion : *Voilà tout ce que j'ai au monde!* en donnant ses onze francs, que la nourrice se déclara payée, et promit de garder l'enfant.

Pour comprendre ce qu'il y a de dévoué dans cette action,

il faut savoir les privations auxquelles sont soumises les prisonnières sans ressources. Mme Darenne a été détenue bien longtemps, n'a reçu que les faibles secours d'un fils dont la carrière est à peine commencée ; et cependant pas une plainte ne lui est échappée. Elle n'accusait personne de lenteur et d'injustice ! Confiante en Dieu, et en son innocence sans doute, elle attendait, calme et bienveillante, que le jour de la délivrance arrivât.

Attirée vers elle par cette pitié que m'inspirent toutes les misères, je voulus savoir si j'avais raison de lui accorder plus d'intérêt qu'à beaucoup d'autres. J'ai pris des renseignements près de quelques grandes familles polonaises, et j'ai su qu'à l'arrivée des réfugiés de cette nation, avant que le gouvernement français eût pourvu à leurs besoins, elle avait donné du pain à un grand nombre de ses frères proscrits.

UNE DES DAMES INSPECTRICES DE SAINT-LAZARE.

Mme Darenne fut acquittée.

« Ma fille ! ma fille ! » s'écria-t-elle en retombant sur son banc et en suffoquant de sanglots.

X

Bien des mois encore, Romanzoff, sans cesser sa coupable industrie, devait réussir à se rendre insaisissable. Sa ruse n'eût pas suffi sans doute à le soustraire à l'œil subtil des agents du service de sûreté; il fallait qu'il fût secondé par un rare bonheur. Qu'on se rassure pourtant : il était tout à fait improbable qu'un homme assez hardi pour séjourner dans le milieu même où il alarmait tant d'intérêts, ne tombât pas un jour ou l'autre entre les mains de la justice. Effectivement, une dénonciation trahit enfin son incognito. Le 15 septembre 1846, c'est à dire, trois ans plus tard, le faussaire fut arrêté, à cinq heures du matin, dans une maison de la rue d'Anjou Saint-Honoré, où il demeurait depuis le 10 août précédent.

Sous le nom de Charles René, il occupait au fond de la cour, au premier étage, un logement qui semblait indiquer un amateur des arts. A la vue du mandat dont le commissaire de police était porteur, le prétendu René avoua qu'il était né dans la Prusse rhénane, qu'il avait été baptisé sous les noms de Théodore Herweg, mais que des circonstances particulières l'avaient mis dans la nécessité de prendre d'autres noms, notamment celui de Romanzoff.

Tout l'outillage du faussaire, des planches en cuivre et un grand nombre de bank-notes fausses furent saisis.

Le même jour, peu d'instants après, un autre commissaire de police, assisté également du chef de service de sûreté, se transportait rue de la Tour-d'Auvergne, au domicile d'un maître de langues, qui prenait le nom d'Antoine Germain.

Une perquisition amena la saisie de trois passe-ports, d'une empreinte du cachet de la préfecture de police, d'un calque de billet de banque, d'une petite presse en fer et en cuivre, garnie de quatre vis, etc.

Aucun papier ne portait le nom de Germain. Celui-ci déclara alors qu'il s'appelait Antoine de Knapp, qu'il était né en Prusse, et qu'il avait eu depuis longtemps des rapports de commerce avec Romanzoff dans les faux commis par ce dernier.

Herweg et de Knapp, tous deux d'une tournure et

d'une figure distinguées, comparurent enfin devant les assises en septembre 1847.

Chose triste à dire, jamais peut-être ne vit-on, sur le banc des coupables, jeunes gens plus intelligents, plus instruits et mieux élevés. Ils ne nièrent aucun des faits à leur charge, et donnèrent avec une parfaite urbanité tous les renseignements qu'on exigea d'eux.

La complicité de de Knapp s'était à peu près bornée à mettre en circulation les faux billets. Son habileté était loin d'être aussi redoutable que celle de Romanzoff. Sans ce dernier il est certain même que de Knapp n'eût jamais existé. En 1836, il avait déserté de l'armée prussienne, où il servait en qualité d'aide-chirurgien, et s'était réfugié à Metz. C'était dans cette ville qu'il avait rencontré Herweg et s'était lié avec lui.

Privé d'une place lucrative, Romanzoff relevait à peine d'une grave maladie et se trouvait sans ressources. Il entra un matin dans le logement où de Knapp était encore au lit, et, frappant du poing sur une table avec exaspération, il s'écria : « Il me faut 300 000 francs, et je les aurai ! — Comment? lui dit de Knapp. — Je ferai de faux billets du trésor de Prusse, » répondit Herweg. De Knapp s'offrit à les émettre, et il fut convenu que le produit des émissions serait partagé entre eux.

Herweg et de Knapp avaient retiré plus de

40 000 francs, tant de l'émission des faux billets prussiens que de celle des billets de la Société générale de Belgique.

Les débats ne révélèrent aucun autre détail plus saillant sur de Knapp, sinon qu'il était poëte. Il l'était en effet, si l'on peut mériter ce titre pour aligner des syllabes et y coudre des rimes. A tout dire, il fut donné, de ses capacités lyriques, un spécimen où il eût été difficile, avec la plus partiale indulgence, de trouver ce qu'on appelle un bon vers.

Des lettres relatives à un duel furent saisies parmi les papiers de Romanzoff, et celui-ci, interrogé à ce sujet, répondit :

« C'était un duel que je devais avoir avec M. de Knapp, pour des motifs étrangers au procès, et sur lesquels il est inutile que je m'explique. »

La destinée de Romanzoff, alors âgé de trente-quatre ans, avait subi déjà bien des phases diverses.

« D'abord étudiant, dit-il, j'entrai ensuite à l'école militaire de Prusse. C'était en 1830. La fièvre des idées libérales s'était répandue dans toute l'Europe. On nous donna pour thèse d'une composition les *Institutions militaires*. La dissertation que je fis sur ce sujet fut considérée comme une œuvre de propagande. Ma jeunesse seule me sauva de la prison. On se borna à me chasser de l'école.

« L'ennui d'une vie inoccupée me fit peu après

bombardier dans un régiment d'artillerie prussienne. En 1834, me trouvant à Cologne, un nommé Balden me conseilla, ou mieux, me défia de contrefaire des billets du trésor de Prusse. Je fabriquai quelques billets de cinq thalers. Ayant été dénoncé et poursuivi, je me réfugiai en Belgique, puis en Hollande, puis en France.

« Je fus quatre années directeur d'une usine à Ars, non loin de Metz. Mon traitement était de huit mille francs. Une discussion avec l'un des contremaîtres de la fabrique me contraignit de renoncer à cette place. Ce fut alors que malade, sans ressources, désespéré, je me liai avec de Knapp et me résolus à fabriquer des faux billets du trésor de Prusse. De Knapp en émit à Metz, à Coblentz et à Trèves. Son arrestation, puis son évasion presque immédiate, eurent du retentissement. Je jugeai à propos de venir me cacher à Paris... »

On connaît sa liaison avec la femme Darenne; on sait qu'en 1841, avec le passe-port falsifié de cette femme, il passa en Angleterre pour y négocier des faux billets de la Société générale de Belgique. C'était à cette époque que, dans une taverne de Londres, il avait fait la connaissance du jeune Pressel, alors aux prises avec une grande détresse. Romanzoff l'avait secouru, et, lui ayant reconnu de l'intelligence, l'avait engagé à venir le trouver à Paris.

Mais que devint-il lors de l'incarcération de

Mme Darenne à Saint-Lazare? C'est ce que fit connaître sommairement son interrogatoire. Il se sauva en Italie sous le nom d'Oswald, y séjourna six mois et revint en France. Son mauvais génie ne lui laissa point de trêve. Tandis qu'on jugeait Mme Darenne, Romanzoff, retiré dans une maison de la rue du Roi de Sicile, gravait de nouvelles planches, fabriquait de nouveaux papiers et mettait au jour de fausses bank-notes. L'année suivante, 1844, sous le nom de Linder, il allait les émettre à Lille, à Bruxelles, à Anvers. Cette émission lui rapportait soixante cinq mille francs. De Knapp n'y avait point participé.

On avait saisi rue d'Anjou Saint-Honoré, la planche qui avait servi au tirage de ces bank-notes. Elles étaient de cent livres sterling chacune. Des cinquante-neuf qu'il avait tirées, il n'en avait mis encore que vingt-sept en circulation. Datées de Londres, 5 octobre 1843, elles portaient toutes la suscription suivante en anglais : *Pour le gouvernement et la compagnie de la Banque d'Angleterre*, et à la suite la signature de l'un des caissiers de cette banque. Sept noms différents figuraient dans ces diverses signatures.

Il avait commencé à graver sur une planche les vignettes d'un billet de mille francs de la dernière création de la Banque de France.

« C'est vrai, dit-il ; mais j'avais abandonné cette

idée. Cette ébauche remontait à au moins neuf mois avant mon arrestation. »

On avait saisi encore des feuilles de papier blanc qui présentait le même filigrane que le papier des billets de la Banque d'Angleterre, c'est-à-dire les mots *Bank of England*, enlevés en deux endroits dans la pâte du papier.

Un chimiste expert constata que tout avait été combiné avec un art merveilleux.

« La dernière planche qui a servi à la fabrication des bank-notes, dit le graveur général des monnaies, était faite avec une telle intelligence, que si je n'avais pas reçu des renseignements de l'accusé Herweg, je n'aurais pu me rendre compte des procédés qu'il avait employés. C'est gravé avec une rare exactitude et avec une perfection extrême. Je me suis procuré une bank-note véritable chez un changeur, et j'avoue qu'il était très-difficile de distinguer la fausse bank-note de la véritable. »

On demanda à Romanzoff si c'était dans la papeterie d'Ars qu'il avait appris à fabriquer le papier dont il s'était servi.

« Non, monsieur, répondit-il : je l'ai appris moi-même, dès que je me suis occupé de cette fabrication. »

Le graveur général des monnaies fit observer que l'accusé lui avait donné toutes les explications désirables.

« Excepté sur la fabrication du papier, interrompit Romanzoff : c'est mon secret. »

Un juré s'inquiéta de savoir s'il y aurait quelque importance à connaître le procédé de l'accusé pour fabriquer le papier.

« Une grande importance, répondit M. Barre. Ce secret serait très-précieux pour la Banque de France. »

Et Romanzoff, invité à dire s'il voulait faire connaître son secret, répliqua :

« Volontiers, monsieur ; mais il y aurait le plus grave inconvénient à le divulguer au public. Ce qui a restreint jusqu'à présent le nombre des faussaires, c'est la difficulté de fabriquer du papier. Si je faisais connaître publiquement mon secret, on pourrait en abuser. »

L'émission de 1838 non comprise, Herweg s'était procuré avec les thalers de Prusse 11 000 francs, avec les billets de la Banque générale de Belgique 35 000 francs, avec les bank-notes 65 000 francs. Toutefois, sans compter que de Knapp avait eu sa part dans le produit de l'émission des billets de Prusse et de celle des billets belges, l'accusation elle-même constatait que Romanzoff n'avait pas dépensé à son profit personnel le total de ses crimes, que, spontanément, il avait avancé 8000 francs à un nommé Benoist, chez lequel il prenait ses repas, qu'il avait prêté 600 francs au sieur Juker, dans la maison duquel il avait demeuré, qu'il avait réparti

ainsi différentes sommes entre des personnes dont il s'était refusé à dire les noms.

En attendant, quelque intérêt que certains détails aient répandu sur Romanzoff, il faut convenir que l'avocat général, dans son réquisitoire, était solidement fondé à prétendre que les deux accusés étaient d'autant moins excusables qu'ils étaient mieux doués et plus instruits.

Il put ajouter sans sortir des bornes d'une appréciation équitable :

« Ces hommes sont plus dangereux que les voleurs de grand chemin.... On peut se prémunir contre ces derniers, tandis que le commerce est désarmé contre de tels faussaires. En procédant avec l'audace et la persévérance que vous leur connaissez, ils menacent toutes les fortunes.... Vous ne voyez qu'un échantillon de leur redoutable industrie dans cette émission de billets de tous genres qui leur a procuré plus de 110 000 francs. »

Leur condamnation suivit. Romanzoff accueillit la sienne avec cette calme résignation de l'homme qui se sent justement perdu.

Un dernier détail avait fait connaître une ruse grâce à laquelle il eût pu se soustraire encore longtemps aux recherches. Le chef du jury, maire ou adjoint dans une commune des environs, demanda si Herweg reconnaissait ne faire qu'une même personne avec Romanzoff.

« On m'avait envoyé, ajouta-t-il, le portrait de ce dernier, et ce portrait ne rappelle pas du tout l'homme que j'ai sous les yeux.

— Dans le logement du fugitif, répliqua le président, fut trouvé un portrait que, sur certaines indications, on supposa à tort être celui de Romanzoff et qui fut envoyé à tous les officiers de police ainsi qu'aux changeurs de Paris. »

Or, ces indications trompeuses étaient de la main même de Romanzoff.

Bien des gens, cependant, ont penché à croire que Théodore Herweg était le martyr d'une sorte d'obsession. La monomanie du faux existe aussi réellement que celle du meurtre. Pendant des années, il avait voué ses jours et ses nuits au travail, il avait dépensé plus de talent, de patience, d'audace, d'énergie, qu'il n'en eût fallu pour lui assurer le succès dans une carrière glorieuse, et cela pour aboutir inévitablement à un abîme que lui-même, chemin faisant, de loin en loin, entrevoyait avec terreur. Ne l'avait-on pas vingt fois entendu dire, d'un air sombre et désespéré : « Ah ! je finirai mal, je finirai mal ! »

Quoi qu'il en soit, par l'ensemble même de ses qualités brillantes, Romanzoff reste une figure heureusement très-rare. Ne se pourrait-il pas, au surplus, que l'apparition intermittente de tels hommes eût aussi quelque raison d'être ? N'aurait-elle d'autre

effet, par exemple, que celui de sonner l'alarme et de nous avertir qu'il serait prudent de chercher la sécurité des intérêts ailleurs que dans des garanties d'un ordre purement matériel ?

L'HOMME

QUI NOURRIT DES PAPILLONS

L'HOMME

QUI NOURRIT DES PAPILLONS.

Je reçus cette note :

« Vers le milieu de la rue des Gravilliers, en face d'un fondeur en cuivre, et dans la maison d'un marchand de pinceaux, on voit, à la porte, une petite montre en forme de cadre, où sont fixés quelques papillons. Elle est étiquetée du nom de *Pichonnier*, et à la suite : *fabricant de coupe-julienne, invite les amateurs à monter chez lui, au deuxième, au fond de la cour, pour voir plus de trois mille papillons vivants, qu'il nourrit depuis plusieurs années.* »

En vue de plaire à la personne qui se flattait sans doute d'aiguillonner vivement ma curiosité, j'allai à cette adresse. Mais la rue des Gravilliers n'est pleine que de fondeurs en cuivre et de marchands de pinceaux. L'indication qu'on me donnait était donc imparfaite. J'allai de montre en montre, de fondeur en fondeur, et je ne trouvai trace de papillon ni de Pichonnier.

Quelques jours plus tard, l'auteur de la note m'affirma verbalement avoir vu le cadre précité, être monté au deuxième, chez ledit Pichonnier, et avoir vu de ses yeux évoluer des centaines de beaux papillons dans des cages en gaze.

Un homme qui élevait des papillons était au moins chose nouvelle. Des connaissances bien profondes en histoire naturelle ne sont pas nécessaires pour savoir que cet insecte aime l'air, la chaleur, le soleil et les fleurs. Il ne fait qu'apparaître et disparaître. On n'en voit point, que nous sachions, en hiver. Même en été, qu'un rideau de nuages intercepte le soleil, et il se cache. Et il vivrait dans une chambre de la rue humide des Gravilliers, à l'ombre d'une cage, à l'égal d'un linot ou d'un chardonneret!.... Se pouvait-il, d'ailleurs, que la passion des animaux vivants descendît chez l'homme jusqu'aux insectes les plus frêles?

Dans cette préoccupation, je rencontrai, en visitant les parterres du Jardin des plantes, un homme

qui frappa mon attention. C'était un grand vieillard, vêtu d'une longue redingote bleue. Son chapeau en soie, roux de vieillesse, était moucheté de papillons qui y étaient fixés à l'aide d'épingles noires. Les petites bêtes étaient à l'agonie. Serrant comme un livre, sous son bras, une boîte oblongue, garnie, sur une face, d'une grille en fil de fer très-ténu, il cheminait le long des plates-bandes, sans remarquer les curieux. Je le voyais de temps à autre plonger le pouce et l'index dans le calice des fleurs, et en retirer un objet qu'il emprisonnait dans sa boîte, par une petite porte qui y était pratiquée. Il fut bientôt évident pour moi, que, dans cette boîte, grouillait une multitude d'insectes vivants, auxquels mon homme faisait la chasse. Je le suivis quelque temps, ému de l'idée d'avoir Pichonnier sous les yeux. J'allais l'accoster. Les papillons qui battaient des ailes à son chapeau me donnèrent des doutes. Un inconnu, qui m'observait observant, acheva de me faire comprendre que je me trompais.

« C'est un entomologiste, me dit-il, qui collectionne des insectes pour les vendre.... »

Ce mécompte, je ne sais comment, loin d'éteindre mon désir de voir Pichonnier, l'accrut au contraire.

Je fouillai d'un bout à l'autre la rue des Gravilliers. Mes recherches cette fois réussirent. Pichonnier avait changé de domicile. A son an-

cienne demeure, le concierge me remit cette tête de facture :

ADMIS A L'EXPOSITION DE 1849.
(Récompense obtenue.) (Mention honorable.)
Rue Vieille-du-Temple.
PICHONNIER,
INVENTEUR ET FABRICANT BREVETÉ,
s. g. du g.

Suivait l'énumération de divers instruments pour tailler les légumes, couper le verre, le graver, le percer, vider les pommes et presser les concombres. A la suite de quoi était mentionné un nouveau procédé pour embaumer les oiseaux et les poissons. Au sujet des papillons néanmoins il gardait le silence, ce qui me donna à penser que peut-être il avait abandonné ce passe-temps après des essais infructueux.

Cependant je ne balançai pas à l'aller voir. La pratique d'industries qui avaient entre elles si peu de rapport devait, à mon sens, occasionner dans un cerveau une singulière confusion. Je m'attendais à trouver une figure au moins bizarre. Sous certains rapports, Pichonnier surpassa mon attente. Il devait grossir dans ma mémoire la liste de ces hommes qui, d'un extérieur plus qu'ordinaire, quelquefois rebutant, sont pourtant comme des réservoirs de curiosités, et fortifier cette opinion, en moi déjà vieille, qu'il n'existe peut-être pas d'homme qui n'ait son côté intéressant.

Au rez-de-chaussée se voyaient des spécimens d'outils dans une petite montre, avec une tête de facture collée sur la vitrine. J'y cherchai vainement quelque chose de semblable à un papillon. Au nom de Pichonnier, une femme m'invita à monter au deuxième. La porte était entr'ouverte.

Mes regards tombèrent tout de suite sur un homme de taille moyenne, de trente-cinq à quarante ans, qui n'avait dans la physionomie rien de notable, sinon une habitude souffrante et un œil inquiet. Il était seul, dans l'angle d'une petite chambre donnant sur une cour étroite, et prenait un maigre repas sur le coin d'une table. Je fus aussitôt en proie à une grande tristesse. Encore que je ne fisse attention qu'à lui en pénétrant dans cette pièce silencieuse et morne, mon œil était tiraillé en tous sens par une collection d'objets étranges, étalés sur un établi, sur des rayons, le long des murs et au plafond.

« Un ami de province, lui dis-je, qui s'occupe d'histoire naturelle, a appris que vous éleviez des papillons. Il m'a chargé de vous demander si vous consentiriez à lui donner quelques renseignements sur ce sujet. »

J'eus peur qu'il éclatât de rire ou de colère. Mais il se leva, et, sans marquer de surprise :

« Certainement, » me dit-il d'un ton doux et mélancolique.

Ce fut tout le préambule. Il m'indiqua une cage assez grande, accrochée près de la fenêtre. La gaze y était substituée au fil d'archal des cages ordinaires. Elle était partagée en quatre compartiments à peu près égaux. Dans l'un des compartiments supérieurs, de nombreuses chrysalides étaient suspendues à la gaze par un fil. Dans un autre, à côté, le long des parois de la cage et sur les fleurs d'un réséda et d'autres plantes, j'aperçus une vingtaine de papillons vivants.

« Vous voyez là, me dit Pichonnier, des paons de jour, des belles-dames, le manteau royal, papillon du plantain. Il y a longtemps que je les ai. Ils passeront l'hiver. »

Je croyais rêver. A voir ces petites bêtes voleter, aspirer le suc des plantes, vous les eussiez crues dans un jardin, sous les rayons du soleil. A l'approche de Pichonnier, elles battirent à l'envi des ailes dont elles me laissèrent admirer les fraîches et vives couleurs.

« Dans le bas continua Pichonnier, ce sont des tortues. Il y en a trois espèces, des grandes, des petites et des moyennes. Chaque espèce a ses couleurs. Remarquez comment elles se nourrissent, avec un peu de paille. Il y en a une cinquantaine. Elles sont écloses il y a aujourd'hui huit jours. Je les garderai vivantes tant que je voudrai.

— C'est surprenant, fis-je.

— Ici, ajouta Pichonnier en me montrant une case où étaient pêle-mêle des feuilles de mûrier, de tilleul, de chêne, etc., ce sont ce que j'appelle des *gouttes de sang*, parce qu'ils ont des taches de sang sur les ailes; des *nankins*, qu'on trouve sur le chêne; des *mûriers* ou *deux-yeux*. Vous voyez qu'en effet ils ont un œil sur chaque aile. On prétend qu'ils voient avec ces yeux; mais, moi, je ne le crois pas. »

Par obligeance, je ne laissais pas que d'exagérer un peu mon extase.

« Puisque vous êtes amateur, me dit Pichonnier, je puis vous montrer bien d'autres choses. »

Il m'entraîna dans un cabinet voisin, où un rayon de soleil entrait obliquement, et me mit en présence d'une cage divisée en deux. D'un côté d'innombrables chenilles rongeaient des salades et en faisaient de la dentelle.

« Je les ai comptées, me dit Pichonnier : il y en a quatre cents. Ce sont des chenilles de paons de jour. Mais regardez à côté. (Il me désignait l'autre compartiment, où se promenaient et folâtraient toutes sortes de papillons.) Voici l'*azur*, poursuivit-il, et le *vert-de-gris*. Vous trouverez ce dernier à Bondy, en ce moment même.... Tenez, là, apercevez-vous l'*aurore*? Il vient en mai, vers le 12, il disparaît.... Ce jaune-là, c'est le *citron;* cet autre, l'*écaille;* puis le *tigré*, puis le *sylvain*, puis le grand et le petit *nacré*. On n'a pas vu le petit depuis trois

ans.... Et le *lithographe !* Regardez ses ailes blanches avec des lignes noires. »

Certains de ces noms, entre autres, celui du *lithographe*, me semblaient tant soit peu aventurés.

« C'est bien possible, me répondit-il. Je ne comprends rien à leurs noms baroques. Je les baptise selon mon idée. Ce qui n'empêche pas que je ne connaisse mieux que bien des personnes leurs habitudes, leur nourriture et les endroits où on les rencontre. Il n'y a peut-être que moi qui sache où se trouve la chenille du vulcain. Je me ferais fort, d'ici à un mois, de fournir à un amateur deux mille papillons magnifiques.

— A votre place, lui dis-je, j'essayerais. »

Il hocha douloureusement la tête.

« Il en serait de cela comme des autres choses, me dit-il. On ne veut pas que je gagne ma vie.

— Qui, on? lui demandai-je.

— Est-ce que je sais?... Il retourna dans la première pièce, et me montra un *taille-racines* d'un système très-ingénieux. C'est de mon invention, me dit-il. Il n'y a que moi qui puisse faire ça. C'est d'une seule pièce. On ne peut pas se couper les doigts. Eh bien ! ils prétendent que ça ne vaut rien parce que ça n'est pas béni. Ils voudraient me forcer d'aller à confesse. Je ne refuse pas d'y aller, moi. Mais qu'ils me laissent me marier. J'irai, je

ferai comme tout le monde. Ils béniront tout à la fois ma femme, moi et mon ouvrage.... »

En même temps que je regardais Pichonnier avec stupeur, une cigale se mit à chanter, ce qui donna le change au bonhomme.

« Ah! oui, dit-il, ce sont des cigales. »

Et il me mena à la première cage, où je découvris, dans une des cases de dessous, cinq ou six belles cigales, qui, à la vue de Pichonnier, grimpèrent le long de la gaze comme si elles le connaissaient.

« Il leur faudrait du soleil, à ces petites bêtes, reprit Pichonnier. Elles chanteraient bien autrement!... J'ai aussi des grillons. »

Sur un amas de petites cages superposées, il en prit une de deux pouces carrés à peu près. Au travers d'un léger treillis en fer, qui y laissait pénétrer le jour, j'aperçus en effet un grillon en train de ronger de l'échaudé et de la salade. Il marqua sa joie de voir son maître en chantant à son tour.

Un moment, dans cette pièce, on entendit un concert de grillons et de cigales, à se croire au milieu des champs, le soir d'une chaude journée.

Pichonnier jouissait de mon étonnement. Quelques étincelles luirent dans ses yeux.

« J'en nourris de toutes les *nations*, » continua-t-il en me faisant remarquer, au bord de sa fenêtre,

un bocal où une toute petite grenouille se tenait hors de l'eau, sur les degrés d'une échelle.

Elle était adorable. Blanche sous le ventre comme du lait, elle avait le dos vert, mais de ce vert pâle et tendre, si doux à l'œil, des premières pousses.

« C'est une vraie rainette, dit Pichonnier. Elle me connaît. Elle vient quand je l'appelle. Petite! »

La rainette fit un plongeon dans l'eau.

« Il va pleuvoir, dit Pichonnier avec conviction, sans consulter le ciel. La rainette est le plus sûr baromètre qui existe. »

Je regardai le ciel. Il était tout bleu. Je me mordis la lèvre pour ne pas rire de la prédiction. L'heure n'était pas loin qui m'en ferait souvenir.

« Tenez, tenez! fit tout à coup Pichonnier avec une émotion extrême. (Son œil était fixé en ce moment sur la case des chrysalides.) Voici un vulcain qui vient d'éclore!.... Est-il beau!.... A cause de vous, je ne le tuerai pas.... »

Il le prit délicatement du bout des doigts, et le glissa dans le compartiment où il y avait des fleurs.

Le papillon nouveau-né s'accrocha à la gaze, et ouvrit ses ailes pour la première fois. Bien qu'elles fussent encore comme humides et chiffonnées, c'était vraiment quelque chose d'admirable à voir. Impossible d'imaginer rien d'aussi éclatant que les bandes rouge-feu qui en traversaient le noir ve-

louté. Je ne pouvais pas en détacher mes yeux. Pendant ce temps, Pichonnier disait :

« C'est curieux. Je voyais l'autre jour, dans le bois de Vincennes, un *naturaliste* qui courait après un paon de jour. Il se donnait un mal ! Et pourquoi ? Pour avoir un pauvre papillon tout abîmé. Moi, je ne pouvais m'empêcher de rire intérieurement en songeant que j'avais dans ma chambre des centaines de ces papillons plus beaux qu'il n'y en a jamais eu dans aucun cabinet d'histoire naturelle. »

Je suivis la direction que m'indiquait sa main, et je m'avisai qu'il y avait au mur deux grands cadres remplis de papillons, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, au nombre desquels il me fit remarquer le *demi-deuil*, l'*argenté* ou *grand tabac d'Espagne*, le *meunier*, petit papillon qui semble sortir de la farine, le *porte-queue* ou *flambé*, le *paon de nuit*, la plus grande de nos phalènes, le *sphinx du tilleul*, l'*oiseau-papillon*, la *feuille morte*, le *papillon cornu*, ou *du diable*, etc., etc.

L'émail intact de leurs ailes avait une vivacité de coloris et une fraîcheur qui donnaient à penser que tous ces papillons étaient éclos d'hier.

« Les uns meurent après la ponte, ajouta Pichonnier, les autres, je puis les garder vivants, mais je ne les garde pas, parce qu'ils se casseraient les ailes. »

Beaucoup d'autres détails me furent donnés par ce

brave homme dont les connaissances spéciales eussent fait honneur à un entomologiste de profession.

« Mais, dis-je, vous devriez faire des démarches. Il existe, même pour les papillons, des collectionneurs passionnés.

— Oui, me dit-il mélancoliquement, j'aurais voulu leur en offrir une belle collection à ces messieurs, mais je n'ose pas y aller. D'ailleurs, mes ennemis ne l'auraient pas souffert. Ils ont juré ma perte. »

De nouveau, je le considérai avec stupéfaction.

« On me laisse dans la misère, continua-t-il. On veut que je meure de faim. Tous mes parents sont riches. Moi, je suis seul. J'avais pris avec moi un enfant pour tourner ma roue, puisque j'ai une jambe presque paralysée : eh bien, ils ont tant fait, qu'il ne revient plus. Si seulement ils ne m'empêchaient pas de me marier.

— Est-ce que vous ne l'avez jamais été? lui demandai-je.

— Ils s'y sont toujours opposés, répliqua-t-il. Dernièrement encore, c'était une affaire convenue. Je reçois une lettre qui m'appelle dans mon pays pour cela. Je cours au chemin de fer. J'arrive.... C'était pour assister au mariage de ma femme avec un autre.... Hélas! fit-il avec une mélancolie croissante, il est bien inutile de lutter.

— Il ne faut pas, lui dis-je, vous abandonner à ce découragement.

— C'est que vous ne savez pas tout ce qu'on m'a fait souffrir! s'écria-t-il. Tel que vous me voyez, je compte trente-deux inventions utiles. Les voici inscrites sur ce registre. (Il me montra un registre). J'ai plusieurs brevets.... Tenez, voyez ce *taille-rondelles*, ce *coupe-cors* à plusieurs tranchants, ces *roulettes à pâte*, ce *presse-citron*. Tout cela est fait dans la perfection.... J'ai encore dans ce tiroir cinq modèles que je briserai un de ces quatre matins.... »

J'avoue que la main-d'œuvre de ces instruments, fort ingénieusement conçus, me sembla remarquable.

« Voici un couteau, reprit Pichonnier en tirant un couteau de sa poche, qui coupe le verre comme un diamant. »

Il tailla effectivement plusieurs fragments de verre avec la pointe de ce couteau. Son index me fit ensuite tourner la tête vers une grande vitre sur laquelle étaient gravés des bonshommes fantastiques et des arbres plus fantastiques encore. Dans l'interstice des tailles, on avait introduit diverses couleurs.

« C'est moi qui ai gravé cela, me dit-il. J'ai encore imaginé ces grands papillons *plus beaux que nature* qui sont à côté. En voici un qui me coûte cinq francs. »

Il m'était enfin permis de me reconnaître au mi-

lieu des myriades d'objets disparates qui encombraient cette pièce. Sur une table, parmi les ustensiles inventés par Pichonnier, je distinguai un singe, un perroquet, un geai, un poussin à trois pattes, un écureuil, un caneton, tous animaux si bien empaillés qu'on les eût crus encore en vie.

« J'ai trouvé un procédé pour embaumer les oiseaux, me dit Pichonnier, sans les détériorer aucunement. Avez-vous vu rien de plus affreux que les animaux empaillés par les naturalistes? Avec la peau des oiseaux qu'ils vident, ils font des animaux qui ne ressemblent à aucun animal connu. Moi, je n'y touche pas, je ne les vide pas, je les sèche avec la viande. Mes oiseaux gardent leurs formes. Ils restent morts comme ils étaient vivants.

— Est-ce que votre procédé résiste au temps? demandai-je.

— Tenez, dit Pichonnier en appelant mes yeux sur un petit meuble : voici un martinet séché par mon procédé depuis dix ans. Je l'ai pourtant laissé à l'air. On le dirait empaillé d'aujourd'hui. »

Il ne disait rien que de vrai.

Des poissons suspendus au plafond frappèrent alors ma vue.

« Il en est de même pour les poissons, continua Pichonnier. On les coupe d'un bout à l'autre sous le ventre, pour les vider. On coud cela ensuite. C'est affreux. Il ne reste plus d'écailles. Ils ont une

collection de poissons, pour dire *nous en avons une.* De fait, leurs poissons ne sont pas des poissons, ce sont des monstres qu'on n'a jamais vus. Voyez les miens. On dirait qu'ils sortent de l'eau. Point d'incision ni de couture. J'ai imaginé un outil pour les vider par les ouïes sans toucher aux écailles. En un tour de main, c'est fait. »

De nombreux spécimens à écailles et à nageoires témoignaient effectivement, par leur éclat, de son extrême habileté.

En somme, ma mémoire ne suffirait pas à contenir tous les objets qu'il ne se lassait pas de livrer à ma curiosité. Toutefois je me rappelle qu'il ouvrit une armoire sur les tablettes de laquelle était rangée une collection de sonnettes fabriquées à l'aide du calice de verres à patte, et qu'il me dit avoir trouvé le moyen de rendre le coco souple autant que de la corne et d'en faire des manches de couteau.

« Mais à quoi bon ? ajouta-t-il toujours plus sombre. Les inventeurs, de leur vivant, on les persécute ; on dit que ce sont des fous et des ivrognes. On ne leur rend justice qu'après leur mort. »

J'essayai de le distraire de ces pensées funèbres.

« Monsieur, dit-il, je devrais être à mon aise, on ne le veut pas. Quand je vais dans un magasin pour vendre mes instruments, on me rit au nez. D'autres ne veulent pas seulement les voir et me jettent à la

porte parce qu'ils ne sont pas bénis. J'ai été vingt ans dans la garde nationale. Une fois, j'ai sauvé le poste. Sous Louis-Philippe, j'étais porté pour avoir la croix. C'est un autre qui l'a eue à ma place. Jusque dans la maison, il n'est sorte de mauvais tours qu'on ne me joue. Un voisin est entré chez moi dernièrement. Il était ivre. « Voulez-vous vous vendre? dit-il. — Je ne trouverais personne qui voulût m'acheter, » lui répondis-je. Il se mit alors à tourner et à retourner les outils qui sont sur ma table, à tout déranger, à tout critiquer. Il me disait que mes presse-concombres étaient faits dans le système des casse-noisettes. Je vous demande un peu s'il est permis de venir chez les gens pour les molester ainsi? « Allez-vous-en, lui dis-je, et venez au moins quand vous serez à jeun. Je ne fais pas d'affaires avec les ivrognes. » Je trouve quelquefois mon enseigne au milieu de l'escalier.... La blanchisseuse me garde mon linge.... Ah! monsieur, je suis trahi de toutes les *nations !* »

Les médecins vous diront que, sur vingt malades qui viennent les consulter, il y en a au moins la moitié d'imaginaires. Ils ne nient pas non plus que ces derniers souffrent autant et plus parfois que les autres. De fait, les misères de ce pauvre inventeur, réelles ou chimériques, avaient quelque chose de navrant.

« En province, c'est la même chose, continua-t-il;

je rencontre des ennemis partout. A Bayonne, on m'a confisqué plus de trois cents francs de marchandises, en prétendant que je devais dix-huit francs. Je n'ai jamais pu les ravoir.... »

Il était au moins probable que, dans les mécomptes ordinaires de la vie, ce brave homme voyait les rouages d'une conspiration universelle contre sa personne.

« Les rêves ne trompent pas, d'ailleurs, dit-il encore. J'en ai noté plus de vingt sur mon registre. Tous ont le même sens. Une fois c'était un grand pré au milieu de terres labourées qui s'étendaient à perte de vue.... Tout à coup voilà que du pré surgissent des chats de toutes les *nations*, des blancs, des noirs, des verts, des rouges, les uns avec de petites oreilles et de longues queues, d'autres avec des longues oreilles et des queues courtes. Ils sortaient par milliers de dessous terre. Ils grouillaient comme les fourmis d'une fourmilière effondrée. A la fin, il y en avait tant et tant, que le pré ne pouvait plus les contenir. Alors ils ont envahi les terres labourées. C'est assez clair.

— Je ne comprends pas, lui dis-je.

— Comment ! fit-il. Les chats, c'est trahison. Le grand pré, c'est Paris. Les terres labourées, ce sont les provinces. Mes ennemis ne peuvent plus tenir dans Paris, tant il y en a. Ils se répandent dans les provinces. »

Bien involontairement, le rêve de Pharaon interprêté par Joseph me revint en mémoire.

« Je sais bien qu'il faut que je succombe, ajouta Pichonnier. Ils finiront par m'assassiner.

— Oh ! oh ! fis-je avec compassion.

— J'ai confiance en Dieu. D'ailleurs, à vous parler franchement, mieux vaudrait être mort que de vivre ainsi. Et si je n'avais pas ces petites bêtes.... »

Il promenait ses yeux et sa main autour de sa chambre.

En ce moment, comme pour lui répondre et le consoler, les cigales et les grillons de nouveau se mirent à chanter, cela est positif, se mirent à chanter.

Un sentiment de profonde tristesse m'oppressait. L'heure de me retirer était venu. Ma visite avait un peu distrait ce pauvre homme. Il m'engagea à revenir sous le prétexte de voir le vulcain à l'éclosion duquel j'avais assisté. Je le lui promis et le quittai.

A peine fus-je dehors, que la pluie tomba par torrents. Comment ne pas me rappeler la prédiction de la rainette? Pour n'y avoir point cru, je fus trempé jusqu'aux os.

IRMA GILQUIN

IRMA GILQUIN.

I

John Maxwell descendait d'une riche et honorable famille d'Édimbourg. On ne savait de lui que ce qu'il en disait lui-même, c'est-à-dire, à peine quelques détails. Dans les universités où il avait tour à tour séjourné jusqu'à l'âge de vingt ans, son esprit, Maxwell tirait parfois vanité de cela, avait incessamment répugné aux études, même à celles qui exigeaient le moins d'application. A part l'équitation, l'escrime, la boxe, la natation, la chasse, les courses, rien ne l'intéressait.

D'une constitution robuste, la tête vide d'ambition, l'âme dans la chair, non-seulement il n'avait

échappé au despotisme d'aucun appétit, il ne s'était même jamais senti inquiété par le besoin de lutter contre cet esclavage. Sous l'empire exclusif de cette vocation au plaisir, deux ou trois ans tout au plus après sa majorité, il avait déjà dévoré la moitié d'un patrimoine considérable.

C'était alors que, mis au ban de sa famille, confus lui-même de sa célébrité dans les mauvais lieux de Londres, et poursuivi d'un vague désir de sauver son indépendance en sauvant ce qui lui restait de fortune, il avait résolu de s'établir en France.

Son instinct l'avait bien servi : par le fait seul de cette émigration, il s'était trouvé plus riche encore qu'il ne l'était chez lui au début. En Sologne surtout, pays d'une pauvreté proverbiale, dans un château enfoui au milieu des bois, où les chevaux, les chiens, la chasse, ne pouvaient plus être pour lui une source de ruine, ses revenus suffisaient et au delà à ses goûts, à ses passions, à sa libéralité et, mieux encore, à son incurable insouciance en matière d'intérêt.

Là comme ailleurs le choix de ses liaisons reposait uniquement sur le hasard. Peu lui importait la qualité des gens, pourvu qu'il rencontrât de joyeux et bruyants compères. Son château ne désemplissait pas de parasites qu'il recrutait à la ville et avec lesquels, pour tout dire sommairement, il chassait, se promenait à cheval, faisait des armes,

jouait au billard ou aux cartes, et passait ses nuits à boire.

A une femme était échu le privilége de l'arrêter un moment sur cette pente. Bien que le bruit soulevé par son mariage eût été bientôt apaisé, l'aventure n'en avait pas moins servi longtemps à inspirer des commentaires fabuleux. Qu'on juge, néanmoins, combien peu l'histoire était romanesque.

Maxwell se rendait presque journellement à la ville. Remisant toujours à la même auberge, il suivait naturellement, pour y arriver, toujours le même chemin. La perspective d'une nouvelle aventure le décida tout à coup à dévier de sa route habituelle.

Vêtu d'une longue redingote en drap blanchâtre, cravaté d'une écharpe rouge, le chapeau sur l'oreille, il était difficile que, dans les rues étroites et tortueuses qu'il traversait maintenant, il échappât à l'attention, surtout juché comme il l'était au plus haut d'une voiture de chasse, attelée de deux chevaux magnifiques qu'il conduisait lui-même, ayant à ses côtés un groom s'y prélassant. Son affectation à aiguillonner ses chevaux et à les faire piaffer devant l'étal d'un pauvre boucher, dans le comptoir duquel brillaient les charmes d'une grande et fraîche jeune fille, trahit promptement le secret de son nouvel itinéraire.

D'une conversation de table était né chez Maxwell le désir de voir cette jeune fille. L'enthousiasme

avec lequel ses amis en avaient parlé lui parut encore de la tiédeur. A peine l'eût-il entrevue qu'il s'enflamma, et cela d'autant plus volontiers que, dans sa pensée, la vertu même la plus farouche, réduite à une si obscure condition, ne tiendrait pas longtemps contre l'appât d'une mine d'or.

Des détails recueillis çà et là le fortifièrent encore dans son illusion. Irma Gilquin était l'aînée des enfants d'un brave homme que les exigences de sa trop nombreuse famille condamnaient au supplice d'une misère perpétuelle. A moins d'un miracle, l'éblouissante beauté de la jeune fille devait s'éteindre dans l'ombre d'un comptoir où l'attachait l'implacable rigidité d'une mère, vouée d'ailleurs elle-même aux pénibles travaux du ménage.

John était donc fondé à croire la séduction facile. Il se trompait pourtant. Sans marquer ni colère ni mépris, Irma éloigna froidement la vieille femme chargée des premières ouvertures. A des tentatives de plus en plus pressantes, appuyées par l'éclat d'un présent considérable, la jeune fille répondit que pour un million elle ne faillirait point à son devoir et qu'elle n'appartiendrait qu'à son mari.

Toute femme, en somme, vaut ce qu'elle s'estime.

Sous l'empire d'un amour décuplé par la résistance, Maxwell conjura la jeune fille de consentir au moins à une rencontre. L'entremetteuse offrait sa

maison et la garantie de son honorable assistance. Irma, que son caractère mettait au-dessus de la crainte et de l'opinion, accorda un rendez-vous.

Ce rendez-vous menaçait de n'aboutir à rien. La jeune fille restait insensible aux plus vives protestations d'attachement comme au prestige d'une fortune, et persistait avec intrépidité dans la résolution de n'appartenir qu'à l'homme dont elle serait la femme.

Mais, au dernier moment, Maxwell, dans un élan irrésistible de passion, promit résolûment, sur son honneur, d'épouser la jeune fille de là à une époque très-prochaine. L'unique condition à cela, condition expresse, c'était qu'un enlèvement précéderait le mariage. Irma voulut bien. Estimant sans doute qu'avec un homme loyal une parole vaut un contrat, se fiant peut-être aussi en sa beauté et en son courage, le lendemain même elle déserta la maison paternelle pour suivre John Maxwell en son château des Ormes.

Au préalable, elle avait laissé dans sa chambre ces quelques mots à l'adresse de son père et de sa mère :

Mes chers parents, jusqu'à nouvel ordre gardez le silence sur ma disparition et soyez sans inquiétude à mon sujet. Je pars de mon plein gré avec un homme qui a fait le serment de me donner son nom. Vous me verrez d'ici à trois mois digne de vous, c'est-à-dire mariée à un honnête homme, ou

vous ne me reverrez plus. Croyez au respect inaltérable d'une fille qui vous aime tendrement.

IRMA GILQUIN.

Cet enlèvement, toutefois, quoi que la famille en eût, n'avait pas laissé que de faire du bruit. Le retour d'Irma en fit plus encore. Sans autre dot que sa vertu qu'elle exposait un peu à l'aventure sur la foi d'une de ces promesses que les mœurs autorisent en quelque sorte à fausser, elle revenait, contre toute prévision, légitimement unie à un millionnaire, apporter dans sa famille la joie et l'aisance.

Une si étonnante fortune ne pouvait manquer d'éveiller l'envie ou tout au moins de provoquer l'étonnement. Durant quinze jours, en ville, il n'avait pas été question d'autre chose.

Maxwell, cependant, loin de paraître le moins du monde honteux d'en avoir été réduit à ce mariage, comblait ostensiblement sa femme de soins et de prévenances, son amour semblait avoir crû avec la possession; c'était un véritable ensorcellement. Irma le tenait pour ainsi dire enchaîné à ses genoux, à ce point qu'on put croire un moment qu'elle l'avait fixé. Sous l'influence de cette servitude apparemment fort douce, il avait pendant près de deux années renoncé à ses liaisons de hasard pour mener une vie exemplaire, et avait poussé la complaisance conjugale jusqu'à s'abstenir de s'enivrer, comme il faisait jadis périodiquement.

Mais cette espèce d'héroïsme lui coûtait insensiblement trop d'efforts pour ne pas bientôt toucher à sa fin. Déjà aux prises avec un ennui croissant, il avait eu maintes fois des retours vers ses anciennes et chères habitudes. Irma, tout d'abord, n'avait pu se résoudre à fermer les yeux sur ces écarts. Des luttes pénibles s'en étaient suivies, d'incessantes querelles avaient troublé la paix du ménage, jusqu'au jour où la jeune femme, de guerre lasse, ou devenue enfin clairvoyante, s'était résolue à ne plus disputer son mari et à lui mettre, comme on dit, la bride sur le cou.

A partir de ce moment, John, de proche en proche, avait repris intégralement sa vie de garçon. Aujourd'hui, comme par le passé, quand il allait à la ville, il en ramenait toujours de nouveaux camarades qu'il hébergeait des mois entiers et avec lesquels il dépensait son bien et sa vie.

Homme tout d'instincts et de caprices, une fois, par aventure, dans ses relations, il prouvait quelque constance. Sa mauvaise étoile l'avait mis en conjonction, c'est le mot, avec un peintre en passage dont la médiocrité, sous le nom de Claude Saint-Martin, jouissait d'une sorte de vogue dans la bourgeoisie de la ville. Séduit tout d'abord par la fière stature, les airs de matamore et la verve de commis-voyageur de l'artiste, Maxwell, dès la deuxième entrevue, ne se possédait plus d'enthousiasme et, à

la troisième, ne retrouvait le calme des sens qu'après avoir décidé son nouvel ami à venir passer une semaine ou deux au château des Ormes.

Le séjour du peintre s'y était insensiblement prolongé au delà de six mois. Son départ, à vrai dire, prenait décidément un caractère étrange de nécessité; aucune invitation amicale ne devait plus y mettre obstacle. Loin de là. Après avoir été jusqu'à ce jour l'hôte choyé, fêté, caressé du château, il s'en voyait tout à coup honteusement chassé par la haine implacable d'Irma et l'indifférence injurieuse de Maxwell.

II

Le château des Ormes n'est qu'une vaste et vieille maison en pierres grises, à deux étages, couverte en tuiles, avec des écuries, un chenil et un beau jardin potager. Elle est sise à deux ou trois heures de marche du bourg de La Ferté, en Sologne. Au rez-de-chaussée, une porte vitrée, ouverte à égale distance des deux angles de la façade, donne accès dans un vestibule qui traverse la maison de part en part et laisse voir la verdure des arbres au delà. Du pied de la façade, l'œil embrasse une cour sablée, semi-circulaire, que dessine une épaisse clôture d'arbustes et qu'ombrage un hêtre magnifique, plus que centenaire, qui s'élève au centre. Un banc de pierre embrasse le tronc de cet arbre dans l'axe duquel se développe une longue avenue de peupliers

fermée, à son point de jonction avec la route départementale, par une lourde grille en fer.

Cette cour sablée, les arbustes qui l'encadrent, les quelques corbeilles de géraniums et de verveines qui s'y épanouissent çà et là, les caisses d'orangers, de lauriers-roses, de grenadiers, rangées à droite et à gauche de la porte d'entrée, font croire d'abord à une propriété bien entretenue. Il suffit d'une promenade autour de la maison pour avoir une idée toute contraire. De l'autre côté, l'herbe croît jusqu'au pied des murs. Sur le terrain, qui par degré s'abaisse et forme une vallée étendue et profonde que domine la maison, des bois touffus et en désordre ont insensiblement dérangé l'économie d'un beau parc qui prospérait là jadis. Toute trace de main d'homme disparaît. Les mauvaises herbes envahissent les sentiers et les chemins défoncés par la pluie sont pour la plupart impraticables. Aux alentours, dans un rayon d'une lieue, on ne trouverait pas un toit quelconque : c'est la solitude.

Il avait plu toute la journée; aux approches du soir, bien que la pluie eût cessé, une brume épaisse voilait toujours le ciel et précipitait la nuit. On touchait à l'automne. Le vent soufflait d'ouest et, avec un bruit comparable à celui d'une averse sur le sable, secouait l'eau dont la feuille des arbres était chargée. Un domestique en casaque rouge avait fermé les volets, les persiennes, les portes de la maison. A

l'intérieur, tout reposait, hormis pourtant dans une chambre du premier où se passait une scène en apparence assez peu digne de fixer l'attention, et qui néanmoins allait décider d'une catastrophe émouvante, terrible.

Deux hommes, l'un de trente ans au plus, l'autre d'au moins trente-cinq, étaient là, assis non loin d'un feu de sarments.

Maxwell, le plus jeune, blond, imberbe, avec des traits en quelque sorte pointus et des yeux bleus qu'allumait l'ivresse, faisait face à son ami Saint-Martin, homme puissant, dont les longs cheveux et la grande barbe faisaient souvenir du type de certains vétérans d'atelier.

Une table desservie, sur laquelle étaient épars encore des verres, des bouteilles, une cave à liqueurs, les séparait.

C'était le banquet des adieux.

Maxwell, le lendemain, reconduisait le peintre à la ville. Une dernière débauche précédait l'heure de la séparation.

Tous deux parlaient à la fois. La métaphysique, l'art, la morale, servaient de thèmes à leurs vives controverses.

On connaît cette notable vertu du vin d'inciter aux discussions graves les gens qui, à jeun, s'abstiennent le plus volontiers de ces mêmes discussions.

Ils s'oubliaient au point qu'une servante, qui entra sans précautions, dut s'avancer tout près de la table pour se faire remarquer d'eux.

« Monsieur John, » s'écria-t-elle !

Maxwell tourna vivement la tête.

« Madame m'envoie vous prier, continua la jeune paysanne, de ne pas partir demain avant de l'avoir vue. Elle a des commissions à vous donner pour sa mère. »

John, dont le front s'était éclairci comme par enchantement, répondit oui de la voix et du geste.

« Hé ! Justine, ajouta-t-il aussitôt, tu sembles bien pressée. »

La jeune fille, en effet, avait hâte de sortir.

« Madame m'attend, » répliqua-t-elle.

D'un bond, Maxwell s'élança sournoisement vers la porte, et, de sa longue taille, ferma le passage.

« Je n'ai, fit-il, que deux mots à te dire. »

Justine recula sans se préoccuper aucunement du peintre. Elle était d'une fraîcheur et d'une gentillesse séduisantes ; ses yeux noirs, ses joues, ses lèvres, son menton, tout souriait dans sa physionomie. Maxwell la dévisageait d'un œil ardent ; il semblait possédé du démon de la luxure.

« Tu es charmante ! s'écria-t-il tout à coup.

— En vérité, repartit Justine, vous n'en avez pas l'étrenne.

— Je suis fou de toi !

— Vous l'êtes de toutes les femmes, excepté de la vôtre. »

Pleine d'enjouement et bien tranquille en apparence, la jeune fille n'en maintenait pas moins toujours la même distance entre elle et son maître. Il tenta de s'approcher d'elle, et tout de suite elle s'éloigna d'autant.

« Écoute, lui dit-il alors ; sois raisonnable, et, pas plus tard que demain, je t'apporterai de la ville une belle paire de boucles d'oreilles.

— Comme vous y allez ! fit Justine en riant. Un autre, du moins, se gênerait devant le monde. »

L'allusion concernait évidemment Saint-Martin qui, enfoncé dans son fauteuil, fumait sa pipe sans mot dire, et affectait le plus profond dédain pour ce qui se passait autour de lui.

« Tu veux plaisanter, dit John. Quel intérêt aurait Saint-Martin à commettre une indiscrétion ? »

Le peintre haussa dédaigneusement les épaules et marqua par son air combien cette scène lui semblait longue.

« Aux boucles d'oreilles, ajouta Maxwell, je joindrai une chaîne d'or pour te mettre au cou. »

Justine devint sérieuse.

« Pour votre pesant d'or, répondit-elle, je ne consentirais pas à être méprisée. Et votre femme, d'ailleurs, si bonne pour moi ! je n'oserais plus la regarder en face : elle me tuerait d'un regard.

Laissez-moi donc vous dire une fois pour toutes que vos prétentions n'aboutissent qu'à me tracasser inutilement. »

John ne tint pas compte de l'avertissement; il poursuivit la jeune fille et essaya de la saisir.

« Je vais crier ! » dit résolûment Justine qui, d'un bond, mit la table entre elle et lui.

Le jeune homme s'arrêta.

« Soit ! fit-il en se retirant du passage. Mais j'espère que tu changeras d'avis.

— Vous auriez bien tort d'y compter. »

Disant cela, Justine prit son élan et s'esquiva en tirant la porte derrière elle.

Au foyer, tout à l'heure en flammes, il ne restait plus qu'une rouge braise. La lumière se trouvait réduite aux pâles rayons d'un flambeau à deux bougies égaré sur la table parmi les bouteilles et les verres. Hormis l'espace mesuré par la table et ceux qui y étaient attablés, la chambre était plongée dans une obscurité voisine des ténèbres. C'était, au reste, de quoi se préoccupaient peu les deux amis, qui déjà recommençaient de boire et de discuter. Justine n'avait interrompu une querelle sur les astres que pour en allumer une sur les femmes. Sa vertu ou son opiniâtreté souffla à l'artiste une observation qui engagea doucement la lutte.

« Décidément, mon pauvre John, dit-il entre

deux jets de fumée, avec les femmes tu ne seras jamais qu'un enfant.

— Pourquoi ?

— Tu as cinquante ou soixante mille francs à manger par an, répondit Claude; tu es jeune, grand, bien fait, robuste, et tu te résignes, avec de tels avantages, aux refus d'une servante, et tu te laisses berner par elle !

— Le moyen de faire autrement, dit John d'un ton bourru.

— C'est d'abord, continua l'artiste, de ne pas offrir à une fille sans conséquence un prix qui lui donne une idée exagérée de sa valeur. Il n'est pas d'usage d'exalter les choses que l'on marchande. Tu agis en digne fils d'Albion, royalement, mais sans réfléchir que ces folles enchères gâtent la petite et la rendent intraitable. »

S'il était évident que ce rôle de pédagogue plaisait au peintre, il ne l'était pas moins que Maxwell, en ce moment, paraissait peu enclin à celui d'écolier.

« Ensuite ? fit-il sèchement.

— Ensuite, repartit Claude du même air magistral, c'est toujours une grande faute d'avoir l'air de mettre en doute la reddition de la forteresse qu'on assiége.

— Enfin pour parler net, dit John d'une voix où perçait l'ironie, avec Justine, si tu étais à ma place ?...

— Peuh! fit Saint-Martin dont le visage s'épanouit de suffisance, je ne te dis que ça, si j'avais seulement daigné vouloir....

— Ah! laisse-moi donc! s'écria brutalement Maxwell, tu n'es qu'un vantard et un fanfaron! »

Au milieu même des écarts de la colère, John n'avait jamais rien dit de plus vif. Dans sa bouche, cette sortie violente avait tous les caractères de la plus révoltante injure. Quelques détails sur l'artiste et sur l'intimité des relations de Maxwell avec lui le feront comprendre.

III

Entre tous les arts, celui seul du miniaturiste avait souri à son ambition. Au besoin, il ne dédaignait pas de peindre le portrait grand comme nature, et n'eût pas balancé à couvrir des toiles de vingt pieds, même de trente; mais il revenait toujours avec passion aux peintures à la loupe pour médaillons, broches et chatons de bague. Des notions superficielles sur toutes choses, notions recueillies au hasard des rencontres, en faisaient le plus intrépide contradicteur qu'il y eût au monde. Après boire, causer théologie et métaphysique lui semblait de rigueur; à ses heures de sobriété pour parler franchement, il abordait des questions moins graves. L'argot d'atelier dont il émaillait son langage, ses équivoques obscènes, son répertoire d'his-

toires graveleuses, son impiété pleine d'ostentation, et, par-dessus cela, son amour de railler à propos de tout et hors de tout propos, achevaient de lui donner la valeur d'une figure exemplaire.

Aux yeux de quiconque consentait à le croire, dans sa profession notamment, il n'avait point de rival. Comme disent de Rubens certaines personnes, on disait *la palette* de Claude Saint-Martin. N'était son horreur pour l'habit noir et les intrigues, depuis nombre d'années déjà il aurait le ruban rouge et serait de l'Institut.

On voit d'ailleurs trop souvent encore le succès et la fortune de charlatans moins audacieux.

S'agissait-il d'architecture, de sculpture, de musique, de poésie, pas un artiste, y compris les plus surprenants, n'étaient capables d'en raisonner mieux que lui. En ce qui concerne la chimie, l'astronomie, la médecine, l'art militaire, l'histoire, les voyages, etc., les plus grands savants comme les plus grands capitaines eussent pu profiter à ses aperçus.

Connaissant de source certaine l'aversion toute spéciale de Maxwell pour les chiffres, il traçait un jour sur le mur, à l'aide d'un charbon, une série de signes algébriques, et voulait obliger son ami à essayer la résolution du problème.

John protestait de son ignorance comme on se défend d'un crime.

« Tu ne seras jamais qu'un âne ! » s'écriait alors Saint-Martin triomphalement.

Puis, entassant lettres sur lettres, signes sur signes, équations sur équations, il tombait épuisé dans un fauteuil et ajoutait :

« Comprends-tu?... Non?... C'est pourtant encore plus facile que d'avaler un verre d'eau. »

Dans sa fureur de primer, il entreprenait un curé des environs sur le catéchisme, et, à force de tapage, réduisait le vieux desservant au silence.

Avec les fermiers, les meuniers, les maçons, les ouvriers de tous états, son intarissable faconde faisait merveille. Il les éblouissait par l'abus des termes techniques dont sa mémoire regorgeait, et manœuvrait tant et si bien de la langue, qu'il réussissait quelquefois à les convaincre qu'il était réellement du métier.

D'une taille presque égale à celle de John, mais massif des épaules et pourvu de cet embonpoint qui présage l'obésité, il avait l'œil trouble, les traits lâches, le teint livide des gens dont un libertinage inconsidéré a comblé la vie. Ses longs cheveux châtains rejetés avec prétention en arrière ne découvraient qu'un front étroit et fuyant. Une épaisse barbe rousse dissimulait une bouche vide et un menton trop court, sans parvenir à rehausser un masque où le cynisme éclatait avec non moins de force que de vanité. Le désordre voulu et cherché

de son costume eût suffi d'ailleurs à le trahir. A sa désinvolture de *chic*, on reconnaissait bien vite un de ces hommes qui embrassent ce qu'on appelle la carrière des arts, bien moins pour se distinguer du vulgaire par des œuvres méritantes que par un extérieur singulier.

Sa vanité ne souffrait même pas que les imperfections physiques fussent chez lui des disgrâces naturelles. Ainsi l'inclinaison vers la gauche du bout de son nez bossu et cassé n'était, affirmait-il, que le résultat d'un accident. Il n'avait pas encore dix ans : un jongleur, lui mettant une pièce de monnaie en équilibre sur le nez pour la lui enlever avec une fronde, n'avait réussi qu'à la condition de lui abattre le nez sur la joue. Il en était de même pour ses jambes légèrement arquées comme les branches d'un compas d'épaisseur : c'était la faute de ses parents, qui, trop tôt, lui avaient fait prendre l'habitude du cheval. En attendant, bien qu'il se vantât de se tenir en selle mieux qu'un Hongrois, John n'avait jamais pu le décider à monter même le plus doux des chevaux de son écurie.

Après cela, il eût été au moins extraordinaire qu'il ne fût pas à l'escrime d'une adresse à désespérer tous les maîtres d'armes présents et futurs. Par malheur, il avait fait le serment, devant un tribunal où l'appelaient les suites d'un duel, de ne plus jamais toucher une épée de sa vie.

En revanche, au billard et aux cartes, John trouvait toujours en lui un partner complaisant et infatigable.

A l'égard des hommes de ce genre, les sentiments modérés semblent impossibles : il est certain qu'ils inspirent toujours ou d'ardentes sympathies ou une répulsion profonde. En même temps que l'inconstance entraînait Maxwell à de pareilles liaisons, le défaut d'exercice intellectuel expliquait chez lui l'engouement pour ce genre de hâbleur. Parce qu'il n'avait guère vécu jusqu'à ce jour qu'avec des palefreniers et des maquignons, tout était nouveau pour lui. Au début surtout, son enthousiasme tenait du fanatisme. Claude, avec son bagage en apparence inépuisable d'anecdotes, de coq-à-l'âne, de charges, d'obscénités, le divertissait, le charmait, le passionnait. Il acceptait comme autant de versets d'Évangile les assertions du peintre, prenait pour de l'or pur la ferraille de ses connaissances encyclopédiques, s'en laissait imposer par ses vantardises, et finissait par le croire un homme tout à fait supérieur. Aussi, non content de paraître glorieux d'un tel hôte, de l'écouter bouche béante, de l'air dont un mâtin empêché par la graisse regarde bondir et courir un lévrier, souffrait-il que l'artiste le traitât comme un écolier, le morigénât, lui fît honte de son ignorance, et quelquefois même l'accablât de railleries dont la grossièreté frisait l'insulte.

Ce n'était rien.

A l'instar des enthousiastes, il faisait de la propagande, et prétendait faire partager son admiration à autrui.

Irma, qui s'était fait une règle inflexible de ne jamais fréquenter avec les hôtes du château, quels qu'ils fussent, avait prétendu tout d'abord comprendre le peintre dans cette exclusion. Son mari, à ce sujet, l'avait persécutée ou mieux tyrannisée, jusqu'à ce que, de lassitude, elle eût consenti à voir Saint-Martin. Déjà édifié sur l'humeur de la femme, celui-ci s'était montré vis-à-vis d'elle aussi modeste et réservé qu'il l'était peu avec John. Il avait eu promptement le secret de leur antagonisme, et, n'ayant plus à s'inquiéter des sentiments du mari, il s'était appliqué sans désemparer à se concilier les bonnes grâces de la femme. Une comédie vulgaire avait suffi à ce résultat. Irma, à son insu, avait été peu à peu gagnée par d'incessantes flatteries à sa beauté, à son jugement, à ses mérites. N'importe à quel propos, elle avait toujours raison, John toujours tort. Claude ne se lassait point de l'admirer et de la plaindre. Grâce à cette tactique, toutes les préventions passionnées du mari avaient glissé insensiblement au cœur d'Irma ; elle et l'artiste avaient fini par s'entendre si bien, que, jaloux, non de sa femme, mais du peintre, Maxwell, aux prises avec un violent dépit, s'était donné le ridicule de bouder

comme un enfant et de passer toutes ses journées dehors, soit à chasser, soit à courir à cheval ou en voiture dans les environs. Sa foi en la vertu d'Irma était si entière, qu'il ne lui était pas venu une seule fois à l'esprit de suspecter l'honnêteté des relations chaque jour plus intimes qu'elle entretenait avec Saint-Martin.

D'ailleurs, de nouveaux incidents s'étaient produits, cet état de choses avait brusquement cessé. Claude, après avoir négligé son ami deux mois et plus, s'était rapproché de lui tout à coup. A bien des égards il paraissait changé. Ainsi, à la cigarette qu'il avait fumée jusqu'alors, il substituait une longue pipe en bois qu'il tirait de son sac pour la souder à ses lèvres. Au mépris de sa prétendue sobriété et de ses tirades contre l'incontinence, il avait subitement des appétits de glouton et absorbait une telle quantité de liquide, que John trouvait en lui sinon un maître, du moins un rival redoutable. En même temps, devant Irma, il dépouillait son masque de réserve, et s'oubliait jusqu'à risquer la facétie obscène. Irma, à cette métamorphose, n'avait d'abord eu que de la confusion ; elle avait été bientôt aux prises avec une sourde colère. Ses relations avec l'artiste, si lentes à se nouer, avaient été rompues en un clin d'œil, et rompues de la part d'Irma sans aucun ménagement. Elle ne se contentait pas de se refuser absolument à le revoir, elle

n'en parlait plus que d'un accent haineux et plein de dégoût. S'il se trouvait fortuitement en sa présence, il avait à subir ses airs hautains et son silence méprisant. Elle n'avait même pas craint de dire un jour à son mari, assez haut pour être entendue de Claude : « Est-ce que vous ne m'épargnerez pas bientôt le supplice de me rencontrer avec cet homme-là? » Maxwell, tout heureux d'avoir retrouvé son ami, n'avait pas seulement songé à pénétrer le mot de l'énigme; il n'avait voulu voir, dans cette aversion soudaine, qu'une nouvelle preuve de l'inconstance du caractère des femmes.

John, toutefois, ne s'était dérobé qu'imparfaitement à l'influence que sa femme avait jadis exercée sur lui. En dépit de lui-même, elle lui imposait toujours. Partant, il n'était pas possible que ses préventions en faveur d'un homme pour lequel Irma marquait tant de répugnance, se maintinssent longtemps au même degré d'énergie. Sans qu'il s'en doutât, les dédains de sa femme enlevaient au peintre son plus sûr prestige. L'artiste justement, dont quatre ou cinq mois au château avaient épuisé le répertoire, en était réduit à donner une seconde édition de ses calembours, de ses turlupinades, de ses anas et de ses vanteries. Pour tout dire en un mot, il rabâchait, et Maxwell ne laissait pas que de s'en apercevoir. De jour en jour, sa prodigieuse considération pour le peintre devait forcément diminuer.

Comme l'enthousiasme, le désenchantement est soumis aux lois du plan incliné, qui ne souffre point de temps d'arrêt.

D'ailleurs, à mesure que John ouvrait les yeux à la lumière, le souvenir des mortifications qu'il avait eu à subir revenait à son esprit. Intérieurement, l'idée de briser son idole et de la renverser d'un piédestal usurpé souriait à sa rancune. Il en était venu à rester insensible aux plus exorbitantes bouffonneries du peintre, à lui tenir tête, et même à lui donner des signes non équivoques d'impatience.

Ajoutez que Claude, exaspéré par tant de déboires, n'avait commis que des maladresses en essayant de reconquérir le terrain perdu. Force lui avait été de comprendre que son règne était passé, que la place pour lui deviendrait de jour en jour moins tenable, et qu'il n'était que juste temps de fuir s'il voulait échapper aux affronts dont on ne se fait pas faute d'abreuver les parasites incommodes.

C'était enfin chose convenue : demain, à la première heure, Maxwell devait le ramener à la ville. Mais ce départ, arrêté sous la pression d'une contrainte morale, allumait en lui un ressentiment qu'il avait bien du mal à dissimuler. Impuissant en outre à pardonner les mépris de la femme et le refroidissement du mari, il semblait n'attendre qu'un prétexte pour exercer contre eux des représailles dignes de mémoire.

A ses oreilles, précisément, venait de retentir une apostrophe qui mettait le comble aux outrages dont il croyait avoir à se plaindre.

Effectivement, entre toutes les choses à l'occasion desquelles fermentait sa vanité, il était un chapitre surtout, celui des femmes, où cette vanité, mise en vibration, le surexcitait jusqu'à la démence.

Quelle ne devait donc pas être sa fureur quand John, dans lequel il n'avait jamais voulu et ne voulait voir encore qu'un grand enfant à l'intellect noué, s'émancipait au point d'oser lui dire en face, à propos de galanterie :

« Tu n'es qu'un vantard et un fanfaron! »

IV

Claude tressaillit comme si on l'eût frappé au visage. Sous l'action de la blessure faite à son amour-propre, l'épithète ridicule dont on poursuit le mari de la femme adultère effleura ses lèvres. La velléité était d'autant plus surprenante qu'il ne pouvait parler sans se dénoncer lui-même. Il ne recula pourtant qu'avec effort devant l'énormité de la trahison. Son mutisme contraint rappelait les angoisses de l'homme qui se défend contre le vertige que causent les profondeurs d'un abîme. Il regardait John avec des yeux où éclataient l'amertume et la haine; il faisait souvenir du chien en arrêt et prêt à fondre sur le gibier.

Mais les lueurs de raison qui par-ci par-là traversaient encore son esprit, quelque peu déjà troublé

par l'ivresse, l'induisirent, sinon à abandonner, du moins à différer l'aveu d'un secret dont la divulgation semblait devoir suffire à sa vengeance.

A la suite d'une longue pause, il se secoua subitement et saisit son verre.

« Buvons! » fit-il d'un ton dégagé.

Maxwell, en même temps qu'il venait de s'emporter, avait brusquement pivoté sur lui-même; il ne présentait plus au peintre que les sinuosités d'un profil contracté par la mauvaise humeur. La provocation amicale de l'artiste le laissa de marbre.

« Comment! ajouta celui-ci en remettant avec fracas son verre sur la table, je pardonne à ta jeunesse une boutade aussi injurieuse qu'intempestive, et voilà ta reconnaissance!... Sache donc qu'il me suffirait d'ouvrir la bouche pour faire rentrer dans ta gorge la malheureuse phrase qui vient d'en sortir. »

John releva la tête et regarda le peintre d'un air de défi.

« Pure jactance que tout cela, » dit-il en haussant les épaules.

Les traits de l'irascible Saint-Martin trahirent de nouveau les sentiments de haine et de colère auxquels il était en proie.

« Ah çà, mon cher, dit-il au milieu d'une extinction de voix subite, sur quelle herbe as-tu marché? Voudrais-tu te venger sur moi de ton insuffisance

auprès des femmes? Il te siérait mieux, ce me semble, puisqu'il te plaît enfin de faire l'homme, d'utiliser les prémices de ce courage à secouer le joug du cotillon. »

En réponse à ces sarcasmes, Maxwell prétendit avec hauteur qu'il ne subissait le joug de personne.

L'histoire de son mariage avec une femme à laquelle, de son propre aveu, il s'était flatté de ne jamais donner d'autre titre que celui de maîtresse, n'éveilla en lui aucune confusion.

Il répondit à Claude, qui évoquait ce souvenir :

« J'avais fait le serment de l'épouser. »

Tout ce qui croupissait de cynisme au fond du cœur de l'artiste monta à la surface.

« Tudieu! fit-il, comme tu y vas! Mais la seule moitié de mes serments, si j'eûsse été assez faible pour les tenir, m'eût réduit à un sérail plus nombreux que celui du Grand Turc. »

John répondit de l'air du plus grand flegme :

« Ça serait à recommencer que je le ferais encore.

— Pouah! fit Claude, une femme qui ne craint pas de te refuser la porte de sa chambre.

— Sans doute, quand je suis ivre, c'est son droit. Il serait odieux de la violenter au sujet d'une habitude qu'elle a en horreur. A part cela, je la tiens pour une femme attentive, dévouée, d'une égalité d'humeur inaltérable.

— Parbleu! repartit méchamment l'artiste aux

oreilles de qui l'éloge d'Irma sonnait mal; du moment où tu lui laisses une liberté égale à la tienne, à quel propos éclaterait sa maussaderie? »

A cette observation étrange, Maxwell se redressa et plongea ses yeux dans ceux de son adversaire.

L'assurance de la fatuité sur le front et le sourire de la malignité aux lèvres, le peintre essuya ce regard sans comprendre ce qu'il avait de menaçant. Il était impuissant à modifier son opinion sur son ami, dans lequel il s'obstinait à ne voir qu'un jeune homme inoffensif avec qui on pouvait prendre sans danger toutes les licences possibles. Néanmoins, à partir de cet instant, John n'eut plus qu'un calme d'emprunt.

« C'est juste.... fit-il de l'air d'un homme qui se rend à de bonnes raisons; bien que dans sa conduite, ajouta-t-il nonchalamment, il ne paraisse pas qu'elle songe à se prévaloir de cette liberté. »

Saint-Martin repartit aussitôt :

« Il paraît tout bonnement que sur les femmes tu ne partages pas l'avis du fameux Jehan de Meung. »

Maxwell avoua ne pas comprendre, et Claude, d'une voix embarrassée par l'ivresse, s'empressa de citer les vers infâmes auxquels il venait de faire allusion.

« Tu me vois en effet disposé à soutenir, répliqua John toujours calme en apparence, que cette asser-

tion à l'égard d'Irma est une calomnie. J'échangerais ma main contre la preuve du contraire.

— Garde-toi d'une pareille gageure! s'écria l'artiste en ricanant; à moins que tu ne tiennes à devenir manchot.... »

Le soupçon se glissait au cœur de Maxwell; il était livide de colère. Dans la violence même du désir d'arriver à une certitude il puisa les ressources d'une comédie à laquelle, de sa nature, il n'était nullement propre. Sa main tremblante embrassa, sans doute intentionnellement, le goulot d'une bouteille qui contenait autre chose que du vin. Les verres, remplis jusqu'aux bords d'alcool, furent vidés en un clin d'œil par les deux adversaires.

« Est-ce que, par hasard, reprit John, qui, la sueur au front, l'œil hagard, s'efforçait de sourire, ma femme aurait eu, à ta connaissance, quelque faiblesse qui t'autoriserait à parler comme tu fais?

— Eh! eh! fit Saint-Martin avec un nouveau ricanement.

— Voyons, avoue-le, ajouta Maxwell. La jalousie, tu sais, est le moindre de mes défauts. Je n'ai pas le droit, d'ailleurs, d'être jaloux, c'est convenu : Irma est libre; il n'y a pas à craindre que je contrarie jamais ses penchants.

— Et c'est bien avisé, dit Claude avec impudence, car il est probable que tu y perdrais ton latin. »

A voir John vaciller sur son siége, il semblait qu'un serpent lui mordît les entrailles; outre cela, ses yeux erraient à l'aventure, et ses doigts caressaient le relief des objets à sa portée.

C'est un état dont n'approchera jamais l'expression la plus énergique que celui de cet homme qui, au milieu même des envahissements de l'ivresse, impuissant à chasser une idée horrible, harcelé par des angoisses dévorantes, essayait encore, pour tromper son ennemi, de paraître tranquille et même de sourire.

Son énergie ne pouvait suffire longtemps à un tel rôle, et la patience lui manqua enfin.

Fatigué de jouer au diplomate en pure perte :

« Écoute, dit-il soudainement au peintre en fixant ses prunelles ardentes sur lui : je tiens le récit de tes amours en général pour un tissu d'impostures, et c'est pourquoi je t'ai appelé vantard et fanfaron. Ce n'est pas assez : fondé à croire que tes insinuations actuelles ne reposent sur rien de sérieux, je veux, à moins que tu ne procèdes par assertions catégoriques, joindre à ces épithètes celles de fourbe, de calomniateur, de lâche !... »

Maxwell parlait d'une voix sourde, embarrassée plus encore par la rage que par l'ivresse. Ses yeux étaient pleins de sang et ses lèvres blanches d'écume. Les instincts féroces du boxeur semblaient se réveiller en lui.

Son adversaire, par malheur, n'avait pas le cerveau moins troublé. Il était d'ailleurs bourrelé comme d'un remords du souvenir des affronts qui le chassaient du château. La rancune amassée en lui et la soif de vengeance le prenaient à la gorge et l'étranglaient. Ces dernières injures, en tordant jusqu'à la déchirer son unique corde sensible, c'est-à-dire son amour-propre, achevèrent de lui donner le vertige.

On disait d'un homme qu'il avait une vanité si grande qu'elle serait capable de lui inspirer même une bonne action. Il devait arriver, au contraire, que Saint-Martin, à force de vanité, ne reculerait pas même devant une infamie.

« Tu es aussi par trop naïf, dit-il d'un air moitié railleur, moitié furieux, de croire que, dans mes trois mois de tête-à-tête avec ta femme, je ne me sois préoccupé que de son portrait. »

La phrase n'était pas achevée, que John, s'efforçant de se mettre debout, se saisissait d'une bouteille et en menaçait le peintre. Celui-ci, sans perdre une seconde, suivit de point en point cet exemple. Les deux projectiles partirent en même temps. Au lieu de se croiser et d'atteindre à leur but réciproque, ils se rencontrèrent à mi-chemin et se brisèrent en mille pièces. Des éclats de verre inondèrent la table, les fauteuils, la chambre.

Cependant nos deux champions, marchant l'un

vers l'autre en chancelant, se prirent au collet, à bras le corps, à la gorge, par les cheveux, et roulèrent ensemble sur le plancher, parmi les tessons de bouteilles. Non contents de balbutier des jurons et des insultes, de pousser des cris sauvages, ils jouèrent à l'envi l'un contre l'autre des poings, des ongles et des dents. Une pareille bataille n'a rien d'essentiellement pittoresque. Il convient même de la couvrir au plus tôt d'un voile. Prélude d'un drame terrible, elle était au reste sans danger immédiat pour deux hommes qui ne devaient pas seulement s'en rappeler la durée. Leurs tentatives n'aboutirent qu'à user les forces que leur avait laissées l'ivresse. Au beau milieu de la lutte, leurs muscles se détendirent, leur vue se troubla, la mémoire s'éteignit en eux, des mots décousus voltigèrent sur leurs lèvres; ils plongèrent bientôt dans l'extase, puis, de l'extase, ils ne tardèrent pas à glisser dans un sommeil profond...

V

Aux ténèbres, cependant, succédait l'aube, et à l'aube le jour, mais un jour presque aussi pâle qu'un crépuscule. Une atmosphère pluvieuse de la couleur du plomb interceptait les feux du soleil levant. Irma avait déjà quitté son lit. Enveloppée d'un peignoir en cachemire à fleurs, chaussée de pantoufles fourrées, tête et cou nus, elle tira ses rideaux et ouvrit l'une de ses fenêtres. Cette fenêtre, au premier étage de la façade opposée à celle de la cour, commandait toute la vallée sur l'éminence de laquelle était bâtie la maison. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'œil planait sur des masses de verdure, ondulées au caprice de la pente et des plis du terrain, et magnifiquement colorées déjà de toutes les nuances automnales. Sous le ciel

humide, du sein de cet océan aux vagues tour à tour vertes, fauves, sanglantes, jaunes, couleur de rouille, s'élevait, comme pour la prière, la voix tendre et discrète d'oiseaux innombrables, dont les gazouillements, par le fait même d'une immense variété, produisaient une harmonie confuse, singulière, inexpressible, enchanteresse. De vrai, ces mystérieuses perspectives ne parlaient point aux yeux d'Irma; ces bruits enivrants n'avaient aucun sens pour son cœur : accoudée nonchalamment sur la margelle, elle regardait sans voir, elle écoutait sans entendre; elle semblait simplement jalouse de respirer un air plus frais que celui de sa chambre.

Il s'en fallait de beaucoup, néanmoins, que ses apparences fussent celles d'une nature vulgaire. Outre qu'elle était grande pour une femme, que l'ampleur de ses épaules annonçait qu'elle deviendrait puissante, que les proportions et l'élégance de son buste, de ses membres, de ses pieds, de ses mains eussent tenté l'art d'un maître, tous ces détails n'éclataient en quelque sorte que pour concourir, avec un ensemble merveilleux, à l'intensité d'une physionomie pleine d'intérêt et de charme. Son cou, bien que bruni par le hâle, était splendide et portait la tête avec infiniment de grâce. Une couronne de cheveux châtains, drus et luisants, esquissait comme à l'estompe l'arche du

front, auquel de minces sourcils, comparables à des traits de plumes jumeaux, servaient d'assises. En même temps que le nez, la bouche, le menton, l'ovale du visage dont la blancheur se teignait aux joues de belles couleurs roses, accusaient, par leurs contours fermes, un caractère de la trempe la plus énergique et capable des résolutions les plus extrêmes, les ardeurs contenues d'une âme expansive et l'inquiétude de besoins inassouvis allumaient dans ses prunelles brunes un véritable incendie dont les reflets éclairaient toute la figure. Par-dessus cela, elle marchait admirablement bien : le mouvement mesuré de son pas imprimait à sa taille cambrée et souple, à tout son corps, des oscillations d'une séduction irrésistible.

Dans ce château des Ormes où la fortune l'avait ensevelie, sa beauté n'existait que pour le miroir, la force dont son âme était le foyer tournait à son supplice. Maxwell ne l'aimait bientôt plus d'un amour assez exclusif pour lui sacrifier ses passions. Contrainte, au bout d'un accord de dix-huit mois, de le tenir à distance, de renoncer d'ailleurs aux joies de la maternité, elle voyait disparaître de son horizon les perspectives consolantes que lui avait ouvertes le mariage, et était ressaisie insensiblement par l'espèce de léthargie où elle languissait dans le comptoir paternel.

Au milieu du vacarme des hôtes qui ne cessaient

de remplir et de vider le château, sa solitude était profonde. Des quelques ressources dont elle disposait pour rompre l'uniformité des jours, la plupart n'avaient à ses yeux que ce charme prêté par une vie insipide aux distractions les plus insignifiantes. C'était ainsi qu'elle en venait à monter à cheval ou à viser des oiseaux autour de la maison; à jouer au billard avec Justine, ou encore à s'exercer dans sa chambre à éteindre une bougie avec les capsules d'un pistolet. Ce dernier exercice lui plaisait entre tous, et cela en raison de la rare adresse qu'elle y prouvait. Les livres que le hasard avait mis sous sa main l'avaient dégoûtée de la lecture.

Elle employait le reste de son temps à s'ennuyer sur un ouvrage de tapisserie, quand la nécessité ne l'obligeait pas d'écrire quelque lettre laconique à sa mère.

L'unique intérêt de sa vie était désormais l'avenir de sa famille. Sans avoir pour les membres de cette famille d'autres sentiments que ceux d'une tiède affection, elle les accablait incessamment des témoignages de la plus vive sollicitude. Il ne lui suffisait plus d'affecter à leur bien-être la presque totalité du budget de sa toilette, elle ne se lassait point encore d'intercéder auprès de son mari en leur faveur. Maxwell donnait sans compter; jaloux de seconder les vues de sa femme, il se livrait au plaisir de lui accorder plus encore qu'elle ne lui de-

mandait. Un tiers de ses revenus suffisait tout juste à ces largesses. Le père et la mère d'Irma jouissaient d'une honnête aisance; parmi ses frères, les plus jeunes apprenaient le commerce, les autres fondaient de coûteux établissements; ses sœurs, enfin, généreusement dotées, pouvaient s'abandonner au rêve d'un mariage honorable. Son ambition devait être comblée. Il n'était pas jusqu'à une tante maternelle, qui séjournait à Nevers, dont elle n'eût la consolation de pouvoir soulager la détresse.

En présence de ces résultats, néanmoins, elle n'était ni moins mélancolique ni moins sombre. Il semblait qu'il lui importât seulement d'assurer le calme de sa conscience; non contente de ne voir sa famille qu'à de longs intervalles, quand les circonstances l'exigeaient, elle conservait en outre, dans ces occasions, des dehors froids et hautains qui refoulaient au fond des cœurs les démonstrations de reconnaissance prêtes à éclater.

Son isolement, d'ailleurs, était fondé en raison. La bassesse de son origine aussi bien que les habitudes déplorables de son mari lui fermaient le milieu où elle aurait pu, sinon se plaire, du moins se trouver à sa place. Faute de pouvoir fréquenter avec ses égaux en fortune, elle préférait se refuser à toutes liaisons et vivre seule. Au fond, l'ennui la consumait. On eût pu comparer ses manières gla-

ciales à la couche de neige qui parfois recouvre le travail souterrain d'un volcan. Pénétrée de l'inanité de ses forces, désespérant d'une existence mieux remplie, elle était toutefois résignée et tombait graduellement dans une mélancolie qui, pour elle, n'était pas sans charme. L'opinion à peu près unanime de ceux qui, aux alentours, connaissaient ses goûts apparents, son humeur fantasque, sa sauvagerie, c'était qu'elle n'avait pas la tête bien saine. Des bourgeois, cette opinion s'était répandue chez les paysans, et il n'était pas jusqu'aux pauvres dont elle prenait soin qui ne lui attribuassent un cerveau quelque peu dérangé.

Elle lutta bien des jours avant de consentir à voir le nouvel hôte des Ormes. John usa presque de violence pour l'arracher à sa retraite ; il ne ressentait pas seulement le besoin de faire partager à autrui le fol enthousiasme que lui inspirait le peintre, il voulait encore, dans la crainte de sa propre insuffisance, que la beauté d'Irma servît à le retenir au château. L'éloge de Claude ne cessait de retentir aux oreilles de la femme, et les convoitises de l'artiste étaient incessamment surexcitées par les propres paroles du mari. Aussi peut-on affirmer que, moralement, celui-ci jeta sa femme à la tête de son ami Saint-Martin.

Il ne saurait être nullement question d'atténuer les torts d'Irma ; il s'agit simplement de les expli-

quer. L'occasion d'exercer sa vive pénétration lui avait fait toujours défaut. Claude, servi par l'instinct qui n'abandonne pas même l'homme le plus médiocre en ces sortes d'aventures, joua auprès d'elle le rôle d'un misanthrope accablé sous d'amères déceptions, trompé perpétuellement en amitié comme en amour, et tourmenté du désespoir de trouver jamais une âme jumelle capable de le comprendre. Outre cela, pas une parole ne glissait de ses lèvres, sinon pour rehausser ses mérites ou rappeler ses succès et les hautes destinées auxquelles il aurait pu prétendre. Par contre, il affectait de répugner aux vices de Maxwell, et s'appliquait sans cesse soit à le prendre en flagrant délit d'ignorance, soit à le tourner en ridicule. Se flatterait-on de trouver beaucoup de femmes qui, placées dans les mêmes conditions, ne seraient pas dupes de cette tactique? Irma n'adorait point son mari, et, de plus, elle méprisait ses penchants. John, aux yeux de sa femme, diminua encore et pâlit en raison même des proportions grandissantes et de l'éclat des incomparables qualités de l'artiste. Il serait toutefois étrangement absurde d'appliquer le nom d'amour aux sentiments d'Irma. Claude l'engourdit à force d'évoluer autour d'elle; ce fut la fascination du reptile sur l'oiseau. Il est du moins hors de doute que la lutte fut longue et douloureuse, et que l'issue coûtait à Irma alors

même qu'elle ne croyait point s'être honteusement méprise, sa tranquillité d'esprit.

Au surplus, l'entente cordiale ne fut pas entre eux de longue durée. Saint-Martin abhorrait la gêne ; à peine fut-il assuré du triomphe, qu'il se démasqua ; d'un jour à l'autre la métamorphose fut complète. Irma voulut croire d'abord à une comédie de mauvais goût, mais passagère. Il fallut bien qu'elle se rendît à l'évidence. En moins de quelques heures, elle en apprit plus que ne lui en avaient enseigné les vingt-huit ans dont elle était vieille. L'éclair n'est pas plus prompt que le fut son coup d'œil. Elle pénétra le comédien jusque dans les plus secrets replis de sa nature, et apprécia vite cet homme usé, sans conscience, sans cœur, sans éducation, esclavé de sa vanité et capable de toutes les bassesses. Sa honte fut sans bornes et son accablement mortel. Saint-Martin valait mille fois moins encore que son mari. Anéantie en quelque sorte sous le poids de son erreur, elle se demandait comment elle avait pu devenir coupable.

A en croire un hypocondriaque décidé, l'histoire pourtant serait des plus simples. « Celui, dit-il, qui conspire le déshonneur de son prochain ne réussit la plupart du temps qu'à la condition de se montrer autre qu'il n'est. A l'heure où, jugeant la mascarade inutile, il se démasque, il arrive presque toujours

qu'il ne peut soutenir la comparaison même avec l'homme le plus exécré, et c'est là, sans contredit, pour la femme qui n'a pas perdu tout sentiment de délicatesse, l'un des plus rudes châtiments de l'oubli de soi-même. »

Saint-Martin se croyait doublement le maître, d'un côté par l'amour, de l'autre par la peur du scandale. Il avait été déçu dans toutes ses prévisions. Les bornes de son discernement ne lui permettaient guère d'aller au delà des apparences de cette femme. Elle était impuissante à se complaire dans un sentiment que condamnait sa raison, et possédait en outre une fierté et une énergie qui la mettaient au-dessus de toute crainte. La vivacité de son mépris pour Claude ne put se comparer qu'à l'ardeur de son empressement à le lui faire sentir. Il voulut persister dans une familiarité qu'il regardait comme un privilége, et par l'air seulement dont elle l'examina, il fut sur-le-champ réduit au silence et forcé au respect. Sa vanité avait été mise à de terribles épreuves. Irma ne s'était pas bornée à l'accabler d'outrages et à le défier, elle avait encore ouvertement inquiété son mari jusqu'au jour où il s'était décidé à partager son mépris et sa haine. Le séjour du peintre au château l'importunait, elle ne pouvait l'entrevoir seulement sans éprouver des transports de colère; il fallait qu'elle le contraignît à partir. Son implacable ressentiment avait prompte-

ment décidé le résultat qu'elle souhaitait avec toutes les violences de la passion.

Elle avait appris que ce jour même devait éclairer le départ de son ennemi, et l'impatience de se voir débarrassée d'un voisinage odieux l'avait éveillée dès l'aube. Il lui tardait de sentir la vie autour d'elle, d'entendre le remue-ménage des domestiques, le grésillement des roues sur le sable humide de la cour. Son mari était d'ordinaire matinal et avait coutume de veiller lui-même à la besogne des palefreniers; d'énergiques jurons et l'aboiement des chiens annonçaient sa présence aux environs des écuries. Pourtant, à sept heures sonnées, rien ne remuait encore. Irma commençait à s'alarmer et à craindre que le départ, par suite de quelque orgie, n'eût été renvoyé à un autre jour. Déjà, après avoir déverrouillé la porte de sa chambre, elle levait le bras pour sonner Justine. Un bruit de pas suspendit son geste. Presque aussitôt sa porte fut violemment poussée, et Maxwell s'y présenta tout à coup.

VI

Il était horriblement pâle; ses paupières rouges bayaient, pour ainsi dire; le désordre de ses vêtements, çà et là souillés, témoignait suffisamment de l'emploi de sa veille. Quelque chose d'anormal se passait en lui, c'était clair; toutefois il rappelait bien plus un homme sous le poids d'une mortification que sous celui d'un outrage; ses traits fatigués respiraient plutôt la confusion que l'esprit de vengeance. Dans son âme, en effet, dont la débauche avait détendu les ressorts, les longs ressentiments n'étaient plus possibles; un sommeil de quelques heures avait suffi à réduire sa grande fureur à un simple sentiment de honte et d'amertume. Il paraissait même assez en peine de son rôle de mari offensé; une profonde indécision se lisait dans ses yeux comme dans son attitude.

Irma lui vint en aide.

Impatiente de savoir à quoi attribuer sa visite matinale et son air étrange :

« Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle. Est-ce que vous ne partez pas?

— Non, fit-il brutalement, je ne pars pas. »

Cependant, détournant la tête, il se mit à mesurer la chambre d'un pas agité. Irma le suivit quelques instants des yeux.

« Pourquoi? » ajouta-t-elle avec un étonnement croissant.

John s'arrêta à deux pas d'elle et la regarda de nouveau dans les yeux.

« Hypocrite!... » fit-il soudainement, d'un air où éclatait le mépris.

La pensée d'Irma était si loin des préoccupations de son mari, que cette apostrophe la laissa de marbre. Elle lui demanda d'un air stupéfait, qui n'avait rien de joué :

« Que dites-vous?

— Je dis, repartit John vivement, que vous eussiez dû au moins vous arranger de manière à m'épargner tant de ridicule.

— Si vous voulez que je vous comprenne, reprit Irma impatientée, parlez plus clairement.

— Quoi! s'écria John, il faut que j'apprenne d'une bouche étrangère que votre réserve n'est qu'une comédie, que cette pudeur qui, à mes dés-

ordres, rougissait votre front, n'est que le masque d'un ignoble libertinage! »

Irma ne savait plus que penser; l'assurance disparaissait de ses traits. Son mari ajouta d'un accent amer :

« Ah! vraiment, je croyais mériter mieux que de devenir la risée d'un homme tel que ce misérable Claude! »

Irma tressaillit violemment; toute sa présence d'esprit faillit l'abandonner.

Une hypothèse, plus agile que l'éclair, brilla en elle et la soutint.

» Attachant sur son mari un de ces regards scrutateurs sous le feu desquels il n'est pas possible de mentir :

« On s'est joué de vous, lui dit-elle audacieusement. Un voisin outré de ma tiédeur, ou encore un domestique mécontent de ma rigidité aura prétendu se venger par quelque insinuation malveillante.

— Continuez, répliqua Maxwell dont la tête secouait en quelque sorte le dédain.

— Quelle apparence y a-t-il, reprit Irma avec emportement, que ce Claude m'ait jamais sérieusement occupée?... un homme que je hais!

— Il n'en a pas toujours été ainsi.

— C'est que je ne le connaissais pas! » repartit Irma d'un air sombre et désespéré.

Elle ajouta presque aussitôt, dans son impatience de connaître le mot de l'énigme :

« Sur quoi vous fondez-vous, enfin, pour me jeter cette injure au visage?

— Sur quoi je me fonde? demanda John.

— Oui, fit Irma, qui a pu, qui a osé offenser vos oreilles d'une telle infamie? »

Maxwell eut un mouvement d'indécision.

« Ah! tenez, fit-il soudainement, j'ai pitié de vous; ne vous enferrez pas davantage. Vous n'aimez pas, que je sache, le mensonge par goût. Je veux bien vous épargner les embarras d'une honteuse confusion.

— Eh bien? dit Irma haletante, décidément émue et effrayée.

— Eh bien, ajouta John, apprenez que je tiens le fait de votre complice lui-même. »

La secousse que reçut Irma fut si rude, qu'elle en perdit un instant la conscience de ses facultés. En même temps qu'elle reculait et cherchait l'appui d'une table, elle penchait la tête, un nuage rouge glissait sur son front, le globe de ses yeux semblait se vitrifier dans l'orbite; on l'eût prise pour la statue de l'horreur.

Le mirage d'un doute effleura encore son esprit.

« C'est impossible! » fit-elle d'une voix éteinte.

Puis, relevant son visage bouleversé dans la direction de son mari, elle ajouta d'un ton suppliant :

« Voyons, ne mentez pas, dites-moi, sans omettre un détail, ce qui est arrivé. »

Maxwell eut la constance de raconter l'orgie de la veille, sa querelle avec le peintre, enfin l'étrange aveu que ce dernier lui avait jeté à la tête en ricanant.

Aucun doute n'était plus possible.

Irma tomba de nouveau dans son morne accablement; elle serrait les dents; ses narines gonflées respiraient la fureur; un farouche désespoir allumait ses prunelles.

Il ne fallut rien moins que les reproches injurieux de son mari pour l'arracher à cette torpeur douloureuse. Maxwell disait :

« Je vous ai sauvée de l'opprobre. Passant par-dessus votre pauvreté comme par-dessus votre origine, j'ai fait de vous ma femme.... Vous avez feint des goûts délicats, vous m'avez accablé de vos mépris, vous avez été jusqu'à m'interdire l'entrée de votre chambre.... J'ai tout enduré sans me plaindre; votre dureté ne me semblait que justice.... Mieux que cela, quoi que vous m'ayez demandé, vous n'avez jamais eu un seul refus à essuyer de moi.... Comment m'avez-vous récompensé?... Par une abominable perfidie, en me couvrant de ridicule, en prenant partie contre moi avec un homme que je traitais comme un ami, qui s'asseyait à ma table, qui puisait sans scrupule à ma bourse. »

Tandis que son mari parlait, Irma sortait peu à peu de l'engourdissement; les muscles de sa face cessaient d'être rigides; sur le front, dans les yeux, reparaissaient les symptômes d'une active pensée.

Elle n'entendait d'ailleurs son mari que vaguement; ses préoccupations douloureuses portaient avant tout sur les mesures que commandait la situation.

A la manière enfin dont elle se secoua et releva la tête, il fut aisé de comprendre qu'elle n'avait plus à réfléchir et que ses résolutions étaient prises.

« Allez, fit-elle d'un air de mélancolie et de désespoir, vous ne pouvez pas me mépriser plus que je fais moi-même.

— C'est donc vrai! » s'écria John dont l'esprit crédule n'eût pas demandé mieux que d'être amusé par un mensonge.

Un long silence répondit pour Irma qui, à dater de ce moment, ne cessa plus d'être digne, et même, de l'aveu de son mari dans l'enthousiasme, grande, superbe, presque sublime.

« Vous expliquer comment cela s'est fait, ajouta-t-elle, ne me le demandez pas, je n'y comprends rien moi-même. Ç'a été un rêve, un cauchemar, de la folie, du vertige. Que voulez-vous? Sous l'empire d'une hallucination, il m'a semblé voir un homme magnifique, distingué, puissant, supérieur, plus qu'un homme enfin. Exécrable illusion

d'où je me suis réveillée si malheureuse! car, l'espace d'un éclair, et je n'ai plus aperçu qu'un être grossier, cynique, avili, inférieur au plus brutal de vos maquignons. De l'espèce d'admiration qu'il m'inspirait, j'ai passé presque sans transition au mépris, au dégoût, à l'horreur. Un repentir poignant m'a serré l'âme. Je ne saurais dire combien de jours je suis restée anéantie sous le poids de l'humiliation. Le besoin tyrannique de vous voir partager ma répugnance et ma haine a pu seul triompher de cet accablement mortel. Avec quel bonheur je vous eusse vu insulter cet homme! avec quelle passion je souhaitais entendre la voiture qui l'éloignerait d'ici! Le secret de ma chute n'était connu que de celui qui m'y avait entraînée, et j'avais bien le droit d'espérer qu'il emporterait avec lui ce secret dans la tombe. A votre accusation de tout à l'heure, croyant à l'effet d'un vague soupçon, j'ai opposé un énergique démenti. Vous êtes convenu vous-même que je n'aimais point à mentir; mais votre repos valait bien un mensonge. Du moment où vous avez puisé la vérité à sa source même, loin de songer au subterfuge, j'éprouve une sorte de volupté à décharger mon âme du fardeau qui l'écrase, à vous avouer mon péché, mon repentir, ma honte, mes remords, mon supplice. »

Sa voix de contralto, musicale, veloutée, qui était

bien celle qu'on s'attendait à entendre sortir d'une si belle bouche, empruntait encore à la douleur ce charme mystérieux et pénétrant que l'imagination prête à celle des syrènes.

En dépit de lui-même, Maxwell était gagné et penchait vers le pardon.

L'ombre railleuse de Claude, qui traversa ses yeux, différa l'expression de ce sentiment charitable.

« Tout cela, dit-il en hochant la tête, ne prouve pas grand'chose.

— Aussi devez-vous croire, reprit Irma sur-le-champ, que je ne m'en tiendrai pas là.

— Que voulez-vous dire ?

— Au cas où vous n'eussiez pas été dans le secret de mon remords, répondit-elle, il m'eût été possible à la longue de ne point rougir en votre présence. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Je voudrais vous regarder en face, que je ne le pourrais pas, même avec vingt fois plus de courage que je n'en ai. Aussi vous déclaré-je, et vous pouvez regarder cette déclaration comme irrévocable, que vous me voyez pour la dernière fois. »

John fit un geste d'étonnement.

« Que prétendez-vous faire? demanda-t-il. Pas d'imprudence! ne jurez pas! Soyez assurée, dès à présent, que j'oublierai tout.

— Mais moi, repartit fermement Irma, il ne sera

jamais en mon pouvoir de rien oublier; le souvenir ne s'éteindra en moi qu'avec la vie.

— Songez, dit John, que de mon côté les torts sont nombreux.

— Oh! fit Irma, votre position n'est pas comparable à la mienne. Vos désordres ne sauraient en aucune façon autoriser les miens: vous-même ne le croirez pas deux jours de suite. Cela est si absolument vrai, qu'au premier accès de mauvaise humeur ou de colère, oubliant vos bonnes intentions, vous m'accablerez de reproches, peut-être d'injures.

— Je suis prêt à jurer....

— Vous savez si je suis ferme et résolue, interrompit Irma d'un accent énergique. Le désespoir a décuplé cette fermeté et cette résolution. Rien au monde ne me détournera du parti auquel je me suis arrêtée.

— Confiez-moi au moins, dit Maxwell avec inquiétude, quel est ce projet. »

Irma fit une pause avant de répondre; elle parut se recueillir.

« C'est une chose fatale, reprit-elle soudainement en levant la tête, quoi que vous juriez, vous me voyez bien pour la dernière fois.... »

John voulut encore l'interrompre.

« Ne m'interrompez pas, ajouta-t-elle, vous ne connaissez pas toutes mes raisons. Avant de me

séparer définitivement de vous, j'ai diverses choses à vous dire, plusieurs grâces à vous demander. Asseyez-vous donc là, et écoutez-moi avec patience, si c'est possible.... »

Maxwell, qui maintes fois avait éprouvé l'indomptable énergie de sa femme, ne jugea pas à propos de l'entreprendre en ce moment. Pour lui complaire, il s'assit dans le fauteuil qu'elle lui désignait, et attendit.

VII

« A vous entendre, vous m'auriez sauvée de l'opprobre, dit Irma à la suite d'une pause. Non. Ce qui est exact, vous m'avez soustraite à une condition vraiment misérable. Une malédiction semblait peser sur mon père et ma mère; ils soutenaient vainement une lutte désespérée contre la pauvreté, et s'éteignaient prématurément dans le besoin, l'amertume, le chagrin. Ce n'est pas tout : pendant que, moins résignées, moins fermes que moi, mes sœurs songeaient déjà sourdement à se révolter contre la fortune, à fuir la maison paternelle, mes frères, encore sans état, abandonnés à eux-mêmes, réduits à envier le sort d'autrui, pouvaient, sous la contrainte de la nécessité, succomber à mille tentations, se résoudre au mal. Déjà, pour moi, le

jour luisait où, impuissante à conjurer le péril, l'âme dévorée d'angoisses, j'assistais au navrant spectacle de la ruine, du déshonneur, du désespoir de ceux qui m'appelaient leur fille. Votre générosité, John, a changé cet horrible avenir en un présent plein de bien-être et de considération; grâce à vous, mon ami, ce père et cette mère vivent dans l'aisance, mes sœurs sont assurées contre les hasards de demain, et mes frères sont tous en voie de prospérité. A tout prendre, mon cher John, eu égard à l'immense bonheur que je vous devais, loin de vous reprocher vos excès, loin de vous témoigner du mépris, loin de vous repousser, j'aurais dû, fermant les yeux, perpétuellement m'agenouiller devant vous, baiser la poussière de vos pas, vous adorer. Vous avez été pour moi une Providence, un Dieu.... Essayez donc, à cette heure où ces vérités me brûlent, où je sens tout cela avec une violence inexprimable, où la reconnaissance coule à flots de mon âme, essayez donc de mesurer ma honte et mon repentir, et comprenez enfin jusqu'à quel point il me serait impossible de vivre actuellement en votre présence.... Quoi! mon ami, à vous si généreux, si loyal, si brave, si noble, après tout, j'ai pu, un jour, une heure, une seconde, préférer un homme déjà vieux, sans cœur, sans esprit, sans distinction, sans courage, un homme qui ne vaut pas dans tout son corps ce que

vous valez dans un seul de vos cheveux!... Ah! vraiment, il faudrait que j'eusse toute honte bue, il faudrait que je n'eusse ni cœur ni âme, il faudrait que je fusse la dernière des femmes, pour pouvoir désormais, après un tel crime, vous envisager sans rougir!... »

Dans sa modestie, Maxwell était bien éloigné de croire qu'il méritât tant de louanges. Il n'en était pas moins charmé d'entendre de la bouche d'Irma des paroles si flatteuses; son front était tout à fait rasséréné, et ses traits ne portaient plus trace d'irritation contre sa femme.

A l'en croire même, il ne demandait qu'à passer l'éponge sur tout souvenir fâcheux et à recommencer une lune de miel.

Irma fut inflexible.

« Parlons maintenant, dit-elle, de ce que j'attends de vous. Je lis le pardon dans vos yeux; ce n'est pas assez. Il n'est pas dit que mon père et ma mère, mes sœurs, mes frères ne doivent plus jamais avoir besoin de vous. On ne peut tout prévoir; un accident est bientôt arrivé. Mes frères, notamment, ne semblent pas nés sous une heureuse étoile; j'ai dû trop souvent, malgré vos libéralités excessives, les soutenir encore de l'argent que vous destiniez à mon usage personnel. Finalement, ils sont assez peu propres aux affaires et peuvent d'un instant à l'autre ressentir la nécessité

d'un coup de main. Il faut que vous me donniez votre parole, que vous me juriez sur ce que vous avez de plus sacré, de ne pas les abandonner, de leur venir en aide absolument comme si j'étais présente pour vous y encourager. Si vous me donnez cette parole, comme je sais que vous n'y manquerez pas, je vous devrai de partir tranquille.

— De grand cœur, dit John ému; je vous jure de regarder, quoi qu'il arrive, votre famille comme la mienne, et cela jusqu'à mon dernier jour.... Mais, pour l'amour de Dieu, que signifie tout cela? Votre résolution de me quitter ne saurait être sérieuse. Où irez-vous?

— Soyez sans inquiétude, répondit Irma avec un sourire amer. Laissez-moi vous remercier pour la parole que vous venez de me donner. Vous êtes vraiment un excellent homme, votre bonté me touche jusqu'aux larmes. Il faut, entendez-vous bien, il faut, pour le bien de ma famille, pour le repos de tous, que je fasse ce que je vais faire. Je ne puis pas, même une seconde, passer à vos yeux pour une intrigante et une comédienne. Il m'importe, avant tout, de reconquérir solidement votre estime et votre affection. De ce qui arrivera, dites : « C'était écrit. » Aucune puissance humaine, en effet, ne saurait l'empêcher. Gardez donc le silence; ne cherchez ni à savoir ni à deviner; bornez-vous à m'accorder une dernière grâce.

— Laquelle? demanda John.

— C'est peut-être ce que j'ai de plus pénible à vous demander.

— Parlez. »

Irma hésitait.

« Parlez, répéta John.

— Il s'agit d'envoyer ici l'homme qui a décidé de cette scène entre nous, et de le laisser quelques instants seul avec moi. »

Maxwell, en effet, parut trouver la prière étrange.

« Que voulez-vous de ce pauvre diable? dit-il avec mépris.

— Vous le saurez.

— Laissez-le à lui-même, ajouta John. Qu'il parte, et qu'il n'en soit plus jamais question entre nous.

— D'accord; mais auparavant souffrez que je le voie. Il pourrait avoir la fantaisie de raconter à d'autres ce qu'il vous a confié à vous. Cela ne se peut pas. Rendez-moi ce dernier service. Allez le trouver et amenez-le.

— Vous le voulez! fit Maxwell d'un air d'indécision.

— Mort ou vif? repartit Irma aussitôt.

« Eh bien! soit, » dit John en se levant. Il touchait à la porte; il revint sur ses pas.

« Mais, du moins, après cela, reprit-il en considérant sa femme d'un air inquiet, vous consentirez

à m'entendre. Vous me connaissez mal. Vous savez toutefois que je ne suis pas sans honneur. Réfléchissez que je suis résolu à tous les serments que pourra exiger le repos de votre avenir.... »

Là-dessus, Maxwell, sans même attendre la réponse d'Irma, sortit précipitamment.

VIII

La chambre d'Irma, qui mesurait une étendue de vingt pas environ, était aussi profonde que large, aussi haute que profonde. Deux fenêtres l'éclairaient; les battants de la porte étaient en face. Un papier lilas, à fleurs plus sombres, tapissait les murs où çà et là pendaient, encadrées d'or, des gravures quelconques à la manière noire. Les fauteuils, les chaises, les tabourets, les tapis de pieds, étaient de la nuance des murailles. A gauche, en entrant, était le lit, qu'embrassaient des rideaux de mousseline comme il y en avait aux fenêtres; à droite, une élégante cheminée en marbre, ornée d'une pendule, de coupes en bronze, de lampes, objets d'art qui se détachaient sur le tain d'une glace magnifique. Au nombre des meubles se trou-

vaient, entre la tête du lit et le mur, une armoire en acajou; dans l'angle de la diagonale, un secrétaire; au centre, un guéridon; devant la fenêtre de gauche, un grand métier à tapisserie; enfin, entre les deux fenêtres, au-dessous d'une seconde glace, un bureau sur lequel gisait une profonde corbeille ovale d'où débordaient des laines de toutes couleurs.

En somme, cette chambre, dont le parquet avait le poli d'un miroir, dont l'ameublement était riche, où éclatait l'ordre, où rien ne choquait le regard, respirait dans son ensemble une indicible tristesse.

Irma, cependant, sonnait vivement sa femme de chambre.

Une demi-heure au moins s'était écoulée depuis que Maxwell était sorti; il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût restée tout ce temps inactive. Au pied du lit, non loin de la fenêtre, ouvrait la porte d'un cabinet de toilette où elle avait pénétré dès qu'elle s'était trouvée seule. Elle en avait rapporté un coffre de la forme d'une boîte à peinture, qui n'était autre chose que l'étui d'une paire de pistolets. Ces armes, de moyenne grandeur, servaient à son exercice favori. Elle les chargea à balle, y mit des capsules, et les cacha hâtivement tout armés dans la corbeille, parmi les écheveaux de laine qui la comblaient.

Il était tout à fait impossible que cette corbeille,

noyée dans la pénombre des deux fenêtres, sur ce bureau où d'ailleurs on était habitué à la voir, éveillât le moindre soupçon. Cela fait, Irma s'était débarrassée du coffre vide. Elle avait ensuite fermé celle de ses fenêtres qu'elle avait ouverte en se levant, était allée à sa porte, qu'elle avait entrebâillée, avait fait rouler un fauteuil entre le guéridon et le bureau, s'était assise et avait attendu, l'œil fixé sur l'aiguille de la pendule. Près de vingt minutes s'étaient passées dans cette attente; personne ne venait.

C'était alors que, sans doute aux prises avec des anxiétés faciles à comprendre, elle avait couru à la ruelle de son lit et d'un geste convulsif avait agité la sonnette de Justine.

Celle-ci ne tarda pas à montrer son visage avenant et joyeux. Irma n'attendit même pas qu'elle fût entrée.

« N'as-tu pas vu John? lui demanda-t-elle aussitôt.

— Si fait, madame, répondit Justine en s'avançant jusqu'au guéridon. Tout à l'heure il parcourait la maison du haut en bas.

— Pourquoi faire?

— Pour trouver M. Saint-Martin.

— Eh bien? fit Irma sur le point de suffoquer.

— Ah! madame, repartit la jeune fille, il y a beau temps que l'oiseau a pris son vol.

— Que veux-tu dire? » s'écria Irma.

Elle ouvrait démesurément les yeux et serrait de ses doigts crispés le dos du fauteuil près duquel elle se trouvait.

Justine se mit à raconter en détail ce qui s'était passé. L'histoire ne laissait pas que d'être curieuse : au petit jour, Pierre Maréchal, le garde du château, surpris d'entendre que de l'intérieur on ouvrît avec précaution la porte du bas, s'était approché et avait bientôt aperçu Claude qui, chargé de sa valise, se glissait dehors à pas de loup. Pierre l'avait questionné sur ce départ clandestin. Le peintre ne s'était point hâté de répondre. Il avait enfin prétexté d'un rendez-vous de la plus haute importance qui l'appelait ce matin même à la ville; sa mémoire venait seulement de lui en rappeler la date. Il ajouta qu'il craignait de manquer la voiture et s'était résolu à aller en attendre le passage sur la grande route.

A une nouvelle observation du garde, qui affirmait que la voiture ne passerait pas avant deux heures au moins, Claude avait répondu qu'il lui importait avant tout de partir, que deux heures seraient bien vite écoulées, qu'au surplus il fumerait sa pipe en attendant. Pierre l'avait accompagné jusqu'au tiers environ de l'avenue. Ce départ, ou mieux cette fuite, l'avait d'autant plus étonné, que la veille il avait entendu son maître donner l'ordre d'atteler aujourd'hui pour la ville.

Irma écoutait ce récit avec une rare intensité d'attention. Sa pâleur, ses yeux pleins de flammes sombres, ses dents serrées, le mouvement convulsif de ses mains, tout annonçait en elle la fièvre, l'ardeur, de dévorantes angoisses.

« Qu'a fait John? » demanda-t-elle d'une voix altérée.

La jeune fille répondit :

« Monsieur a donné l'ordre de seller un cheval sur-le-champ. Il vient de partir. Des fenêtres de devant, madame pourrait encore le voir suivre l'avenue ventre à terre. »

Irma respira plus à l'aise.

Toutefois son front ne s'éclaircit que pour se rembrunir presque aussitôt.

« Pourvu qu'il le rejoigne! » fit-elle entre ses dents et comme se parlant à elle-même.

Justine avait entendu.

« Oh! soyez tranquille, madame, dit-elle, il le rejoindra.

— A quelle heure passe la voiture?

— A neuf heures. »

Irma regarda la pendule.

« Il n'en est que huit, » dit-elle avec satisfaction.

Le vif attachement de Justine pour sa maîtresse, l'intimité que la solitude avait forcément établie entre elles deux, autorisaient la jeune fille à une grande liberté de manières et de langage. En ce

moment elle fixait sur Irma des yeux clairs qui brillaient de curiosité et de questions. Irma se borna à confesser que Saint-Martin avait tenu sur elle des propos malveillants, et qu'elle prétendait s'en expliquer avec lui.

« T'ai-je dit, reprit-elle peu après, en vue d'appeler ailleurs l'attention de Justine, que j'allais faire un voyage?

— Où cela, madame?

— C'est singulier, fit Irma du ton le plus simple, il me semblait t'en avoir parlé. Tu n'ignores pas, continua-t-elle, que j'ai à Nevers une tante pour laquelle je professe une vive estime. Eh bien! contre toute prévision, John consent à ce que j'aille la voir.

— Et madame partirait?...

— Prochainement, répondit Irma. Mon absence sera sans doute d'assez longue durée; il est probable que nous ne nous reverrons pas d'ici à bien des jours. Pendant que j'y pense, je veux te laisser un souvenir. »

Elle tira de son doigt un anneau auquel brillait une petite émeraude, et le mit à celui de Justine.

« Tu t'es souvent extasiée, lui dit-elle, sur cette bague; elle te plaît, je te la donne. Porte-la en mémoire de moi.

— Ah! que madame est bonne! » s'écria Justine au comble du ravissement.

Elle admira quelques instants la bague avec des élans de joie, et ajouta d'un air triste :

« Madame ne m'emmène donc pas? Ne serait-elle pas contente de mon service?

—Si fait, mon enfant, repartit Irma; mais ma tante est pauvre, elle n'a probablement qu'un logement très-étroit : deux personnes pourraient la gêner. »

Le mensonge importunait Irma. Elle s'empressa de changer de conversation.

En apparence, sa tranquillité d'esprit était parfaite. Justine, qui d'abord semblait redouter quelque chose de grave, s'y laissa prendre : elle était maintenant tout à fait rassurée.

« A cette heure, ma fille, lui dit soudainement Irma, il s'agit de me rendre un léger service. »

La jeune fille prêta une oreille attentive.

Sa maîtresse continua :

« Tu vas aller te mettre sur-le-champ en faction aux fenêtres du premier, à celles qui donnent sur l'avenue. D'aussi loin que tu apercevras mon mari et le sieur Claude tu accourras me prévenir.

— Oui, madame, » dit Justine en se dirigeant vers la porte.

Irma l'arrêta d'un geste.

« Prends bien garde! fit-elle vivement. Pas de distraction! Songe que tu me désobligerais profondément si une minute, une seconde seulement, tu quittais ton poste.

— Soyez sans inquiétude madame, » dit Justine qui s'esquiva avec la légèreté d'un chevreau.

Irma avait encore quelques instants devant elle. Ces instants furent tout entiers à sa famille, comme il fut aisé de le constater plus tard.

On découvrit, sur l'une des tablettes de son armoire, un groupe de petites boîtes, au fond de chacune desquelles gisaient un ou plusieurs de ses bijoux. Sur l'une de ces boîtes on lisait : « A ma sœur Louise ; » sur l'autre : « A ma sœur Léontine ; » et ainsi de suite.

Elle avait de la sorte partagé la totalité de son écrin. Sa mère et sa tante, ses sœurs et ses frères, avaient un dernier gage de son affectueuse attention.

Non loin de ces divers legs, se trouvait une lettre dont la suscription portait le nom de John Maxwell. Cette lettre était écrite d'une main ferme et ainsi rédigée :

Mon mari ne me refusera pas de s'intéresser à ce que chacune des boîtes rangées sur ce rayon soit bien remise à son adresse. Il voudra en outre permettre que mes sœurs se partagent mon linge, mes robes et tous les autres objets de toilette qui m'ont appartenu. Je me venge pour lui plus encore que pour moi. Il ne serait pas seulement bientôt ridicule, il serait encore lâche, si l'immonde créature qui lui a craché au visage le secret de ma honte vivait. Cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Mon repentir, dont je lui

donne la mesure, lui rendra peut-être mon souvenir cher. Qu'il me le prouve en se faisant une loi des choses qu'il m'a jurées. IRMA.

Le temps matériel lui eût manqué pour écrire un plus long testament. Justine poussa tout à coup la porte et, hors d'haleine, pénétra dans la chambre.

« Madame, madame! s'écria-t-elle, j'aperçois quelqu'un au bout de l'allée; il me semble bien que c'est M. John et M. Saint-Martin.

— Voyons! » dit Irma résolûment.

Elle alla à son secrétaire, y prit une petite lunette d'approche et marcha sur les pas de la jeune fille.

Celle-ci avait deviné juste.

Armée de sa lunette, Irma put voir distinctement, à une assez grande distance, son mari à cheval et Claude qui marchait à côté.

« C'est bien! » dit Irma en quittant la place.

Elle sortit de la chambre.

Parvenue au corridor qui menait à la sienne:

« Actuellement, dit-elle à Justine, qui la suivait, je n'ai plus besoin de toi. Tu vas descendre à la cuisine, d'où tu ne sortiras pas avant que je te sonne. Il est bien entendu que tu ne dois pas ouvrir la bouche sur tout cela à qui que ce soit. »

Elle fit une pause.

« Va, ma fille, ajouta-t-elle d'un accent tout attendri, et fais selon mon désir si tu as une véritable affection pour moi.

— Oh ! madame, s'écria Justine en se précipitant sur la main d'Irma et en la baisant, si je vous aime !

— Va, mon enfant, va, » répéta Irma en essuyant une larme.

Elle rentra dans sa chambre ; en même temps Justine descendit.

IX

Maxwell, en quittant sa femme, était animé d'une surexcitation prodigieuse. Fier de cette femme, enivré par ses éloges, se flattant de la faire renoncer à ses projets, quels qu'ils fussent, il brûlait de la servir comme elle le voulait, c'est-à-dire en esclave. L'inflexible volonté d'Irma de voir le peintre n'alarmait John que modérément ; il trouvait assez naturel qu'elle fût résolue de reprocher à Claude son odieux procédé. Quant à ce qu'elle se proposait de faire ensuite, John avait l'esprit trop superficiel pour prévoir à quoi d'implacables ressentiments pouvaient entraîner une femme telle que la sienne. A son compte, Irma devait simplement s'être arrêtée à la résolution de ne plus vivre avec lui. Dans ce cas, pourrait-elle ne pas se rendre aux témoi-

gnages de son dévouement, à ses élans de passion et de fanatisme ? Ses inquiétudes à ce sujet furent donc bientôt calmées. Exclusivement préoccupé de mettre la main sur Claude, il escalada quatre à quatre les marches de l'escalier qui menait à la chambre de son ancien ami.

Cette chambre était déserte.

Le peintre l'avait en outre débarrassée de tout ce qui lui appartenait.

John parcourut vainement la maison du haut en bas. Il courut alors aux écuries et questionna les domestiques. Pierre Maréchal l'édifia tout de suite sur ce qu'il désirait savoir. A ces nouvelles, John donna l'ordre de seller un cheval : aux prises avec l'ardeur fébrile du chasseur à la poursuite d'un gibier, il aida lui-même à la besogne.

Quelques instants plus tard, sous l'action de l'éperon et de la cravache, le cheval volait comme une flèche entre les peupliers de l'avenue.

La colère tout à fait imprévue de Maxwell avait en partie, au milieu même de l'ivresse, dessillé les yeux du miniaturiste ; de graves appréhensions l'avaient poursuivi jusque dans le sommeil, et avaient partagé ce sommeil entre toutes sortes de mauvais rêves. Les fumées du vin cessèrent à peine d'appesantir ses sens qu'il s'éveilla. A la vue de John qui ronflait par terre à ses côtés, à la vue des verres et des bouteilles brisés, du désordre de la chambre,

il eut peu d'efforts de mémoire à faire pour se rappeler jusque dans les détails la scène de la veille. Un grand trouble s'empara de lui. Éclairé rapidement sur la portée de son incroyable trahison, il se mit sur son séant, puis tout à coup se dressa, comme frappé d'une sorte de panique. Sa longue habitude de Maxwell lui épargnait sans doute la honte de le craindre. Maxwell néanmoins n'était pas homme à garder pour lui le secret de son infortune; on pouvait gager à coup sûr qu'au réveil son premier souci serait d'aller chez sa femme et d'éclater en injures contre elle. Or, si mauvais juge qu'il fût d'autrui, Claude ne pouvait pas cependant entièrement méconnaître Irma; elle lui avait prouvé sa sauvage énergie, son esprit vindicatif, son impuissance à pardonner un outrage. Quoi qu'il en eût, cette femme lui avait toujours imposé, toujours fait peur. Sans entrevoir comment elle se vengerait, le misérable, plein du sentiment de son tort, devait redouter au moins des reproches mérités, des menaces, une scène violente. Le scandale peut-être remplirait le château sans compenser aucun dommage. Mieux valait fuir. Cette mesure, aux yeux du coupable, éclatait en sagesse. A l'accusation de son mari, le premier mouvement d'Irma serait, sans nul doute, de nier avec énergie, et le second, d'invoquer le témoignage de Claude lui-même. On chercherait celui-ci; sa disparition, en

armant John du prétexte de croire à une imposture aurait probablement pour résultat de l'apaiser. Tant bien que mal rassuré par ce plan, le peintre, sur qui d'ailleurs pesait comme du plomb l'atmosphère du château, s'esquiva de la pièce avec précaution, monta à sa chambre, boucla hâtivement sa valise, et descendit à pas comptés en retenant son souffle. C'était alors qu'il s'était rencontré avec le garde et qu'il avait échangé avec lui la conversation rapportée par Justine.

Réduit à patauger dans le sable humide, Claude ne marcha pas vite; il mit au moins une heure à longer l'avenue. L'oppression qui lui serrait le cœur ne diminua un peu, le courage de se reposer et d'allumer sa pipe ne lui vint qu'à la grille du château. Il était pourtant loin encore d'avoir l'âme tranquille; ses préoccupations étaient même si vives que deux fois il laissa sa pipe s'éteindre, faute d'y songer. Sa sécurité ne pourrait évidemment renaître que sur les banquettes de la voiture qui l'entraînerait vers la ville. En attendant, le tronc d'arbre sur lequel il était assis ne lui paraissait déjà plus assez éloigné du lieu d'où il sortait. En dépit de ses profondes hypothèses, s'il prenait fantaisie à l'un ou à l'autre de ses hôtes de le poursuivre! Sollicité par de noirs pressentiments à ne pas s'arrêter davantage, la pensée le tenta d'aller jusqu'au bourg voisin attendre dans un cabaret le passage de la voiture;

mais la distance mesurait huit kilomètres au moins, et, sans compter qu'il n'avait que de mauvaises jambes et qu'il était chargé d'une valise assez lourde, il se sentait déjà harassé de fatigue. Toutefois, à mesure que les minutes se succédaient, la place lui semblait de moins en moins sûre. La crainte de voir apparaître au détour de l'allée le mari ou la femme ne lui laissait pas un instant de repos. Il se résolut enfin à s'éloigner de la grille et à s'asseoir du moins dans un endroit où il n'aurait plus à redouter les apparitions. A environ cinq cents pas de l'avenue, au pied d'un grand arbre, une place tapissée de gazon, où il parvint clopin clopant, lui parut un observatoire précieux. Non-seulement de cette hauteur le regard planait au loin sur la route, mais encore derrière l'arbre croissait un bois touffu tout à fait favorable au cas où une prompte retraite deviendrait nécessaire.

Par malheur, il compta, dans sa prudence, sans le sommeil invincible qui ne tarda pas à fermer ses yeux. Le bruit du galop d'un cheval sur le pavé l'arracha brusquement à sa léthargie. Il souleva ses paupières avec peine, puis les écarquilla outre mesure et tressaillit à la vue de Maxwell qui avançait comme un ouragan dans sa direction. D'un bond, Claude fut sur ses jambes; l'instinct tout d'abord le pressa de fuir; c'était trop tard. John, à l'œil perçant duquel il n'avait pas échappé, ralentissait

déjà l'allure de son cheval. Le peintre possédait un gros jonc sans lequel il ne marchait jamais; il serra instinctivement cette canne dans sa main, et attendit son adversaire d'un pied ferme, d'un air résolu.

Maxwell, cependant, arrêtait son cheval couvert d'écume, mettait pied à terre et allait tranquillement au fuyard.

« Pourquoi, lui demanda-t-il d'un air ironique, vous mettre ainsi sur la défensive? Vous imaginez-vous que je vienne vous attaquer? »

Saint-Martin laissa paraître quelque honte.

« Votre empressement à me poursuivre, dit-il, ressemble si bien à une menace!

— Vous êtes dans l'erreur, répliqua John avec une nuance d'ironie plus marquée. Je souhaitais, avant tout, vous faire part de la haute idée que votre fuite me donne de votre courage.

— Bah! fit Claude d'un ton dégagé, où était l'urgence d'attendre votre réveil? Hier, alors que nous nagions en pleine ivresse, vous m'avez entraîné à une confidence absurde. Nous ne pouvions plus désormais nous voir en face. Une lutte entre nous, ou tout au moins une querelle pénible, était inévitable. J'ai voulu nous en épargner le regret. Dans votre intérêt, plus encore que dans le mien, il m'a paru sage de disparaître. Laissez-moi vous dire que vous avez eu tort de vous refuser à comprendre et

de ne pas rester chez vous. Ce que vous avez de mieux à faire, en effet, c'est d'oublier ce que j'ai dit. Ne vous donnez pas le ridicule d'ébruiter l'aventure. Vous pouvez encore supposer que j'ai calomnié votre femme; je ne m'y oppose pas. Ça se pourrait bien, après tout. Il me reste à vous exprimer mon repentir; croyez-y, et quittons-nous, sinon animés mutuellement de l'amitié d'autrefois, du moins sans colère et sans rancune. »

Maxwell jouissait avec une sorte de volupté de l'humiliante confusion du peintre, et l'enveloppait d'un regard d'où ruisselait le mépris. Après s'être amplement satisfait sur ce point, il se composa un air glacial.

« Je ne vous en veux pas, dit-il laconiquement; je puis même affirmer, en ce qui me concerne, que l'idée ne me fût jamais venue de gêner votre retraite. Mais, reprit-il après une pause, ma femme prétend vous voir, elle m'a prié instamment de vous conduire vers elle, et je me suis hâté d'entrer en campagne pour lui complaire.

— Que me veut-elle? demanda Saint-Martin.

— Je l'ignore.

— M'accabler sans doute sous les reproches, continua-t-il; me contraindre à un démenti. A quoi bon, puisque je vous autorise à lui certifier que j'avoue mes torts, que je me repens? Ne serait-il pas absurde, après cela, que j'allasse au-devant d'une

scène inutile, aussi désagréable pour elle que pour moi?... Je n'irai pas.

— Plaît-il? fit John.

— Je n'irai pas, répéta le peintre.

— C'est ce que nous verrons, dit Maxwell.

— Vous ne me forcerez apparemment pas, ajouta Claude, d'aller où je ne veux pas aller!

—Pardon, fit John, dont l'attitude froide et ferme avait réellement quelque chose de redoutable, pardon. Vous ne me connaissez pas du tout. Jusqu'à présent il vous a plu de me regarder comme un lâche et de me traiter comme tel. Vous ne vous êtes pas aperçu que ma prétendue faiblesse n'était que de la condescendance pour votre personne. De là est résultée en vous l'erreur grave de vous croire la vertu de me faire trembler. Il pourrait vous en coûter gros de persévérer plus longtemps dans cette illusion. J'ai juré à ma femme de vous amener devant elle, mort ou vif, et je vous avertis que je le ferai comme j'en ai fait le serment. Vous consentirez donc à me suivre gentiment, à moins, toutefois, que vous ne préfériez vous battre, séancé tenante, avec toutes les armes qui nous tomberont sous la main. »

Ébranlé autant que surpris par une énergie dont il ne soupçonnait pas même l'existence, Claude jugea à propos de baisser le ton.

« Ah çà! dit-il, vous ne sentez pas sans doute ce

que vos menaçes ont d'insultant pour moi? Je veux bien les oublier; mais, en revanche, soyez sage, retournez sur vos pas, et, ma foi! dites que vous n'avez pu me rejoindre.

— Allons donc! fit Maxwell en haussant les épaules. Je n'ai qu'une parole; à mes yeux tout serment est sacré. Prenez votre sac et suivez-moi.

— Je n'en ferai certainement rien.

— En vérité, rien! dit John. Ah! cher monsieur, décidément, je commence à douter de votre bravoure. Quoi! vous, le brave des braves, le vainqueur des vainqueurs, vous ne reculez pas devant l'apparence d'avoir peur d'une faible femme? »

Le peintre perdait patience; aussi quand John ajouta :

« Ne seriez-vous, vraiment, comme je l'ai supposé, qu'un fanfaron et un lâche?

— Pas un mot de plus! s'écria-t-il avec colère.

— Eh bien! moi, repartit Maxwell dont la voix montait au diapason de la violence, je vous déclare que, si vous ne me suivez pas sur-le-champ, sans plus de réflexions, je vous tiens pour le plus méprisable et le plus vil des coquins, et je vous assomme ici même du manche de cette cravache. »

La mesure était comble; Claude n'en pouvait endurer davantage. Bondissant en quelque sorte

sous la blessure, il lança brusquement sa valise sur ses épaules et dit résolûment :

« Allons, marchons! »

John se remit en selle et le suivit.

Durant le trajet, relativement fort long, qu'ils firent côte à côte, ni l'un ni l'autre ne songèrent à rompre le silence. Tous deux semblaient en proie aux plus graves préoccupations.

A voir Saint-Martin qui, le front incliné et soucieux, s'avançait en boitant sous l'escorte de Maxwel à cheval, on eût dit vraiment un malfaiteur conduit dans une maison de force par la maréchaussée. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au pied du château. Maxwell descendit de cheval et dit au peintre à voix basse et d'un air tout à fait significatif :

« Montez au premier, et rendez-vous dans la chambre de ma femme, qui vous attend. Après quoi vous serez libre.

— Ça sera bientôt fait! » repartit Claude, qui entra de l'air empressé d'un homme jaloux d'en finir promptement.

En attendant, John confia son cheval aux mains d'un domestique, et se mit à faire patiemment sentinelle devant la porte du rez-de-chaussée.

X

De lourds nuages d'une nuance uniforme masquaient toujours le ciel; le jour continuait d'être sombre, l'air froid. Aux environs, les arbres, qui, avec leurs teintes d'automne aussi vives que variées, eussent, sous le soleil, dessiné aux yeux des tableaux éblouissants, n'associaient plus leurs feuillages désolés et ternes qu'à des perspectives d'une mélancolie navrante. C'est chose notoire que, dans les drames effectifs qui épouvantent notre planète, la nature extérieure presque toujours semble curieuse d'être en harmonie avec l'action. Le domestique assez nombreux du château, dont le va-et-vient et le bavardage animaient d'ordinaire les alentours, semblait s'être donné le mot pour rester coi et garder le silence. Hormis Maxwell, en faction devant la

porte, pas un être ne donnait signe de vie. On eût pu croire la maison déserte. Irma était seule au premier. Le silence qui enveloppait le château lui permit d'entendre distinctement chacun des pas de l'homme qu'elle attendait. Son sang-froid, au début de la scène, prouve jusqu'à quel point elle craignait d'alarmer son ennemi et de le mettre en fuite. Elle se tenait au milieu de la chambre, assise dans un fauteuil, l'œil fixé sur la porte. Saint-Martin approchait actuellement d'un pas irrésolu. L'empressement qu'il avait marqué sur le seuil du rez-de-chaussée paraissait déjà de beaucoup refroidi.

Il se décida pourtant à pousser la porte entrebâillée et à faire un pas dans la chambre. Son audace habituelle disparaissait sous la plus incontestable confusion.

« Entrez donc, lui dit Irma d'une voix presque caressante, sans quitter le fauteuil ; j'ai à vous parler. »

Claude hésita encore.

Avec son calme affecté et son air câlin, Irma l'effrayait.

Il eût de beaucoup préféré la voir furieuse et l'entendre éclater en reproches.

« Auriez-vous peur de moi? ajouta-t-elle avec un léger accent de raillerie. A quel propos? Vous avez fait une bévue; il s'agit de la réparer. J'ai besoin, pour cela, de m'entendre avec vous.... Voyons,

reprit-elle, impatientée de ce que le peintre ne bougeait pas, fermez cette porte, tournez la clef dans la serrure, tirez les verrous et venez vous asseoir là, dans ce fauteuil. »

Disant cela, Irma s'était levée et avait roulé le fauteuil vers le bureau, à trois pas de la corbeille.

Jamais elle n'avait montré un visage plus affable, ni des manières plus engageantes.

Claude tomba dans le piége infernal qu'elle lui tendait; sa vanité lui fit croire sur-le-champ à la sincérité de ces paroles conciliantes; il s'imagina qu'Irma regrettait de l'avoir offensé, qu'elle avait peur de lui et qu'elle demandait grâce. Ce qui le fortifia encore dans cette imagination, c'est que, portant des regards soupçonneux autour de lui, il n'aperçut dans la chambre que ce qu'il y avait toujours vu.

Aussi prompt à se rassurer qu'il l'avait été à s'alarmer, il ferma la porte à double tour, tira les verrous, et se tourna vers Irma avec une sorte d'empressement amoureux.

Pendant que, cessant tout à coup de sourire, muette, oppressée sans doute de sentir l'ennemi en son pouvoir, Irma lui indiquait le fauteuil de la main, et qu'il approchait, elle marchait à reculons vers le bureau et gagnait la corbeille.

Saint-Martin, quoique surpris de la voir changer à vue d'œil, n'augura rien de suspect de cette manœu-

vre; il posa sa valise et son chapeau sur le guéridon et s'assit.

Irma, à trois pas de lui, se tenait debout, le dos tourné à la glace et les mains appuyées sur le bureau.

Comme par désœuvrement, elle glissa sa main droite derrière elle, jusqu'à la corbeille, et l'y plongea insensiblement.

Claude la regardait sans défiance.

Ils restèrent quelques instants, dans cette attitude respective, à s'observer.

Irma, la main droite noyée dans la laine de la corbeille, qu'elle masquait de son corps, semblait de marbre.

Peu à peu, à force d'envisager son ennemi, le sang se retira de ses joues, toute sa figure se contracta horriblement, un incendie s'alluma dans ses yeux.

Le peintre ne savait plus que penser.

Elle fit tout à coup explosion comme une mine.

« Misérable! s'écria-t-elle entre ses dents, d'un accent d'indignation et de haine, qu'avez-vous fait? »

Saint-Martin tressaillit et considéra Irma avec stupeur.

« Ah bien! fit-il à la suite d'une pause, si c'est pour cela que vous m'avez fait venir!...

— Pourquoi donc vous aurais-je fait venir, ré-

pliqua Irma avec véhémence, sinon pour vous marquer ma haine et vous écraser de mon mépris? »

Claude devint tout blême. Néanmoins, ne comprenant pas ce qu'il avait à craindre d'une femme seule, il se rassura promptement et embrassa le parti de tenir tête audacieusement à l'orage.

« Votre haine et votre mépris, dit-il avec cynisme, ne sont que des mots qui glissent sur moi comme l'eau fait sur les canards. Si vous m'en croyez, vous me ferez grâce des reproches et laisserez les grands mots de côté. Mieux vaut nous occuper sans délai de ce pauvre John.

— Qu'osez-vous dire? interrompit Irma d'un air foudroyant. Ne comprenez-vous pas que mon supplice est de lui avoir préféré, par surprise, la durée d'un éclair, un monstre d'imbécillité, un ignoble fanfaron de vices?

— Ah çà! ah çà!... fit Saint-Martin qui se tournait impatiemment à droite et à gauche, et perdait toute son assurance devant le fol emportement de cette femme.

— Si seulement j'avais vos priviléges! continua-t-elle avec une sorte de furie; je vous soufflетterais, je vous cracherais au visage, je vous réduirais à une lutte implacable. Vous m'avez mortellement offensée, vous m'avez rendu la vie impossible; je ne veux pas que vous ayez l'impunité!... »

Le peintre, décidément épouvanté, eut la tentation de fuir.

Irma, de ses regards étincelants, le frappa d'une sorte de paralysie.

En même temps, par un geste aussi rapide que la pensée, elle lança en avant sa main droite armée d'un pistolet.

Un coup retentit, qui ébranla toute la maison.

Saint-Martin, atteint en plein visage, s'affaissa sur le dossier du fauteuil.

Quatre ou cinq secondes après, un second coup éclata avec non moins de tapage, et Irma tomba par terre la poitrine traversée d'une balle.

Aux deux coups de feu qui frappèrent ses oreilles presque simultanément, Maxwell, que l'impatience et l'inquiétude commençaient à gagner, frémit d'épouvante. Éperdu, il se précipita dans la maison, et escalada le premier en criant :

« Au secours! Mes amis! à moi! Irma! Irma! »

De la cuisine et des écuries, les domestiques accoururent et le suivirent de près. Ils se trouvèrent bientôt, pour la plupart, groupés autour de John, qui, épuisant ses forces à enfoncer la porte de sa femme, ne cessait de s'écrier avec un accent de terreur indicible :

« Irma! Irma! »

Il fit enfin un appel aux plus robustes de ceux qui l'entouraient :

« Mes amis, leur dit-il du ton de la prière, aidez-moi à enfoncer cette porte.... Irma!... Qu'est-il arrivé?... Vous avez entendu.... »

La porte résista aux efforts réunis de tous les domestiques.

Pierre alors descendit en courant, et revint presque aussitôt armé d'un levier.

Peu après, à travers les débris de la porte, Maxwell et les domestiques se précipitèrent dans la chambre.

Un tableau épouvantable les glaça jusqu'à la moelle des os.

Non loin de Claude, qui, affaissé dans le fauteuil, penchait sur l'épaule sa tête toute sanglante, gisait Irma au milieu d'une mare de sang. Elle était livide; sa figure contractée exprimait encore une énergie sauvage; malgré l'effrayante fixité de ses regards, les flammes qui naguère brillaient dans ses yeux n'étaient pas entièrement éteintes. Sa main, sous l'action violente et irrésistible des muscles, avait lancé au loin l'arme dont elle s'était frappée. La balle, comme on le constata plus tard, avait traversé le cœur; Irma avait dû mourir sur le coup.

Aux prises avec un désespoir inexprimable, John se précipita sur elle et lui prit la tête dans ses mains.

« Irma! ma pauvre Irma! » s'écria-t-il en fondant en larmes et en la couvrant de baisers.

Hormis Justine qui, folle de terreur, s'était échappée de la chambre en poussant des cris déchirants, et Pierre Maréchal qui, mieux avisé, descendait aux écuries, attelait et courait chercher un médecin, les autres domestiques assistaient à cette scène bouche béante.

John néanmoins, animé d'une tendresse passionnée, transporta sa femme sur le lit. Seulement alors il se détourna, et, du mépris et de la haine plein les yeux, s'occupa de Saint-Martin. Celui-ci avait reçu la balle en plein visage, au-dessous du sourcil droit; elle avait pénétré dans la cavité de l'œil et en avait chassé le globe, qui pendait sur la joue. On jugea que lui aussi avait cessé de vivre. Le chirurgien, qu'on amena bientôt, ne fut point de cet avis. Si la pauvre Irma n'était réellement plus qu'un cadavre, Claude respirait encore. La sonde aida à découvrir que la balle, après avoir chassé l'œil de l'orbite, était allée se loger dans la mâchoire. Le peintre avait en outre une blessure à la main droite. On supposa qu'au moment d'être frappé, il avait instinctivement levé cette main et l'avait placée entre l'arme et la tête. Il fut provisoirement transporté dans une chambre du château, où un chirurgien, secondé d'un médecin, vint le visiter chaque jour.

L'événement eut un retentissement énorme aux environs, dans une circonférence dont le rayon ne cessait de grandir. Une enquête fut ouverte par la

justice. Il n'en faut parler que pour mémoire : elle n'aboutit qu'à la constatation d'un double meurtre dont l'auteur n'existait plus.

Irma fut enterrée avec une pompe extraordinaire. Seulement alors des traits innombrables éclatèrent à sa louange. Vingt bouches s'ouvrirent pour proclamer que sa bonté était inépuisable, que jamais personne ne l'avait implorée en vain, et qu'il fallait renoncer à compter combien de fois elle était venue en aide aux discrètes infortunes. Il se trouva enfin que tous ceux dont elle était connue l'estimaient et l'aimaient. Une affluence considérable, au milieu de laquelle se remarquaient des femmes en pleurs, et notamment Justine, dont les sanglots redoublaient à chaque pas, suivit son convoi jusqu'au cimetière du village, où Maxwell lui fit élever, à grands frais, un tombeau plus somptueux qu'élégant.

La vérité sur sa mort circulait déjà parmi les personnes qui l'accompagnaient à sa dernière demeure. Un campagnard prononça naïvement sur elle cette oraison funèbre :

« Ce qu'il y a de plus beau dans la vie de cette femme-là, c'est sa mort. »

Saint-Martin survécut à la catastrophe. On serait tenté de voir, dans ce salut providentiel, la preuve que le talion entre les mains de l'homme n'est qu'un droit spécieux. Claude, toutefois, avait

l'un de ses yeux vide, et le visage défiguré par une horrible blessure qui le marquait au front comme d'un stigmate.

Quant à John Maxwell, aux yeux de qui le temps embellissait Irma de plus en plus, il devait toujours en agir avec la famille de sa femme de manière à témoigner qu'il professait au moins la religion du serment.

LES SOURDS

(*Post-face*)

LES SOURDS

(*Post-face.*)

Assez loin du village où il avait sa masure, sur les bords de la grande route, dans un endroit solitaire, borné à droite et à gauche par des bois de haute futaie, un brave homme gardait une centaine de moutons à lui appartenant.

Ce brave homme était sourd.

A son appétit, il sentait que l'heure de la soupe avait sonné depuis longtemps, et, d'instant en instant, il jurait avec plus d'énergie contre sa femme qui ne lui apportait pas à manger.

Ses moutons seuls l'empêchaient de courir jusqu'au village.

Voici enfin à quoi il se décida.

Du même côté de la route, à cinquante ou soixante pas en aval, une vieille femme coupait de

l'herbe pour sa vache. Cette vieille courbait à la fois sous l'âge et sous le poids d'une réputation détestable. On la redoutait non moins comme sorcière que comme voleuse. Nonobstant ces détails bien connus, notre homme, pressé par la faim, n'hésita pas. Il joignit cette femme.

« Ne voudriez-vous pas, lui dit-il, avoir l'œil sur mes moutons, tandis que j'irai déjeuner? A mon retour, nous verrons. Je vous donnerai une récompense dont vous aurez lieu, j'espère, d'être satisfaite. »

La vieille femme était également sourde.

Elle repartit avec aigreur.

« Qu'est-ce que tu me veux? L'herbe de ce fossé m'appartient comme à tout le monde, de quel droit m'empêcherais-tu de la couper? Voyez-vous ça! Je devrais apparemment laisser mourir ma vache pour que tes moutons en eussent quelques bouchées de plus! En quel temps vivons-nous? Laisse-moi tranquille! Va-t'en au diable! »

Le berger prit le geste dont la vieille accompagna cette apostrophe pour une marque de consentement. Sans un mot de plus, il se détourna d'elle et marcha rapidement vers son domicile. L'oubli de sa femme lui paraissait inexcusable et l'impatience de la châtier accélérait son pas.

A la scène qui l'attendait, sa colère tourna en pitié. Sa femme était malade. Pour avoir mangé

des champignons vénéneux, elle se tordait par terre au milieu d'atroces douleurs.

Notre homme la releva et, à force de soins intelligents, réussit à neutraliser les effets du poison. Il dépêcha ensuite son déjeuner et s'empressa de retourner vers l'endroit où il avait laissé ses élèves.

Si prestement qu'il eût agi, son absence avait encore duré plus d'une heure. Ses inquiétudes ne laissaient pas que d'être vives à cause du mauvais renom de la sorcière sous la sauvegarde de qui était resté le troupeau. A peine de retour, il jeta un regard soupçonneux du côté de la vieille et vérifia si par aventure il ne manquait pas quelqu'un des moutons. Le compte y était bien. Il fut ravi.

« Ce que c'est que les préventions, pensa-t-il. Voilà une pauvre vieille à qui l'on impute les vols de chaque jour et qui probablement est une très-honnête femme. Défendons-nous de préjugés sinistres et récompensons-la en raison même du tort que lui fait la médisance. Après cela, si elle a réellement commerce avec le diable, eh bien, ma générosité éloignera peut-être à jamais de son esprit l'idée de me jeter un sort.... »

Son œil avise alors une brebis grosse et grasse qui n'avait qu'un défaut, celui d'être boiteuse. Cette infirmité ne la déprisait que médiocrement. Il la prend dans ses bras, se rend près de la vieille

femme, met l'animal aux pieds de celle-ci et dit, en le lui désignant des deux mains :

« Voilà pour reconnaître le service que vous m'avez rendu, ma brave femme. Daignez accepter cette brebis, je vous la donne en présent. »

La vieille se redressa comme un coq en colère. Jetant les yeux sur la brebis et s'apercevant qu'elle boitait, elle répliqua avec vivacité :

« Saintes douleurs, voilà du nouveau! Qu'est-ce que ça signifie? Que Dieu m'abandonne si j'ai bougé de cette place en ton absence! Comment donc oses-tu m'accuser de m'être jetée sur cette bête et d'avoir pris plaisir à lui casser une patte? Il faut que tu sois possédé! Je ne m'attendais pas à celle-là; les bras m'en tombent!

— La laine en est fine et soyeuse, ajouta le brave homme; la chair en est excellente. Si vous n'aimez mieux vous en régaler, vous pourrez la vendre un bon prix.

— Et moi je te répète, s'écria la mégère en fureur, que je n'ai pas fait seulement un mouvement du côté de tes moutons! Tu es un fourbe, un imposteur, un impie! Va-t'en! Retire-toi! ou sinon de mes vieux ongles je t'arracherai les yeux! »

Elle était menaçante. L'une de ses mains serrait convulsivement une serpe, l'autre allongeait des ongles redoutables.

Stupéfait d'abord, puis effrayé, l'homme se rejeta

en arrière et leva instinctivement son bâton. Ce geste purement défensif acheva d'exaspérer la vieille femme. Elle se déchaîna en injures contre lui et fit mine de vouloir lui sauter aux yeux. Il tombait lui-même aux prises avec une sourde irritation; la patience lui échappait. Le bâton et la serpe allaient s'entre-heurter....

Dans le même quart d'heure, un cavalier, activant son cheval des pieds et du poing, s'avançait à bride abattue dans la direction des deux adversaires. Ceux-ci l'aperçurent. Oubliant aussitôt de se battre, ils barrèrent la route à eux deux et forcèrent le cavalier d'arrêter. Tandis que la vieille empoignait la bride à droite, le berger la saisissait à gauche et, s'adressant au cavalier, disait fort poliment :

« Je vous prie, monsieur le cavalier, veuillez être juge entre cette femme et moi. Elle m'a rendu un petit service. Je me suis empressé de le reconnaître en lui offrant une brebis. Eh bien, non contente de m'agonir, elle menace encore de me donner des coups de serpe. »

La vieille criait de son côté :

« Ne l'écoutez pas! il ment! Ça n'est pas ma faute si l'un de ses moutons est estropié. Le butor n'avait qu'à y prendre garde. Je n'ai pas cessé, en son absence, de couper de l'herbe, et cela à cent cinquante pas au moins du troupeau.... »

On ne pouvait tomber plus mal. Le cavalier n'avait pas l'oreille moins dure que celle des gens qui lui parlaient. Sa pâle physionomie d'ailleurs respirait l'inquiétude et la crainte.

« Oui, je l'avoue, dit-il d'une voix altérée, ce cheval ne m'appartient pas. Gardez-vous pourtant de voir en moi un voleur. Je suis extrêmement pressé; un cheval s'est trouvé sous ma main, il était sans maître, je suis monté dessus pour aller plus vite. Voilà toute la vérité. Est-il à vous? prenez-le et laissez-moi passer, car, ma parole d'honneur, je n'ai pas un instant à perdre.... »

Faute d'entendre, la vieille femme s'imagina que le cavalier prenait le parti du berger, et celui-ci que ce même cavalier donnait raison à la vieille femme. Ils partirent de là pour s'injurier de nouveau, pour se menacer avec véhémence, pour reprocher à celui qu'ils avaient pris pour arbitre sa partialité et son injustice. Le cavalier, de son côté, supposa que ces furieux le disputaient et lui montraient le poing à cause du cheval qu'il avait dérobé. Il mêla sa voix à ce concert de récriminations et d'injures....

Tous trois alors remarquèrent un vieillard qui, le front penché, longeait la route et passait près d'eux sans même détourner la tête. Un homme de cet âge et de cette gravité leur parut réunir toutes les conditions d'un excellent juge. Ils coururent à lui et le prièrent de leur accorder un instant d'audience.

Cependant chacun d'eux, tous trois faisant chorus, exposa ses griefs, et l'invita à décider lequel d'entre eux avait raison contre les deux autres....

Chose à peine croyable! le vieillard était encore plus sourd qu'eux. Il répondit :

« Oui, oui, je vous entends. C'est ma femme qui vous envoie, n'est-ce pas? Elle vous a induits à contrarier mon départ; vous voulez me convaincre que je dois retourner vers elle. N'y songez pas. Ma résolution est inébranlable. Dans le temps, je me suis soustrait aux austérités du cloître pour goûter les prétendues douceurs du mariage. Le ciel m'a cruellement châtié. La connaissez-vous bien, ma femme, mes amis? C'est un véritable démon; Xantippe eût paru un ange à côté d'elle. Il ne m'est pas possible de vivre un jour de plus avec une si méchante créature. Elle m'a fait commettre plus de péchés que n'en pourraient effacer deux cents ans de dure pénitence. Je vais en pèlerinage jusqu'à Rome. Mon intention est de me cacher dans quelque couvent, et de tâcher, par des jeûnes et des prières, d'obtenir la rémission de mes fautes. Après cela, j'y suis déterminé, je parcourrai le monde une besace sur le dos et mendierai mon pain. Tous les maux me semblent préférables à la vue seule de la femme que je fuis.... »

Ce que disait le vieillard n'empêchait nullement les autres de parler. Il leur semblait que le vieux

tergiversait et manquait du courage de dire son opinion. L'un le pressait d'en finir, l'autre l'accusait de faiblesse; la vieille femme l'appelait rabâcheur, et le vieillard suppliait qu'on le laissât tranquille. Un siècle de pareilles explications n'eût pas suffi à les mettre d'accord.

Tandis qu'ils criaient tous les quatre à l'envi sans parvenir à s'entendre, le cavalier vit au loin des gens qui s'avançaient à grands pas. Sous l'influence d'une conscience troublée, s'imaginant cette fois avoir affaire à des gendarmes, il descendit lestement de cheval et se sauva à toutes jambes.

D'autres motifs décidèrent le berger à quitter la partie. Son troupeau avait gagné du terrain et s'était considérablement éloigné. Il s'empressa de le rejoindre. Les accidents et les contradictions de cette journée le comblaient d'une sombre tristesse. A part soi, il maudissait les arbitres, et déplorait amèrement que la justice eût disparu de ce monde.

Bien que toujours exaspérée, la vieille femme retourna vers son tas d'herbe. Non loin de là broutait tranquillement le mouton boiteux. Elle s'en saisit, lui passa une corde autour du cou, et, pour se venger du maître et de son injuste accusation, l'emmena chez elle.

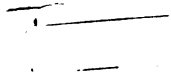
Quant au vieillard, il continua sa route jusqu'au village voisin, et s'y arrêta pour passer la nuit. Le repos et le sommeil tempérèrent beaucoup sa mau-

vaise humeur contre sa femme. Des parents et des amis, apprenant sa fuite, se mirent sur ses traces et l'atteignirent bientôt. Ils achevèrent de le calmer et le décidèrent à revenir sur ses pas, en lui promettant d'employer toute leur influence à réduire sa femme à la douceur et à la soumission.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE	I
Esquisse de la vie d'un virtuose	3
Le major Whittington	79
Romanzoff	137
L'homme qui nourrit des papillons	197
Irma Gilquin	217
Les sourds (*post-face*)	309

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.